

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Jules Dorsay

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JULES DORSAY

CONTES ET LÉGENDES DE BRETAGNE



FERNAND NATHAN

**CONTES ET LÉGENDES
DE BRETAGNE**

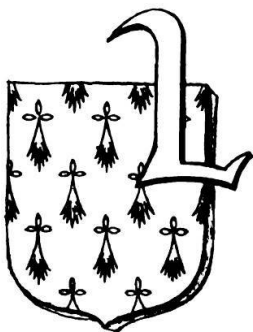
PAR

JULES DORSAY

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PÉRON

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

Avant-Propos



A plupart des contes qui figurent dans le présent volume ont été empruntés aux Veillées bretonnes de F.M. Luzel et aux Contes du pays Gallo d'Ad. Orain.

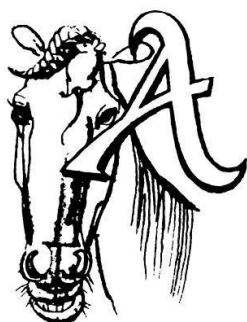
Nous nous sommes bornés, le plus souvent, à modifier la forme des récits qu'en pourvoyeurs consciencieux du folklore ils étaient tenus de reproduire, ou peu s'en faut, tels qu'ils les avaient entendus, et qui comportaient, à tout le moins, bien des longueurs, bien des répétitions...

Peut-être avons-nous ajouté, en revanche, ici et là, quelques détails qui nous semblaient avoir leur utilité. La belle Azénor fait partie du Barzaz-Breiz, par H. de la Villemarqué, sous ce titre : La Tour d'Armor.

Quelques changements que nous ayons apportés au texte des auteurs primitifs, dans l'intérêt spécial d'une publication qui n'a rien de la rigueur scientifique, nous ne saurions trop insister sur tout ce que nous leur devons.

J.D.

La Princesse métamorphosée en souris



YANT longtemps désespéré d'avoir des enfants, un roi de France eut jadis, sur le tard, la joie immense d'en avoir un, une fille, que lui donna sa femme. Certes il eût préféré que ce fut un dauphin, mais le bébé était si potelé, si rose, si mignon que le roi se consola vite.

À cette occasion, comme il se doit, de grandes fêtes eurent lieu. Le malheur fut qu'on oublia d'y inviter une sorcière qui habitait dans le voisinage, et, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, elle jura de se venger : la petite princesse serait métamorphosée en souris et resterait dans cet état jusqu'à ce que l'on vît rire une sœur de la sorcière, qui, de sa vie, jamais ne s'était déridée.

Un jour donc que l'enfant venait de téter sa nourrice, celle-ci, tout d'un coup, poussa des hauts cris. Le roi accourut, effrayé.

— Qu'y a-t-il, ma bonne ?

— Ah ! Sire, Sire, la petite s'est échappée de mes bras sous la forme d'une souris !

— Est-ce possible ?

— Hélas ! oui, et tenez, la voici qui grimpe dans vos jambes.

Le roi la prit, la caressa et lui fit faire un joli nid capitonné, qu'il plaça dans sa chambre, à côté de son lit. Pour éviter, d'ailleurs, tout accident, il donna l'ordre de ne plus tolérer désormais la présence d'un seul chat dans le palais et de ne faire aucun mal aux souris que l'on y rencontrerait.



Quinze ou seize ans après, survint une guerre avec le roi d'Espagne.

Le roi de France, qui conduisait lui-même ses troupes à la bataille, se tenait sur son destrier dans la cour du palais, prêt à partir, quand il vit trotter vers lui sa souris de fille, à laquelle pourtant il avait fait ses adieux.

Elle escalada le cheval et, se posant dans la main du roi :

— Mon père, lui dit-elle, je voudrais aller avec vous à la guerre.

— À la guerre ?... Toi, ma pauvre enfant !... Pour quoi faire ?

— On ne sait pas. Emmenez-moi toujours. En tout cas, je ne vous gênerai guère.

— Mais où te mettrai-je pour ne pas m'exposer à te perdre ?

— Sur la tête de votre cheval. Je me cramponnerai à son harnais et vous m'aurez ainsi toujours sous les yeux.

— Soit !

Et l'on partit.



Les deux armées se trouvaient en présence, brûlant de s'affronter. Elles n'attendaient plus que le signal des chefs.

Tout à coup, après les sonneries des trompettes et des clairons, on entendit une musique ravissante, un chant fin, délié, suave, qui pénétrait les cœurs.

Des deux côtés, on s'arrêta pour l'écouter. Toutes les oreilles étaient tendues. Et l'on n'avait plus envie de se battre, chacun sentait vibrer en soi une âme fraternelle et comme un désir d'embrasser son ennemi.

— D'où vient donc cette exquise musique ? demanda le fils aîné du roi d'Espagne, qui commandait en chef les troupes de son père, trop vieux, trop fatigué pour en assumer la charge.

— Elle paraît venir du côté des Français, monseigneur, lui répondit-on.

— C'est ce qu'il me semble aussi. Je vais aller voir. Qu'on demeure tranquille jusqu'à mon retour.



Sans être accompagné, tout seul, en vaillant homme, il piqua des deux vers le roi de France, qui le laissa tranquillement approcher.

— Oh ! Sire, lui dit-il avec émotion, d'où vient cette musique ravissante, qui tient nos armes en suspens et que, pour ma part, je ne me lasserais pas d'entendre ?

— C'est ma fille qui chante, prince.

— Votre fille ?... Où donc est-elle ?

— Ici, sur la tête de mon cheval. Ne la voyez-vous pas ?

— Eh ! quoi ? Cette souris ?... Sire, vous vous moquez de moi.

— Je n'aurais garde, prince. C'est la pure vérité, par malheur.

— Comment une pareille métamorphose a-t-elle pu se produire ?

— Je n'en sais rien. Je suppose qu'une méchante fée ou sorcière, furieuse de n'avoir pas été invitée aux fêtes célébrées pour la naissance de ma fille, lui a donné l'aspect d'une souris jusqu'au jour, peut-être prochain, où l'accomplissement de quelque condition mystérieuse lui rendra sa forme première.

— Vraiment !... Eh bien ! Sire ! s'il en est ainsi, veuillez m'accorder la main de votre fille, et la guerre sera terminée.

— À votre tour, prince, vous plaisantez... Comment ! vous épouseriez une souris !

— Pourquoi pas ?... Suivez mon raisonnement, Sire. Cette souris possède une adorable voix ; j'en jouirai, avec quels délices !... N'eût-elle point d'autres charmes, le jour où elle deviendra femme, je m'estimerai encore trop heureux de l'entendre. Et, comme un organe aussi enchanteur ne saurait être l'apanage d'un laideron, je cours la chance, par surcroît, d'avoir une épouse aussi belle qu'aimable.

— Quant à cela, prince, je ne sais pas ce que le temps et la croissance auraient fait de ma fille, mais je puis vous certifier qu'à sa naissance, c'était un amour de bébé.

— Raison de plus. Alors, Sire, vous consentez ?

— Demandez à ma fille.

— Voulez-vous de moi pour mari, princesse ?

— Je veux bien, prince.

Ce disant, la souris mit dans la main tendue du prince sa petite patte droite, sur laquelle il s'inclina dévotieusement et qu'il baisa.

De cette façon la guerre fut finie. Le mariage eut lieu en grande cérémonie ; et, si beaucoup s'étonnaient tout d'abord qu'un prince eût épousé une souris, quand on eut connu son histoire et que, sur la prière de son mari, on l'eut entendue au dessert chanter, il ne se trouva personne qui n'applaudit au choix du prince.



Le roi d'Espagne avait deux autres fils, qui avaient épousé des filles, l'un du roi de Portugal, le second du roi de Turquie.

Accablé sous le poids de l'âge, il résolut d'abdiquer, pour tout au

moins finir tranquillement ses jours.

Il convoqua donc ses trois fils et leur annonça son intention de céder sa couronne à l'aîné, ce contre quoi malgré les précédents, les deux déshérités protestèrent.

— Pardon, mon père, dit le puîné, notre aîné n'est-il pas déjà suffisamment avantage ? Il a épousé la fille unique du roi de France et, celui-ci étant vieux, il est appelé à lui succéder peut-être bientôt. Ne vous paraît-il pas plus équitable d'égaliser nos chances (nous sommes tous trois vos enfants au même titre) et de céder votre couronne à celui qui de nous accomplira l'exploit le plus remarquable ?

— Soit, acquiesça le roi. À qui de vous m'apportera la plus belle pièce de toile ! Je vous donne huit jours.

— C'est compris, dirent les trois frères.



Quand l'aîné rentra chez lui, sa femme l'attendait sur son balcon, en chantant, au soleil, de sa voix la plus mélodieuse.

— Ah ! ma pauvre petite, lui dit-il, que n'êtes-vous une habile filandière plutôt qu'une chanteuse incomparable !

— Pourquoi cela ? demanda-t-elle, avec étonnement. Et lorsqu'elle le sut :

— Bast ! Laissez donc vos deux frères se disputer avec de la toile la couronne d'Espagne. N'êtes-vous pas cent fois mieux partagé qu'eux, puisque vous serez roi de France ?... La France, le plus beau royaume sous le ciel !

— Oui, mais quand ?... Au lieu que je pourrais avoir dès maintenant le royaume d'Espagne. Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*.



Le soir du septième jour, l'aîné revint à la charge auprès de sa femme.

— C'est demain que les toiles doivent être présentées à mon père. Mes deux frères auront chacun la leur. Et moi ?

— Vous, mon ami ? Mais vous aurez aussi la vôtre. Tenez, la voici.

Et, souriante, la souris tendit à son mari une jolie petite boîte, qu'il prit avec dédain, du bout des doigts.

— Comment, ma chère, une aussi petite boîte peut-elle renfermer une pièce de toile ? Et quelle toile sera-ce ?

— Allez toujours. Vous m'en donnerez des nouvelles.



Sans être autrement rassuré, le prince, quoiqu'étant l'aîné, laissa d'abord ses frères montrer au roi les pièces de toile qu'ils avaient apportées des pays les plus renommés pour ce genre de tissus et qui, fort belles, en réalité, par leur finesse et leur moelleux, suscitèrent l'admiration du roi, à ce point qu'il ne savait à laquelle des deux accorder la préférence.

— Et toi, dit-il à son aîné, que m'apportes-tu ?

— Voici, mon père.

Quand les deux frères virent la petite boîte, ils se mirent à rire ; mais le roi, l'ayant ouverte, en tira une toile si fine, fine comme une toile d'araignée, si serrée cependant, si soyeuse, et qui ne finissait pas de sortir, qu'il en fut émerveillé. À côté de celle-là, les autres pièces de toile faisaient, ou peu s'en faut, figure de torchons.

— Ma couronne est à toi, dit-il à son aîné.

Les deux vaincus se récrièrent :

— Holà ! mon père, dit le puîné, notre aîné n'a pas joué franc jeu. Nous avons apporté, nous, des toiles faites par la main des hommes ; la sienne, à lui, est de quelle main ? d'une sorcière, sans nul doute. Annulons la première épreuve et tentons-en une seconde.

— Je le veux bien. En quoi consistera-t-elle ?

— En ceci que le vainqueur sera celui de nous trois qui vous présentera la plus belle femme.

En formulant cette proposition, le puîné se croyait sûr de l'emporter, car, de l'aveu unanime, sa femme, fille du roi de Portugal, était d'une beauté accomplie en tous points.

Le cadet, pour la même raison, releva le défi : la fille du roi de Turquie, qu'il avait épousée, passait également pour une magnifique créature et l'on est porté presque toujours à préférer ses propres biens à ceux des autres.

Quant à l'aîné, qui avait expliqué en vain comment c'était sa chère souris qui lui avait donné sa toile dans la petite boîte, il accepta, de guerre lasse, cette seconde épreuve.



Par avance assuré de sa défaite, il reparut devant sa femme avec un visage consterné.

— Qu'avez-vous, mon ami, lui dit-elle, que vous voilà si triste ? Ma petite boîte n'aurait-elle pas rempli son devoir ?

— Si, ma chère souris ; l'épreuve m'a été favorable... Mais, maintenant, on m'en impose une autre ! C'est à qui, de mes deux frères et de moi, présentera la plus belle femme à notre père... Et dame ! vous comprenez...

— Je comprends, je comprends qu'il ne faut jamais désespérer de rien. Ayez confiance en moi, mon ami. Vous ai-je trompé avec ma boîte ?

— Non certes.

— Je ne vous tromperai pas cette fois davantage.



Le jour de la présentation venu, la femme du prince lui demanda de l'emmenner avec lui chez son père.

— Hélas ! ma chère petite, ce n'est pas une souris comme vous, si mignonne soit-elle, qu'il me faudrait, mais une femme, une belle femme, la plus belle des femmes.

— Emmenez-moi tout de même... Qui sait ?

— Non, ma chère petite, non. Qu'on se moque de moi, passe encore ; mais de vous, je ne le souffrirais pas. Je vous aime trop pour cela.

Et le prince monta dans son carrosse, laissant sa femme à la maison.



Pas pour longtemps. Elle sortit sur ses pas, l'air décidé, et, avisant une jeune bergère, qui allait paître ses moutons :

— Gentille bergère, lui dit-elle, prenez cette bourse (elle la tenait entre ses dents) ; attrapez-moi ce grand coq rouge qui se dresse là-bas au milieu de ses poules ; mettez-lui au bec une bride en écorce de saule, et apportez-le-moi vite.

Largement payée pour sa peine, la bergère obéit. Lorsque le coq fut devant elle, la souris lui grimpa lestement sur le dos, saisit la bride entre ses pattes de devant, et partit dans cet appareil pour la Cour du roi son beau-père.



La route qu'elle prit longeait précisément le château de la sorcière qui l'avait métamorphosée en souris.

Arrivée à cet endroit, où il y avait un creux, elle trouva le chemin barré par une mare boueuse et profonde, car il avait plu beaucoup, et le coq, de peur de se noyer, n'y voulait pas entrer.

Elle avait beau lui secouer sur le dos sa bride en écorce de saule et lui crier : « Hop ! Hop ! En avant ! En avant ! », l'animal ne marchait pas. Quand il avait fait deux pas en avant, il en refaisait deux en arrière, de sorte qu'il en était toujours au même point.

Le spectacle de l'équipage était tellement insolite et comique que personne à le voir n'eût pu garder son sérieux. Aussi une vieille femme, plantée à l'une des fenêtres du château, éclata d'un rire formidable, dont retentirent les échos d'alentour.



La sorcière elle-même accourue, en constatant la cause de cette hilarité, fut gagnée par la contagion, quelques efforts qu'elle fit pour s'en défendre. Ayant reconnu la souris, elle s'approcha de celle-ci et lui dit :

— Tu as de la chance petite. Tu as fait rire ma sœur. Le charme est rompu. Te voici délivrée. Dès maintenant tu deviens la plus belle princesse qui soit sous le soleil. Que ta bride se change en un carrosse doré et ton coq rouge en un cheval superbe.

Ces nouvelles métamorphoses s'accomplirent en un clin d'œil et la sorcière, revenue à de meilleurs sentiments envers la princesse :

— Je sais, ajouta-t-elle, que tu es une bonne personne et digne qu'on s'intéresse à toi. Va-t'en à la Cour du roi ton beau-père et ne crains rien, car de plus belle que toi il n'y en a pas sur terre.



Par la vertu de son cheval, qui filait comme un zèbre, en route la princesse rattrapa son mari. Il ne se pressait pas.

— Comment ! s'écria-t-elle, vous n'en êtes encore que là ?

Étonné de s'entendre interpeller de la sorte par une si belle personne, dans laquelle, et pour cause, il ne reconnaissait pas sa femme, ne l'ayant jamais vue sous cette forme, il ne répondit pas.

— Allons, reprit-elle, laissez là votre méchante carriole et la rosse qui vous traîne, pour monter avec moi.

— Ce n'est pas bien, madame ; vous vous gaussez de moi parce que votre équipage est plus brillant que le mien.

— Mais regarde-moi mon ami, et reconnais ta femme.

— Ma femme ! Elle a été métamorphosée en souris.

— Cette souris n'avait-elle pas une voix ?

— Si.

— Et qui ressemblait à la mienne ?

— C'est parbleu ! vrai ! je suis tellement troublé que je n'y avais pas fait attention. Mais alors ?...

Alors elle lui raconta le miracle de sa transformation et, se redressant devant lui de toute sa haute taille, avec une tendre coquetterie :

— Doutes-tu maintenant de gagner la partie ?

— Je l'ai déjà gagnée en te gagnant, toi seule... Que tu es belle, ma chérie ! Petite souris, je t'aimais déjà de tout mon cœur ; mais à présent, à présent...

Il n'en put dire davantage. Il se précipita dans le carrosse doré et embrassa follement sa femme, qui était aussi heureuse que lui.



Quand ils entrèrent dans la cour du palais royal, tout le monde n'eut plus d'yeux que pour eux. On se récriait d'admiration devant le rayonnement du prince, la splendeur du carrosse, la beauté du cheval, celle surtout de la princesse, qui était vraiment incomparable.

Le prince la présenta à ses frères et à ses belles-sœurs, qui venaient d'arriver, dans de moins riches équipages ; et, si l'enthousiasme des hommes l'emporta sur le dépit, les deux femmes, quoique bien belles aussi, chacune dans son genre, eurent grand-peine à cacher leur envie sous des paroles mielleuses et la grimace d'un sourire.

En revanche, au premier coup d'œil, le vieux roi fut conquis. Il les attendait tous dans la salle du trône. Et, quand il vit la femme de son fils aîné, il en descendit aussi vite que le permettaient ses forces, pour lui baiser la main.

— Vous êtes la merveille des merveilles, lui dit-il. Nulle femme au monde, je le proclame, n'est plus digne que vous de s'asseoir sur le trône, à côté de mon fils aîné, qui me succédera.



Le roi donna le soir un grand festin et il voulut en faire les honneurs à la belle des belles, en l'ayant à sa droite.

Chose étrange et qui ne fut pas sans susciter un étonnement discret,

à chaque plat qu'on lui présentait, à chaque liqueur qu'on lui versait, elle en mettait dans son giron une miette, une goutte.

Et, quand, après le repas, suivi d'un bal, elle dansa, l'étonnement, d'une autre sorte, plus bruyante, ne fut pas moindre à voir les perles et les fleurs qui, pour ainsi dire, naissaient sous ses pas, tombaient sans s'arrêter des plis voletants de sa robe.

Les hommes ne cessaient de ramasser perles et fleurs pour les offrir en souriant aux dames, qui en étaient ravies.



Le lendemain, nouveau festin.

Les belles-sœurs de la princesse, jalouses de son triomphe, s'imaginèrent sottement qu'il n'y avait qu'à l'imiter pour obtenir pareil miracle. Elles mirent donc en leur giron une goutte, un morceau de tout ce qu'on leur servit.

Mais quelle catastrophe ! Quand elles dansèrent dans la salle de bal, au lieu de perles et de fleurs, ce furent des rogatons, des sauces, qui coulèrent au long de leurs robes, les tachant, les souillant, et avec elles leurs cavaliers, si bien que ceux-ci, dégoûtés, les quittaient précipitamment.

Mieux encore : les chiens et les chats, attirés par l'odeur, de tous les coins et recoins du palais envahirent, aboyant et miaulant, la salle de bal, pour se disputer les débris qui gisaient sur le parquet, et semèrent partout le désordre.

Bref, ce fut un scandale abominable.

Le vieux roi, furieux, chassa ses deux belles-filles, ainsi que ses deux fils, qui, fâchés de son choix, lui faisaient grise mine.

Et il n'eut pas à s'en repentir, car ayant abdiqué, selon sa promesse, en faveur de son fils aîné, il reçut de lui et de la belle des belles, jusqu'à sa dernière heure, les mêmes témoignages d'affection et de respect que s'il était demeuré sur son trône.



La belle Azénor



AR un gai soleil de printemps, et vers la fin de la journée, car ils venaient de loin, six chevaliers, magnifiquement vêtus et montés sur de luisants destriers gris, aux harnais d'argent, que suivaient six valets, également à cheval, arrivèrent devant le château d'Armor.

La saison du renouveau étant la meilleure et Judicaël, fils aîné du roi de Cornouailles, étant d'âge à prendre femme, les six chevaliers venaient demander pour lui en mariage la belle Azénor, fille unique du roi de Léon, dont la sagesse et la grâce, au dire de la renommée, égalaient la beauté. Et c'était la vérité pure.



À quelques pas du pont-levis, ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux, qui était le chef, saisissant le cor d'ivoire qu'il portait en bandoulière, en sonna pour qu'on leur ouvrît.

Un des archers qui se tenait dans la salle des gardes courut aussitôt avertir le roi de la visite.

— Sire, lui dit-il, ce sont six chevaliers, suivis de leurs valets, qui réclament l'entrée. Faut-il leur ouvrir ?

— Certainement. Qu'on se dépêche, et qu'on dresse la table pour le souper. Il se fait tard. Nos hôtes doivent avoir grand-faim.

Une fois entrés dans le château et conduits en présence du roi, les six chevaliers le saluèrent en s'inclinant et le chef, par-dessus tout impatient d'accomplir son message, pour avoir l'esprit plus tranquille après, s'enquit auprès du roi s'il voulait bien accepter pour gendre le fils de leur seigneur, le jeune et brave Judicaël.

— Je le connais, répondit le roi, qui n'avait dès lors pas besoin de réfléchir. Il a bonne réputation et est digne de son père : il a de l'honneur ; il est vaillant et généreux. Ma fille est belle et douce autant que sage. Ils s'accorderont bien, j'espère, l'un avec l'autre. Si pénible qu'il me soit de me séparer d'elle, qui est ma joie et mon soutien dans mes vieux jours, je consens de grand cœur à cet hymen. Vous pourrez le dire à votre maître.



À quelques semaines de là, le temps de faire les préparatifs de la cérémonie, le mariage eut lieu au château d'Armor.

L'évêque d'Is se dérangea tout exprès pour bénir les jeunes époux et il leur fit un beau discours.

Les noces durèrent quinze jours. C'est ainsi qu'au pays de Léon l'on festoie. Les mets les plus exquis furent servis en abondance aux invités, qui étaient fort nombreux. Le vin, le cidre et l'hydromel coulèrent à longs flots. Les joueurs de harpe rivalisèrent. On chanta ; de plus, on balla. Tout le monde était en gaîté. Bref, ce furent des noces comme l'on n'en voit pas souvent pour la longueur et l'agrément.

Mais il n'est si réjouissante fête qui ne doive se terminer. Le quinzième jour, Judicaël, se trouvant à part avec Azénor, lui prit tendrement les mains dans les siennes et, la regardant avec amour dans le fond de ses yeux, qui étaient clairs comme une source de montagne :

— Gentille épouse, lui dit-il, voilà beau temps que vous êtes à tous. Vous plairait-il d'être enfin à moi seul, qui mieux que tous vous aime et veux vous rendre heureuse ? En ce cas, nous allons regagner ma demeure, qui sera désormais la vôtre.

— Je suis prête, mon cher époux. Votre demeure est ma demeure ; votre chemin sera le mien. Soyez mon guide et mon soutien, car je suis faible, sans défense, et c'est le lot des femmes que leur mari les aide et les conduise dans la vie.



L'heure de la séparation ayant sonné, au grand regret du roi, qui avait peine à cacher son émotion en embrassant sa fille, Judicaël et Azénor quittèrent, avec leur suite, le château d'Armor pour regagner le leur. Ils chevauchèrent d'abord lentement, pour ne point sembler trop pressés d'abandonner le roi, qui les accompagnait d'un regard

attristé, en leur faisant de temps à autre des signes de la main – puis plus vite, dès qu'il ne fut plus possible de le voir.



Le beau-père d'Azénor lui fit, de son lit, grand accueil, car il était malade et n'avait pu, pour ce motif, assister au mariage.

La belle-mère ne se montra pas moins aimable, en apparence, et la couvrit de compliments ; mais il y avait de l'amertume dans son miel. Comme il arrive souvent, elle se dépitait d'avoir à partager le cœur de son fils avec une étrangère.



Le roi de Cornouaille vint à mourir, laissant le trône à Judicaël, et la vieille reine en fut bien marrie, parce qu'il y en avait dorénavant une jeune et qu'elle-même ainsi passait au second rang.

Azénor cependant n'en prenait nul avantage auprès d'elle et se montrait toujours aussi douce et soumise. Mais les seigneurs, de plus en plus gagnés par sa joliesse et sa bonne grâce, marquaient la différence, et la vieille reine en étranglait de rage.

— Ah ! la pécure ! Tous ces imbéciles sont à genoux devant elle. Que ne l'a-t-on choisie moins avenante ! Mon fils lui-même ne me témoigne plus autant d'affection. Il me néglige ; il finira par m'oublier. Décidément tous les enfants sont des ingrats. Mais je ne me tiens pas pour battue et j'y mettrai bon ordre.



Depuis le mariage, sept mois déjà s'étaient écoulés. Un jour que Judicaël se trouvait seul avec elle, la vieille reine lui conta qu'un chevalier faisait la cour à Azénor, que celle-ci l'écoutait avec complaisance, et même qu'on les avait surpris ensemble à se parler de près.

— Quel malheur, conclut-elle, qu'on ne sache pas forger des clefs pour boucler les cœurs infidèles ! Défends bien la lune du loup, mon pauvre enfant, et ton nid du coucou.

Elle réussit de la sorte à semer dans l'esprit de son fils la rancune dont le sien était plein. Sans doute, connaissant sa femme et n'ayant jamais eu l'ombre de rien à lui reprocher, tant Azénor se montrait tendre et attentive en toutes choses à lui être agréable, il n'aurait pas dû prêter l'oreille aux accusations de sa mère ; mais l'amour ne va pas

souvent sans jalousie, et il aimait follement Azénor.

La colère le saisit. Il ne songea pas un instant à interroger la prétendue coupable, et il la condamna sans l'avoir entendue.

— C'est bien, s'écria-t-il. Qu'on l'emprisonne en la tour ronde et, puisqu'elle a le diable au corps, dans trois jours on les brûlera tous les deux.



Le troisième jour avait lui. L'infortunée Azénor, innocente pourtant comme un agneau, avait demandé à comparaître devant son seigneur pour se disculper. Il ne voulait pas l'entendre, et même elle fut forcée de lui rendre l'anneau nuptial, symbole mensonger d'une union qui devait être sans fin.

Donc, étant innocente, elle n'avait pas honte et, quoique faible, aucune peur.

En robe blanche et les pieds nus, elle marcha la tête haute, et d'un pas ferme, vers le bûcher qu'on avait dressé dans la cour du château.

En la voyant ainsi marcher, les hommes et les femmes, qui faisaient la haie sur son passage, sentaient leur cœur se serrer, et des larmes mouiller les yeux, car ils se doutaient bien qu'elle n'était pas coupable. Ils n'osaient pas protester, par crainte de leur maître, contre le crime abominable qui menaçait de s'accomplir, mais le désapprouvaient entre eux.

— Est-ce possible, ô Dieu ! Tuer la biche avec son faon !

Azénor, en effet, était près d'avoir un enfant.

Sa belle-mère, qui se tenait au premier rang, pour jouir du supplice, alors que tout de même son époux Judicaël s'était enfermé chez lui, entendit les propos qui couraient de l'un à l'autre, et, se retournant furieuse vers les mécontents :

— Taisez-vous, leur dit-elle ; ce n'est pas une biche, c'est une vipère, et, si l'on a raison d'écraser les vipères, encore bien mieux fait-on quand elles sont pour avoir des petits.

Et, là-dessus, elle se mit à harceler, de la voix et du geste, les valets qui, Azénor étant montée sur le bûcher, soufflaient aux quatre coins, après y avoir bouté le feu :

— Soufflez donc, les chauffeurs, soufflez plus fort que ça ; soufflez. Le bois est sec ; il devrait prendre comme braise.

Mais c'est en vain qu'ils se gonflaient les joues comme des outres. À peine le feu commençait-il à prendre qu'au lieu de l'activer, leur souffle l'éteignait.

— Ce n'est pas naturel, s'écria, en se redressant, le maître valet, qui

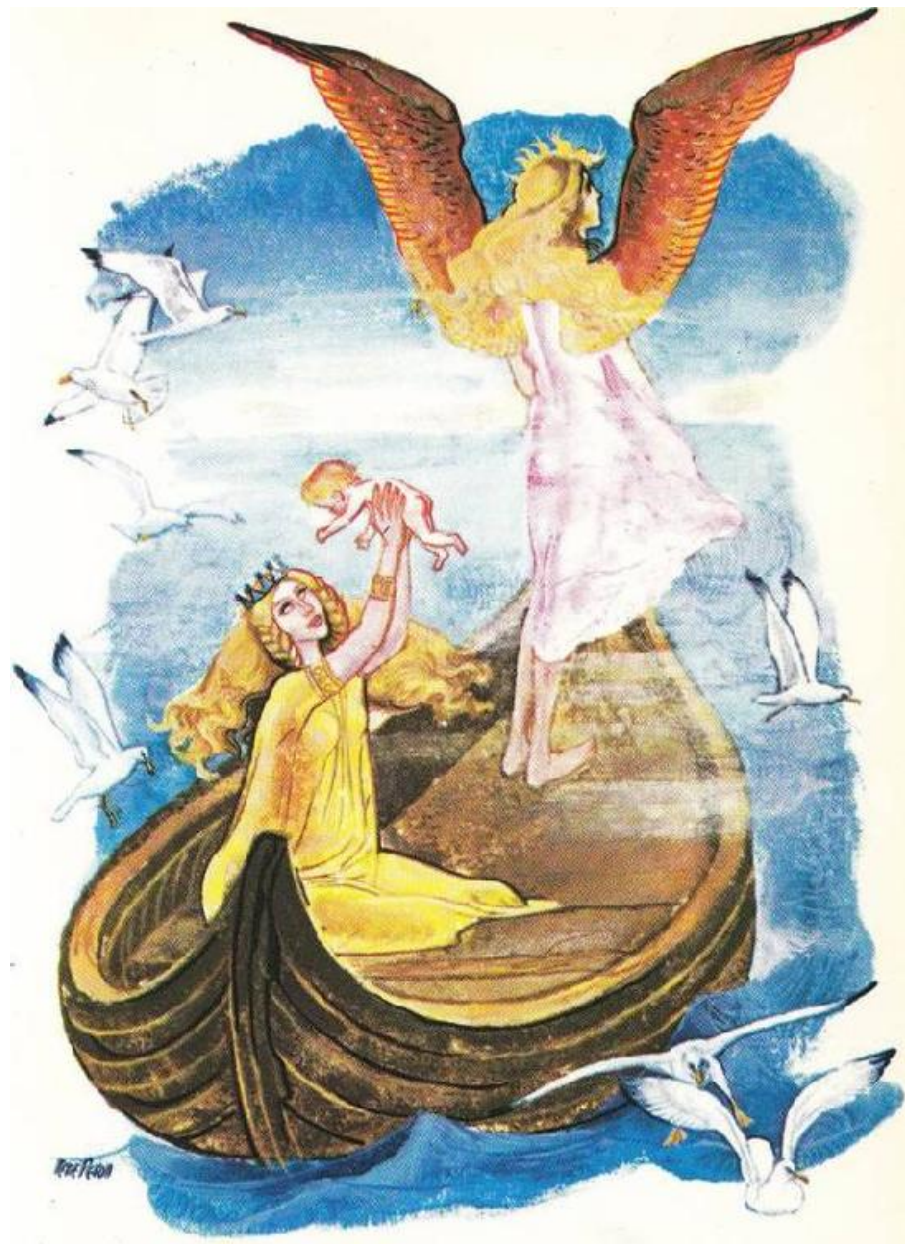
était un méchant homme, et par là favori de la mauvaise reine ; vous l'avez dit, madame, le bois est sec et devrait prendre comme braise. Il faut qu'elle l'ait ensorcelé. Mais si le feu nous manque, eh bien ! nous avons l'eau. Voulez-vous qu'on la noie ?

— Bonne idée ! dit la vieille. Qu'on la conduise à la mer et qu'on la mette dans cette barque à moitié pourrie qui est restée sur le rivage ; puis qu'on la pousse au large. La barque ne tardera pas à couler et, s'il y a du retard, tant mieux. Son supplice durera plus longtemps, car la faim, plus docile que le bois, lui brûlera les entrailles et elle souffrira mille morts avant la dernière.

Et ce fut fait.



— Marin, qu'as-tu vu sur la mer ?



— J'ai vu le jour par temps clair, la nuit à la lumière de la lune et des étoiles, un bateau pareil à ceux de chez nous, mais qui marchait tout seul. À l'avant, se tenait un ange debout, dont les ailes étaient grandes ouvertes et recevaient le vent comme des voiles.

— Qu'as-tu vu encore, marin ?

— Assise à l'arrière, une jeune femme, si mignonne, mais à l'air bien dolent, avec un nouveau-né qui tétait son sein blanc et que, vers lui penchée, elle couvait du regard avec une tendresse inexprimable.

— Est-ce tout ce que tu as vu ?

— Elle l'a levé dans ses bras vers le ciel, comme si c'était du ciel qu'il lui fut venu, pour le mieux considérer, et, fermant les yeux de bonheur, elle l'a rabattu, l'a pressé sur son cœur. Puis elle s'est mise, avec douceur, avec emportement, à le couvrir, à le manger de baisers, sur le front, sur les yeux, sur les joues, sur ses petons, sur ses menottes, partout où la place était libre. Ensuite, elle a chanté : « Ô mon petit, mon joli petit mousse ! Si ton père te voyait, qu'il serait fier de toi, de ta frimousse !... Hélas ! il ne te connaît pas, et s'est défendu de te voir... Ton père est à jamais perdu et de ton vivant te voici orphelin... Tu n'as plus que ta mère... Mais elle, si Dieu veut, elle te restera ! »



L'effroi règne au château, car on y sent rôder le spectre de la mort. Frappée soudain d'un mal mystérieux, dont ni médecin ni chapelain ne peuvent, par soins ou prières, apaiser la souffrance, la vieille reine, étendue sur son lit, hâve, les traits tirés, les yeux déjà perdus dans le fond des orbites, la vieille reine agonise :

— Au secours ! À moi ! gémit-elle. Je vais mourir... La porte de l'enfer est toute grande ouverte... Je vois les flammes rouges et vertes... Satan est sur le seuil qui me fait signe... Il m'attend avec impatience... À moi, mon fils ! À moi, Judicaël... Défends ta mère contre Satan.

On va le chercher. Il accourt.

— Ah ! mon fils, mon cher fils, j'ai eu tort d'accuser ta femme. Elle est innocente... Tout ce que je t'ai dit, inventions, mensonges... Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-moi ; sinon, je serai damnée.

Elle ne peut pas parler davantage. Un serpent venimeux, né de ses paroles empoisonnées, lui a percé la langue et sort en sifflant de sa bouche à jamais muette. Elle est morte. Son corps, chose horrible, se décompose en un clin d'œil, exhalant une odeur infâme, et, de peur de la peste, entortillée au galop dans ses draps, sur l'ordre de son fils,

épouvanté, on court la murer dans un caveau de la chapelle, moins noir que ne l'était son âme.



Désespéré de son erreur et brûlant de la réparer, le roi part aussitôt à la recherche de l'infortunée Azénor. Il sait que, par bonheur, elle n'est pas morte et qu'on l'a vue en mer, avec son enfant, sur un bateau conduit par un ange.

Il s'embarque. Il visite toutes les côtes du nord de la Bretagne, tout le Léon, la Cornouaille. Il s'enquiert partout de sa victime bien-aimée. Nulle part on ne peut lui en donner des nouvelles.

Il pense alors qu'elle a dû traverser la mer. Il fait voile vers la grande île. Il aborde sur une plage de sable fin. Et que voit-il ? Tout seul, sur cette plage, un enfant, de noir habillé, qui ramasse des coquillages et les met dans son tablier. Ses cheveux sont d'un blond doré, comme des blés qui mûrissent ; ses yeux d'un bleu céleste, comme ceux d'Azénor.

L'enfant, sans peur aucune, a levé le regard vers cet homme, qui de haut le contemple avec un doux sourire et dont le cœur palpite, ainsi qu'une voile en train de prendre le vent.

— Enfant, lui dit le roi, d'une voix attendrie, ton père est-il en ce lieu ?

— J'ai pour seul père, à présent, Dieu, répond l'enfant, car celui qui l'était, je l'ai perdu voilà trois ans et maman pleure en y pensant.

— Mais ta mère, mon cher petit, où donc est-elle, et que fait-elle ?

— Elle est là-bas, qui lave son linge au ruisseau. Faut-il que je l'appelle ?

— Elle est trop loin, non ; si tu veux, nous irons la trouver tous deux.



Le roi prend dans sa main puissante la droite de l'enfant, qui de la gauche tient contre lui son tablier relevé, avec les coquillages.

Au contact de sa paume, il sent des doigts menus bouillir le sang et le sien qui s'échauffe, et il les presse tendrement.

— Regarde, maman, dit l'enfant, quand ils sont arrivés au ruisseau, n'est-ce point là quelqu'un que tu connais ? Regarde... Tu frémis... Ah ! c'est mon papa... Pourvu cette fois, qu'on le garde !

— Oui, mon fils, répond Azénor ; c'est lui, c'est bien lui. Jamais plus beau jour ne m'a lui.

Le roi serre Azénor sur son cœur. Il se confesse ; elle soupire, et tous deux pleurent de bonheur. Puis le roi, dans ses bras, attire leur enfant, qui lui dit :

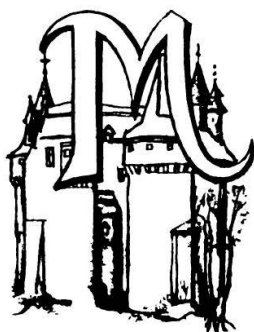
— Ô mon papa, promets de ne plus nous quitter jamais.

— Je le promets.

Tous trois alors bénirent le Dieu grand, qui sait aplanir les montagnes, qui prend les pères, qui les rend, et s'en revinrent joyeux en Bretagne.



Les six frères paresseux



ES enfants, dit le vieux seigneur à ses six fils, rassemblés autour de lui après souper, dans la salle à manger du château, je ne suis pas riche, vous le savez. Les guerres, ce fléau des peuples, m'ont ruiné. De ma fortune ancienne, qui était considérable, il ne me reste que ce bien, mon château et ses dépendances, sur lequel nous vivons chichement ; et même j'entrevois que d'ici peu il ne suffira plus à assurer notre subsistance.

— Tout cela, nous le savons, mon père, lui dit son fils aîné, où voulez-vous en venir ?

— À ceci qu'il faut nous séparer. Certes, j'aurais été heureux de vous garder toujours auprès de moi. Vous n'êtes point de mauvais enfants et je pense que vous aimez bien votre vieux père.

— Soyez-en certain, répondirent-ils tous.

— Mais, par une étrange fatalité, car votre défunte mère (que Dieu ait son âme !) et moi ne sommes jamais demeurés inactifs, à nous croiser les pouces, vous êtes tous les six d'une paresse lamentable. Ni mes conseils, ni mes reproches n'ont réussi à vous y arracher. La nécessité même y est impuissante. Vous vous passeriez plutôt de manger que d'avoir à préparer vos repas de vos propres mains. Il est temps d'en finir. Je vais vous donner deux cents écus à chacun, moyennant quoi vous voyagerez pour apprendre à vous tirer d'affaire, d'une ou d'autre façon, pourvu, bien entendu, qu'elle soit honorable. Dans un an et un jour, vous reviendrez ici. Alors, si je suis encore de ce monde, et je l'espère bien, ne fut-ce que pour le plaisir de vous revoir, vous me raconterez, chers enfants, ce que vous aurez fait, et nous aviserons.

Lestés chacun de leurs deux cents écus, les six frères quittèrent avec joie leur vieux père. Ils étaient ravis d'échapper à l'existence monotone du château appauvri, pour courir un monde inconnu.

À mesure qu'elles se présentaient sur le chemin initial, ils prirent chacun des routes différentes, en se souhaitant bonne chance et promettant de se retrouver dans onze mois à l'endroit même où le premier d'entre eux les avait quittés. Ils voulaient avoir, au besoin, le temps de se concerter avant de rejoindre leur père.

Arrivé sur la grand-place d'une ville, le premier des six frères aperçut une foule de gens qui regardaient en l'air.

Comme il écarquillait les yeux sans rien voir :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il poliment, en le saluant, à l'un de ces badauds.

— Vous ne voyez pas ? répondit celui-ci, qui compléta du doigt son indication, cet homme qui grimpe comme un écureuil sur ce peuplier ?... Tenez, il va toucher au faîte.

— Oh ! oui, parfaitement... Je le distingue... Quel merveilleux grimpeur !

— Peuh ! ce n'est rien que cela. Il grimpe sur les maisons, sur les murailles, sur les tours les plus élevées. La moindre aspérité lui suffit pour y accrocher le pied. Il est d'une souplesse, d'une agilité, d'une adresse stupéfiantes.

— Sapristi ! s'écria le premier des six frères, je voudrais bien pouvoir grimper comme lui !

Il s'approcha de l'acrobate, quand ce dernier eut terminé ses exercices :

— Veux-tu m'apprendre, lui dit-il, à grimper comme toi ?

— Cela dépend. Que me donneras-tu pour ma peine ?

— Tout ce que j'ai d'argent sur moi.

— Combien as-tu ?

— Deux cents écus.

— Ce n'est pas beaucoup, mais tu me plais. Tope là ! je t'apprendrai mon métier.

Sur ce, le grimpeur tendit la main pour sceller le pacte et empoigner l'argent que lui tendait le premier des six frères.

Il s'exécuta d'ailleurs fidèlement, emmena partout son élève avec lui et en fit un grimpeur accompli.



Pour la même somme, les cinq autres frères apprirent également divers métiers d'hommes extraordinaires, chacun dans son genre, qu'ils avaient rencontrés séparément en différents endroits.

C'était un soudeur, qui avait le talent de remettre dans leur état primitif toutes choses cassées, quelles qu'elles fussent, en terre, en bois, en métal, etc., etc. ;

Un archer, dont les flèches ne manquaient jamais leur but, fut-ce un hanneton volant étourdiment ;

Un violoniste, jouant de son instrument avec une telle magie, qu'il forçait tous les gens à danser, même les vieux, les malades et les paralytiques, jusques aux morts, qui se levaient du tombeau tout exprès ;

Un constructeur de bâtiments, comme jamais on n'en a vu, qui marchaient aussi bien sur terre que sur mer ;

Enfin, un vieillard qui, la tête dans son sac, pour que la contention de son esprit ne risquât point d'être distraite par ses yeux, prédisait l'avenir, indiquait la place des objets perdus, trouvait tous les secrets, devinait toutes les énigmes, résolvait tous les problèmes, en un mot répondait de manière certaine à toutes les questions qu'on s'avisait de lui poser.



Les onze mois écoulés, les six frères se trouvèrent au rendez-vous, heureux de se revoir, tous en bonne santé. Et chacun raconta son histoire aux autres.

Quand ce fut fini, le dernier prit la parole :

— D'après ce que je vois, mes frères, nous n'avons pas perdu notre temps, et notre père, qui nous accusait de paresse, sera fort étonné quand il saura combien, en onze mois seulement, nous avons appris de choses. La diversité de nos talents est telle qu'il n'est guère, à mon avis, d'entreprises que, réunis, nous ne puissions mener à bonne fin. Je vous propose donc de nous associer pour en entamer une, et qui soit de taille à nous donner au moins quelque fortune. Alors nous pourrions nous représenter devant notre père le front haut et, par surcroît, s'il plaît au destin, les mains pleines, pour les vider dans les siennes. Nous avons encore un mois et un jour devant nous. Qu'en pensez-vous ?

La proposition fut adoptée sans discussion aucune, à l'unanimité.

— Maintenant, reprit le devineur, il s'agit de déterminer ce que nous allons faire. Eh bien ! si vous y consentez, nous irons délivrer la princesse aux yeux de diamant. Elle habite un château d'or massif, suspendu par quatre chaînes d'or également, au-dessus d'une île, au

milieu de la mer. Elle est retenue en captivité par un serpent ailé, un monstre aussi redoutable que hideux. Certes, cette délivrance est une œuvre difficile entre toutes, mais nous n'en aurons que plus de mérite, et j'ajouterai de profit, à l'accomplir, car le château regorge de richesses et la princesse aux yeux de diamant saura nous récompenser de manière à nous assurer une large aisance jusqu'à la fin de nos jours, sans compter...

— Sans compter... ? demandèrent les cinq autres frères, avec curiosité.

— Il suffit. J'en ai dit assez pour l'instant. Qu'en pensez-vous ?

Ce ne fut qu'un cri :

— Allons délivrer la princesse aux yeux de diamant.



Les six frères montèrent alors sur le bâtiment merveilleux qui avait amené le constructeur et qui, tant par terre que par eau, les conduisit sans encombre jusqu'à l'île où s'élevait le château de la princesse.

Entre les quatre chaînes d'or auxquelles il était suspendu, il y avait une grosse cloche qui sonnait d'elle-même dès que l'on touchait à l'une de ces chaînes. Averti par le son, le serpent ailé s'empressait de quitter ses occupations dans le château et, quelque être animé, homme ou bête, qu'il découvrit alors, il fondait dessus comme la foudre et instantanément le détruisait en poudre.

Pour empêcher son intervention, les six frères, aussitôt débarqués, coururent à la cloche et la remplirent d'étope, dont ils s'étaient munis.

Conformément aux instructions du devineur, qui, du consentement général, avait pris en main la direction des opérations, le grimpeur empoigna l'une des chaînes d'or, sans que la cloche, aussitôt mise en branle, fit entendre aucun son et, avec l'agilité d'un singe, il monta sur la plate-forme du château.

Une fois là, s'étant orienté, il pénétra dans la chambre de la princesse par une fenêtre que, pour cause de chaleur, elle avait laissée grande ouverte. Couchée sur un lit d'or, garni de soie et de dentelles, elle dormait profondément ; et, quoique ses yeux de diamant fussent fermés, elle était si belle que le grimpeur en fut ravi. Mais, sans s'arrêter un instant, il s'empara d'elle avec douceur, ce qui pourtant la réveilla, et, lui recommandant le silence pour ne pas attirer l'attention de son redoutable geôlier, il descendit avec elle dans l'île. La tenant contre lui du bras gauche, il se servait du droit pour glisser le long de la chaîne d'or, qu'il serrait, par ailleurs, entre ses jambes.



Quand la princesse, délivrée, se trouva parmi les six frères, elle les considéra successivement, en silence, de ses yeux de diamant. Et l'éclat en était si vif, et sa beauté si radieuse que le grimpeur, se laissant aller cette fois, et ses cinq frères, qui, eux, n'avaient pas encore vu la princesse, en furent quasiment aveuglés et, tombant à genoux devant elle, se mirent à l'adorer, comme si elle était le soleil en personne.

Mais le devineur se reprit rapidement. Il connaissait l'effroyable péril qui les menaçait tous.

— Mes frères, leur dit-il, mettons vite à la voile. Le plus difficile est fait certainement. N'empêche que nous ne sommes pas encore au bout de notre tâche. Le serpent ailé peut, d'un moment à l'autre, constater l'absence de la princesse et voler à notre poursuite. Plus il y aura de distance entre nous et lui, plus nous aurons de chances de lui échapper.



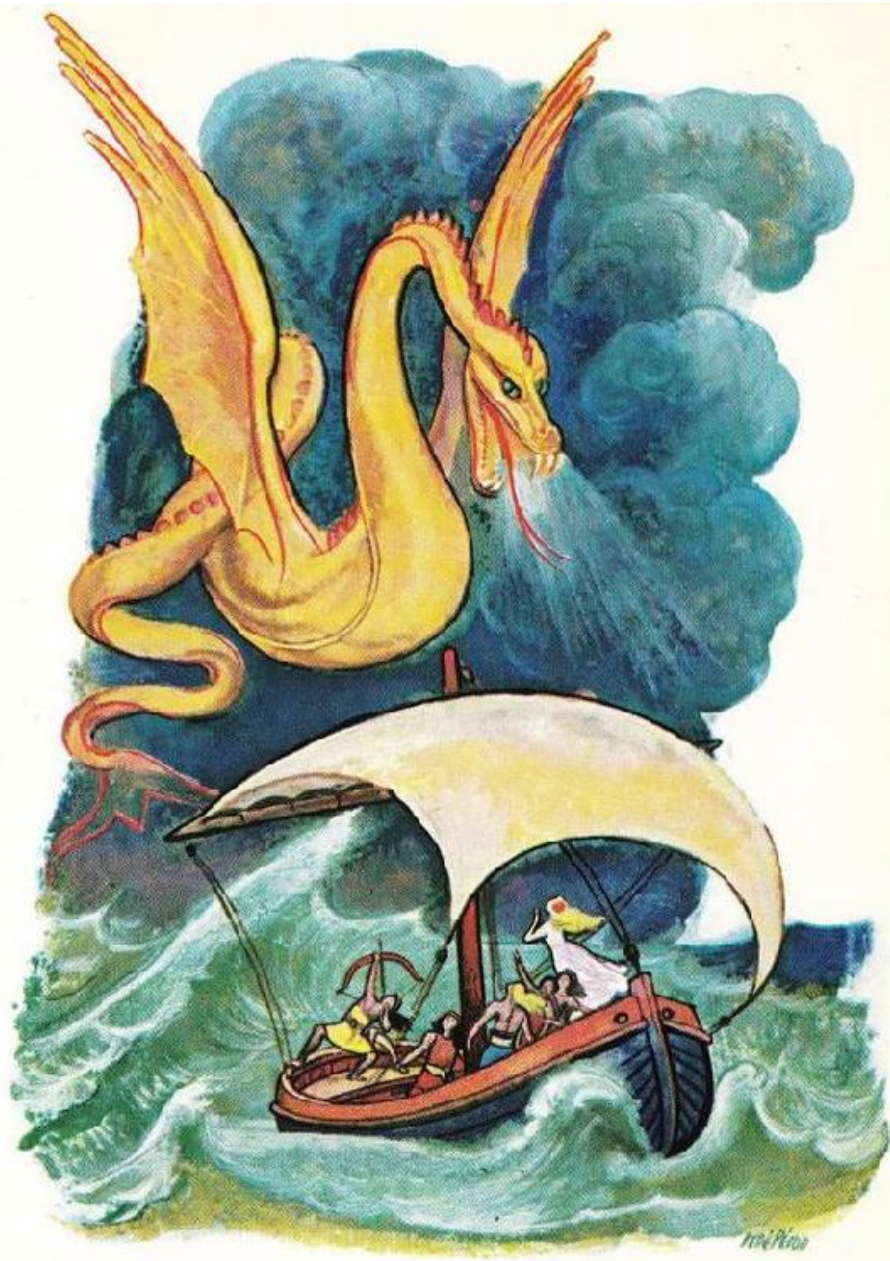
La princesse et les six frères s'embarquèrent alors en toute hâte. Le ciel était d'un bleu pur, sans nuages. Le soleil brillait, mais non pas plus que la princesse, dont les yeux le dévisageaient sans cligner. Il soufflait une brise favorable. La mer n'avait que de petites vagues, dont le sommet étincelait. Et le bâtiment filait bon train, vent arrière.

Soudain, le soleil se voila, le ciel s'obscurcit, la mer elle-même commença à s'agiter...

— C'est le serpent ailé qui arrive, s'écria le devineur inquiet.

Effectivement, le monstre, battant l'air à grands coups de ses ailes énormes, s'avavançait vers les fugitifs avec la rapidité d'un ouragan.

— À toi, tireur ! dit le devineur ; prends ton arc, vite, et pose une flèche sur la corde.



Quand le serpent survolera le bâtiment, tu distingueras dans son corps juste au-dessous du cœur, une tache blanche, de la grosseur d'une boule de neige. C'est là qu'il faut viser et l'atteindre ; autrement, nous sommes perdus.

— N'aie pas peur, mon frère, répondit le tireur, je ne manque jamais le but.

Il ne le manqua pas non plus cette fois, et le serpent, frappé à mort, tomba sur le bâtiment ; mais la masse était si pesante qu'il le rompit en deux par le milieu, où se tenait la princesse, et qu'elle tomba à l'eau.

— À ton tour de travailler, soudeur, cria le devineur.

En même temps il plongeait pour essayer de sauver la princesse.

Notre soudeur et quatre de ses frères étaient restés, partagés en deux groupes, sur l'avant et sur l'arrière du bâtiment, qui, en vertu de la vitesse acquise, continuaient de flotter dans la même direction.

Pendant que ses quatre frères, deux d'un côté, deux de l'autre, en tirant vigoureusement sur des perches, rapprochaient les deux parties du bâtiment jusqu'à les faire se toucher, puis s'emboîter exactement, le soudeur besogna si vite et si bien qu'elles se trouvèrent à nouveau rejointes comme auparavant. Même, à y regarder de près, on n'aurait pu découvrir aucune trace de la cassure.

L'ouvrage à peine terminé, à la surface de la mer, reparaisait le devineur, qui ramenait la princesse, évanouie. On la hissa sur le bâtiment ; on lui prodigua tous les soins, mais en vain. Elle paraissait avoir cessé de vivre. Nul souffle ne sortait plus de ses lèvres roses ; dans leur écrin de soie étaient clos les yeux de diamant, et, sous la main du devineur angoissé, le cœur ne battait pas plus que le balancier d'une horloge dont le mouvement est arrêté.

Cinq des six frères se regardaient atterrés, quand le sixième, se ravisant, le précieux devineur, interpella le musicien.

— Holà, musicien ! À ton violon ! Vite, vite ! Joue vite et de ton mieux.

Il en joua avec tant d'art, une telle fougue, que les yeux de diamant se rouvrirent, que la princesse, ravie, se redressa sur sa couche, puis se leva d'un bond et se mit à danser, le sourire aux lèvres, cependant que les cinq frères autres que le musicien, entraînés comme elle par le prestigieux archet, lui faisaient vis-à-vis.



Étant ainsi parvenus au terme de leur glorieuse entreprise avant l'expiration du délai fixé par leur père, les six frères jugèrent à propos,

en devançant le jour du rendez-vous, de ne pas différer sa joie et la leur, puisqu'ils étaient certains de le trouver.

N'avaient-ils pas obtenu de la princesse qu'elle voulût bien les accompagner au château ? Elle serait la vivante preuve, et combien magnifique, de leur extraordinaire triomphe.

Si le vieillard fut heureux de revoir ses six fils, tous en bonne santé et l'air victorieux, oh ! oui, certes. Il le fut encore davantage quand ils lui eurent présenté la princesse, dont la grâce et la beauté, du premier coup, le conquirent.

Et, pour la fêter dignement, il commanda un festin aussi somptueux que le lui permettaient ses ressources.



À l'issue du festin, qu'il avait présidé, ayant la princesse à sa droite, et qui avait été fort animé, l'un des six frères manifesta l'amour que lui avait inspiré la princesse et le désir qu'il avait de l'épouser pour elle-même, fut-elle aussi démunie qu'une bergère.

Les autres frères firent chorus. C'était à qui d'entre eux se montrerait le plus épris. Aucun d'eux ne se voulant désister, ils convinrent de s'en rapporter au jugement de leur père, et chacun exposa les raisons qu'il croyait avoir d'être préféré à ses concurrents.

Le grimpeur parla le premier :

— C'est moi qui, au péril de ma vie, ai enlevé la princesse du château où le monstre la retenait captive.

— Le bâtiment qui vous a conduits à l'île et vous en a ramenés, c'est moi qui l'ai construit, dit le constructeur.

— Qui donc a tué le serpent ailé, si ce n'est moi ? dit le tireur.

— Mais le bâtiment rompu par la chute du monstre, n'est-ce pas moi qui l'ai réparé, l'ai remis en état de vous sauver tous et l'adorable princesse avec nous ? dit le soudeur.

— Et qui donc, sinon moi, a ressuscité la princesse, avec son violon ? dit le musicien ? Sans moi elle était morte, et nous n'aurions pas aujourd'hui à nous disputer sa main.

— N'oubliez pas, dit en dernier le devineur, que c'est moi qui ai tiré de l'eau la princesse. Sans moi, le violon n'aurait pas eu l'occasion de la ressusciter. Mais laissons cela. N'est-ce pas moi qui ai conseillé chacun de vous, lui ai dit ce qu'il avait à faire ? et l'organisateur d'une entreprise dont vous n'avez été que les exécutants, moi le cerveau, vous les bras ?



Le vieux père se trouvait fort embarrassé, quoi qu'il pensât, pour décider entre ses fils, le bonheur de l'un devant faire le malheur des cinq autres.

Alors il se tourna vers la princesse, qui, assise à sa droite, avait écouté impassible les déclarations de ses prétendants :

— À vous de prononcer, princesse, lui dit-il, si tant est même que vous soyez disposée à épouser l'un de mes fils. N'êtes-vous pas la principale intéressée ?

— Ne me pressez pas, répondit-elle enfin, de fixer mon choix. Je vous en aviserai bientôt. Ce dont je puis toutefois vous assurer dès maintenant, c'est qu'en me donnant un mari, je compte me donner en même temps cinq frères... et un père.



La princesse avait tu le secret de son cœur ; mais le devineur, dont c'était la profession, le devina et jusqu'au jour prochain de la révélation il sut le cacher aux yeux de tous, sauf aux yeux de diamant, lorsque se rencontraient leurs regards, la joie, la joie immense dont son âme, à lui, était pénétrée.



Les deux Bossus



BOSSE à part, car il était bossu, outrageusement bossu, quel brave et beau garçon c'était, ce Corentin Guégo ! Toujours de bonne humeur et prêt à rire ! Avec ça, bon violoneux. On se l'arrachait pour les noces. Et, quoique son crinrin ne fut pas des meilleurs, il en jouait avec tant de mesure et d'entrain qu'il enlevait tous les danseurs. On avait soin, d'ailleurs, de temps en temps, de lui servir à boire, pour lui donner des forces, et, ma foi ! il en usait comme s'il s'était desséché la luette à souffler dans une clarinette. Aussi je vous laisse à penser dans quel état il se trouvait sur la fin des soirées.

Ce jour-là, comme les autres, Corentin avait bu à tire-larigot. L'heure s'avancait et il aurait bien voulu ne pas tarder davantage à rentrer chez lui, car il demeurerait assez loin et il avait à traverser une vaste lande où fréquentaient les korrigans, ces nains facétieux qui se font, la nuit, un malin plaisir de jouer des tours aux pauvres voyageurs.

Mais les mariés étaient si aimables, et les gens de la noce si polis avec lui, qu'il dut leur jouer encore quelques airs et ne s'en alla finalement que vers onze heures. Il pensait avoir le temps, en doublant le pas, de regagner sa maisonnette avant minuit, qui est généralement l'instant choisi par les korrigans pour leurs farces.



Étant donc bien lesté, de nourriture et de boisson, tenant de la main gauche son violon dans un étui et de la droite son penbas, Corentin partit vaillamment, avec son chien Kawall, dont il s'accompagnait toujours dans ses expéditions, et qui était en cas de

mauvaise rencontre, capable de l'avertir, sinon de le défendre. Mais il avait trop présumé de son équilibre et de sa résistance. Il zigzaguait en marchant, ce qui ne raccourcissait pas la distance, et il se sentait tellement fatigué qu'il en dormait tout debout.

— Diable ! se dit-il, ça ne va pas. Reposons-nous un petit quart d'heure.

Corentin était dans la lande. La lune brillait comme une reine au milieu de sa cour d'étoiles. L'air était tiède ; la nuit d'été, sereine et sans traîtrises. Il avisa le pied d'un rocher tapissé de mousse et il s'y étendit, ou plutôt y tomba, dans l'intention d'y cueillir un bout de somme réparateur.

Et effectivement, les yeux à peine fermés, le royaume des songes lui fut ouvert.



Kawall s'était couché auprès de son maître ; mais, contrairement à ce qui se passe d'habitude pour les chiens, dont les réserves de sommeil sont inépuisables, il n'avait pas de goût à dormir cette nuit-là. Ne voyant, n'entendant, ni ne subodorant rien qui pût le distraire, il ne tarda pas à s'ennuyer, puis bâilla bruyamment, puis, son maître dormant toujours, il se mit à lui lécher la figure.

Corentin s'imagina que son coiffeur lui faisait la barbe et, à demi réveillé, murmura :

— Ah ! mon compère, que ton rasoir est donc bien affilé ! Sans doute, voulais-tu m'en réserver l'éternelle. Jamais il ne m'a paru si doux.

Puis Corentin reprit son somme. Désolé de son insuccès et sûrement inspiré par le diable, Kawall (quelle horreur !) ne craignit pas alors de lever la patte sur son maître...

— Mazette ! et à l'eau chaude encore ! reprit Corentin, qui cette fois se réveilla tout à fait.

Il faut dire aussi que la température avait soudain fraîchi et que la brise de mer s'enfilait juste dans le nez du dormeur.

Il se leva donc, ramassa son violon, son penbas, et, sans s'occuper de Kawall, qui, le nez à terre et la queue en trompette, avait pris de l'avance sur la piste de quelque lièvre, il se remit rapidement en route, reposé, les idées plus nettes.



À ce moment, d'un clocher lointain parvint à son oreille un

tinement argentin, qui se renouvela nombre de fois. Il compta les coups... Douze... C'était minuit.

— Bigre ! s'écria Corentin, frissonnant et peu rassuré ; j'ai dormi plus longtemps que je ne croyais... Minuit ! l'heure des korrigans !... Je suis capable de me fourrer dans leurs pattes.

Soudain, au clair de lune, il en aperçut une foule, qui dansait joyeusement une ronde, en chantant, sauf qu'au refrain ils se laissaient choir sur leur petit derrière, pour ne se relever qu'au couplet suivant.

Quand Corentin fut près des korrigans, ils lui barrèrent le chemin.

— Bonne affaire, dit l'un d'eux ; nous allons pouvoir danser en musique... Hé ! l'homme, tire ton violon de son étui et accompagne-nous notre chanson... La sais-tu ?

— Si je la sais ?... N'est-ce pas mon métier de les connaître toutes ?

— Eh bien ! alors, va. Tu joueras, tu chanteras, et même tu danseras, pour nous tenir compagnie.

— Avec plaisir, ça me réchauffera.

— Et si nous sommes contents de toi, je te promets que tu auras une récompense.



Complètement rassuré par la cordialité de l'accueil, de plus émoustillé par l'appât de cette récompense, Corentin, du geste, de la voix et de son instrument, guida la ronde des korrigans. Il se trémoussait, faisait sauter sa bosse et, si parfois, dans son déhanchement, les notes n'étaient pas très justes, du moins gardait-il toujours la mesure.

Il n'avait plus besoin, contre la peur, contre le froid, d'armure ni de houppelande ; on eût juré qu'il était roi des korrigans et de la lande.

La séance fut fatigante, Corentin commençait à se sentir du plomb dans les jambes. Heureusement, les nuits d'été sont brèves, surtout, ce qui était le cas, dans le mois de juillet.

Lorsqu'enfin dans son demi-deuil le petit jour cligna de l'œil, celui des korrigans qui s'était adressé à Corentin donna le signal de l'arrêt, puis, se tournant vers le ménétrier :

— Maintenant, lui dit-il, mon ami, que veux-tu pour ta récompense ? Fortune ou beauté ?

Corentin réfléchit un moment. Il aurait pu demander de l'argent, mais il était de goûts modestes et gagnait bien sa vie. En revanche, il portait sur le dos quelque chose qui le gênait fort et l'empêchait de prendre femme à sa convenance. Sans doute une jeune et jolie fille de son village, Perrine, dont il rêvait, lui marquait beaucoup d'amitié,

mais quant à l'épouser, bernique !

— Ah ! Corentin, lui disait-elle, quel dommage que tu ne sois pas plus droit !

La pensée de Perrine le décida :

— Voyez, répondit-il au korrigan, en touchant du doigt le haut de sa bosse, si vous pouviez me débâter, ma foi ! j'en serais bien heureux.

— Nous le pouvons. Adieu, regagne ta maison. Voici le soleil. Ta bosse fondra en route.

— Ah ! merci, merci à vous, monsieur le korrigan... Comme vous êtes gentil !

Il en eût dit plus long que messe, mais tous les korrigans étaient déjà partis, évanouis comme fumée par grand vent. Le soleil, sa lampe allumée, montait en maître à l'horizon.



Bouche close, mais non moins radieux que le soleil, Corentin fila chez lui d'un pas alerte. Il se croyait déjà délivré de sa bosse, se sentait plus léger qu'un pois mûr en sa cosse. Arrivé devant sa porte, il allait l'ouvrir, quand devant la sienne surgit le sabotier Pennzec, son voisin, qui venait de quitter son lit et humait l'air pur du matin, avant de se mettre au travail.

— Hé là ! Guégo, s'écria le sabotier, au comble de la surprise, qu'as-tu fait de ta bosse ?

— Pas possible !... Je ne l'ai plus ?

— Dame ! tu n'as qu'à tâter la place.

— C'est que c'est vrai, tout de même.

Et Corentin, qui de la gauche, puis de la droite, passées par-dessus ses épaules, avait dûment constaté la disparition de sa gibbosité, se mit, dans un transport d'allégresse, à sauter comme un cabri, en songeant à Perrine, dont les yeux d'un gris bleu de lin, devaient dorénavant le trouver moins vilain.

— Oh ! oh ! reprit Pennzec, lui jetant un regard oblique, ça n'est pas naturel. Te voilà droit comme un grand mât. Pour qu'il t'ait ainsi raboté, n'aurais-tu pas vendu ton âme au diable !

— Paix ! voisin, se récria Corentin, en se redressant, fâché, de toute sa taille, maintenant qu'il le pouvait, mon âme est chrétienne et m'appartient comme la tienne. Je n'ai point eu commerce avec Satan et j'aimerais mieux conserver ma bosse toute ma vie que de lui en devoir la disparition, à ce prix-là, surtout.

— Mais alors, qui t'en a débarrassé ?

— Qui ? Les korrigans.

— Les korrigans ?

— Écoute. Je les ai rencontrés sur la lande à minuit, et les ai fait danser jusqu'à l'aube, avec mon violon, en chantant leur chanson. Ils m'ont alors donné pour mon salaire à choisir entre la fortune et la beauté, et j'ai choisi la dernière. Si j'avais voulu, tu le vois, il n'aurait tenu qu'à moi d'être riche.

— Imbécile ! murmura le sabotier. Comme si, avec la fortune, on ne pouvait point se passer du reste !



Néanmoins, il félicita Corentin et, au lieu d'aller en jaser avec les compères du village, il s'empressa de rentrer dans sa maison. Il avait son idée.

Comme le temps restait favorable et que la lune épanouie brillait, le soir même, Pennzec sans tergiverser se rendit dans la lande. À défaut de violon, il avait emporté son biniou, dont il jouait parfois pour son propre agrément.

Il se trouvait à l'endroit que lui avait indiqué Corentin, quand sonnèrent au loin dans la nuit claire les douze coups de minuit. À l'instant même surgirent devant lui les korrigans, qui l'entourèrent en riant et en babillant de leurs voix cristallines.

La même question alors lui fut posée qu'à Corentin. Il y répondit pareillement. Et, sans perdre une minute, il se mit, sur leurs instances, à faire danser les korrigans, jouant, dansant lui-même et chantant avec eux leur chanson préférée.

Ce ne fut point sans fatigue, car il était beaucoup plus vieux que Corentin, qu'il put tenir son rôle jusqu'au bout, mais la certitude d'une récompense magnifique lui en donna la force.

Lorsqu'enfin l'approche du jour fit pâlir l'éclat de la lune, l'un des korrigans lui demanda ce qu'il désirait, fortune ou beauté.

— Donnez-moi donc, mes bons messieurs, ce dont Corentin n'a point voulu.

— Tu l'as. Grand bien te fasse. Adieu.

Il croyait avoir la fortune, et ce fut la bosse qu'il eut.



Les prouesses de Bilz



Penn-an-menez, en Plouaret, dans une masure, vivait autrefois, de la charité publique, une pauvre veuve, du nom de Marc'harit, avec un grand garçon de fils, qui s'appelait Bilz.

Le drôle était voleur et malin comme un singe. Tout ce qu'il pouvait il le prenait, sans demander la permission, légumes et fruits dans les jardins, lapins dans les clapiers, œufs dans les poulaillers, sans compter les coqs et les poules, jusques aux crêpes de sarrasins amoncelées sur des assiettes avant le déjeuner des fermes, quand les ménagères avaient le dos tourné.

Tout le monde s'en plaignait. On harcelait la mère pour qu'au lieu de mendier avec elle et de subtiliser par surcroît tout ce qui se trouvait à sa portée, il apprît un métier et gagnât son pain à la sueur de son front, comme les camarades.

La pauvre veuve avait déjà souvent tancé son garnement d'enfant, car elle était foncièrement honnête ; mais il se défendait comme un beau diable :

— Que veux-tu, maman ? Ce n'est point ma faute. J'ai les mains qui me démangent, et elles travaillent toutes seules. Je ne puis pas les retenir.

Et Bilz continuait.



À la fin cependant, comme chaque fois qu'elle entrait dans un manoir ou dans une ferme, Marc'harit était cinglée de reproches et qu'on ne lui donnait plus grand-chose, ou même rien du tout, elle mit son fils en demeure de choisir un métier, s'il ne voulait pas qu'elle

mourût de faim.

— Il y en a pour tous les goûts, lui dit-elle : jardinier, laboureur, forgeron, menuisier, charpentier, couvreur, maçon, tailleur...

— Je connais un métier meilleur que tous ceux-là, répondit Bilz, et c'est celui que je veux prendre.

— À ton aise, mon enfant. Lequel ?

— Le métier de voleur, maman, comme mon oncle.

Et, en effet, Marc'harit avait un frère qui, par malheur, en était un. À cette réponse, indignée, bouleversée, elle jeta les hauts cris, leva les bras et les yeux vers le ciel, en suppliant saint Gily et tous ses confrères du pays d'empêcher une pareille abomination.

— Eh bien ! ma mère, puisque vous avez tant de confiance en saint Gilly, allez le consulter dans sa chapelle et je ferai ce qu'il dira ; mais, pour lui délier la langue, portez-lui deux crêpes aux œufs, car il doit les aimer.



Quand les crêpes furent prêtes, Marc'harit les enveloppa d'un linge blanc et s'en alla vers la chapelle à petits pas, en préparant son oraison. Bilz, qui était resté au logis, soi-disant pour attendre la réponse et qui jugeait plus sûr de la faire lui-même, courut à la chapelle par un chemin détourné et se posta derrière la statue du saint, aux pieds duquel Marc'harit, arrivée à son tour, déposa l'une de ses crêpes, puis s'agenouilla pieusement et s'absorba dans ses prières.

Au bout de quelques instants, elle redressa la tête et constata que la crêpe avait disparu, que saint Gilly avait la bouche toute luisante de graisse (Bilz y avait pourvu). Elle conclut que le moment était favorable pour lui présenter sa requête.

— Brave saint Gilly, murmura-t-elle, vous me connaissez bien ; vous savez quelle dévotion j'ai pour vous ; nul n'en a davantage. Dites-moi, je vous en prie, quel métier doit prendre mon fils.

— Voleur, lui fut-il répondu.

— Jésus ! Mon Dieu ! Bonne Vierge !... Ce n'est pas possible... J'ai mal entendu.

Et comme elle répétait sa question, deux fois fut répétée la réponse : « Voleur, voleur ».

Une nouvelle tentative, amorcée d'une crêpe, que Bilz avala en catimini comme la première, n'obtint pas un meilleur résultat. La voix s'enfla, en accentuant par trois fois : « Voleur, voleur, voleur ». C'était clair.

De désespoir, la pauvre veuve en versa toutes les larmes de son

corps et, quand il n'y en eut plus, elle se résigna.

Rentrant à la maison, elle y trouva son fils, qui avait regagné celle-ci à toutes jambes. Il l'interrogea d'un air innocent et, en apprenant la réponse du saint, il triompha :

— Quand je vous le disais, ma mère, qu'il n'y a pas de meilleur métier au monde ! Vous voyez que saint Gilly lui-même est de mon avis.



Dès le lendemain matin, Marc'harit, la mort dans l'âme, conduisit son fils dans la forêt de Coat-an-noz, où se tenait d'habitude son frère, pour qu'il apprît à Bilz le métier de voleur. L'oncle y consentit, et Marc'harit retourna seule en sa mesure de Penn-an-menez ; mais Bilz, qui aimait tendrement sa mère et rachetait bien des défauts par cette qualité, lui promit de ne point la laisser sans pain ni sans nouvelles, ce qui la consola un peu.

L'oncle de Bilz le chargea, pour son coup d'essai, de dérober un bœuf gras, dans la nuit, dans l'étable du seigneur.

Et Bilz tout souriant lui amena, dans la genêtaie où il était attendu par lui, un animal superbe, qui fut aussitôt tué, écorché, dépecé.

— Tiens, dit son oncle à Bilz, en lui donnant la peau, voici ta part.

— Comment ! s'écria Bilz, c'est moi qui ai eu toute la peine, couru le danger, et je n'aurai que la peau ?

— Il me semble que tu devrais, au contraire, en être satisfait pour un simple apprenti.

— Apprenti, apprenti ; nous verrons, grogna Bilz. Donnez-moi au moins un peu de viande pour ma mère.

— Soit. Voici les poumons, porte-les-lui et reviens vite.



En suivant le sentier qui traversait la genêtaie, Bilz, qui n'était pas content, méditait sa vengeance. Il noua deux à deux, de part et d'autre du sentier et sur différents points, de longues branches de genêt, de manière à former des obstacles sur le passage de son oncle. Puis il monta sur le talus d'un champ voisin et, suspendant sa peau de bœuf à une grosse branche, il se mit à la battre de toutes ses forces avec un bâton, en criant : « Au voleur ! au voleur ! »

— Diable ! pensa l'oncle, en entendant ce vacarme, le drôle a été découvert, et je parie que tous les valets du château sont à ses trousses. Décampons.

Vite, il cacha le bœuf dans les genêts, sauf un quartier, qu'il chargea sur ses épaules, et s'enfuit par le sentier ; mais il s'empêtra dans les obstacles, ne se relevant après l'un que pour retomber au suivant, tant et si bien qu'afin d'alléger sa fuite il fila sans rien emporter.

Ce fut Bilz qui emporta chez sa mère le quartier de bœuf abandonné et ensuite les morceaux cachés dans les genêts.

— Mon pauvre enfant, lui dit sa mère, ne crains-tu pas d'être pendu ?

— N'ayez crainte, ma mère, répondit Bilz ; la corde qui doit me pendre n'est pas encore tressée.



Se sentant assez dégourdi pour se passer de maître, Bilz ne retourna pas chez son oncle et, tant à Plouaret que dans les environs, il travailla de telle sorte, apportant tout ce qu'il gagnait à sa mère, que celle-ci, gâtée par le bien-être, en vint à reconnaître que décidément, à la condition d'être avisé comme son fils, il n'était pas meilleur métier que celui de voleur.

Mais bientôt de toutes parts les plaintes affluèrent auprès du sénéchal de Plouaret. Bilz fut soupçonné. La maréchaussée le tint à l'œil. Et, comme les gens se gardaient mieux, Bilz jugea plus prudent à la fois et plus lucratif d'aller exercer son industrie ailleurs.



Il se dirigea vers Morlaix qui est une assez grande et riche ville, et où par conséquent il y avait du butin.

Entre Plouigneau et Ponthou, sur la grand-route, il rencontra un cavalier de belle mine, qui le toisa et lui demanda :

— Où donc allez-vous mon garçon ?

— Chercher condition.

— Quel est votre métier ?

Bilz, qui, de son côté, avec sa finesse habituelle, avait scruté le cavalier et ne flairait pas en lui le gendarme, lui répondit hardiment :

— Je suis voleur de mon état.

Le cavalier eut un sourire :

— Comme ça se trouve ! dit-il. Justement je suis chef de bande. Nous travaillons dans ces parages et nous y gagnons largement notre vie. S'il te plaît de te joindre à nous, je suis sûr que tu n'auras pas à le

regretter.

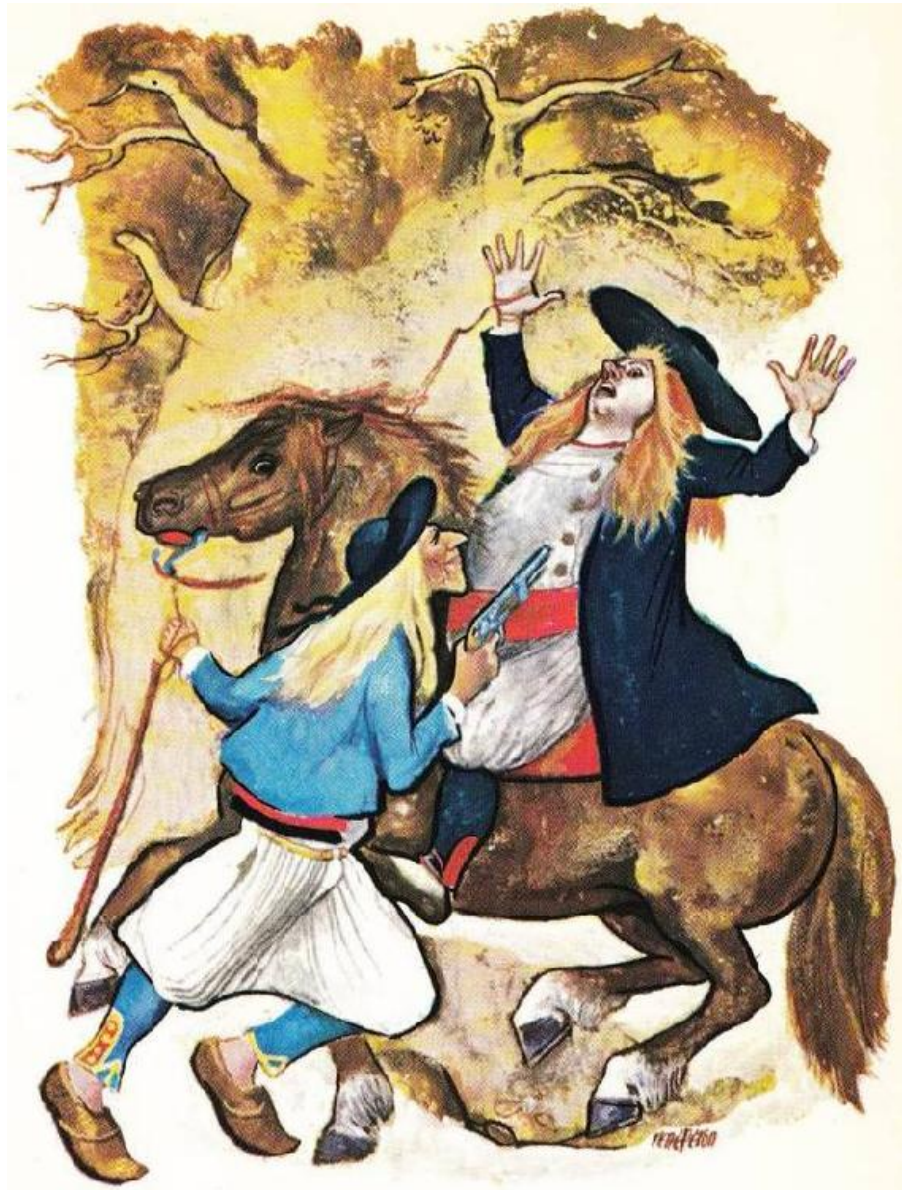
Sans hésiter, Bilz accepta.



Son guide le conduisit dans un vieux château féodal, dont la ruine, entortillée de lierre jusqu'au faite, se dressait au milieu de la forêt de Beffou et dont l'entrée était masquée par d'épais buissons de ronces.

Le chef de bande présenta Bilz à ses hommes, qui l'attendaient auprès d'un feu d'ajoncs dans le sous-sol, resté intact, et, pour célébrer la nouvelle recrue, on passa la nuit à manger et à boire, sans trop faire de bruit, de peur d'oreilles indiscrètes, chacun racontant ses prouesses et Bilz aussi les siennes, qui n'étaient pas les moins estimables.

— Nous verrons si tu ne te vantes pas, mon garçon, lui dit le chef, quand le matin fut venu. J'ai appris qu'un fermier des alentours doit se rendre aujourd'hui même à Morlaix pour payer son fermage à son seigneur. (C'était la Saint-Michel, date de l'échéance). Tu vas te poster dans le bois, en bordure de la grand-route, et, quand notre homme passera près de toi, tu t'élanceras vers lui, avec le pistolet que voici, en criant : « La bourse ou la vie !... »



Il te donnera sa bourse, qui doit contenir cinq cents écus, et tu me l'apporteras.

— C'est bon, répondit Bilz.



Quand le fermier parut sur son cheval, Bilz se précipita, saisit la bride et, braquant son pistolet à bout portant sur la poitrine de l'homme, lui cria : « La bourse ou la vie ! »

— Au nom du Seigneur, mon brave garçon, répondit le fermier, tout tremblant de frayeur, laissez-moi poursuivre, mon chemin sans me faire de mal. J'ai femme et enfants, et je ne suis pas riche. L'argent que je porte à mon seigneur est toute ma fortune, et si vous me l'enlevez je suis à tout jamais ruiné.

— La bourse ou la vie ! insista Bilz, d'une voix impérieuse en fronçant les sourcils et en dardant sur le fermier des yeux aussi menaçants que le canon de son pistolet.

Le fermier, aux abois, lui tendit à regret sa bourse.

— Votre chapeau maintenant.

Tout abasourdi, le pauvre homme avança son chapeau. Bilz alors y versa tout le contenu de la bourse, mit celle-ci dans sa poche, et rendit au fermier son chapeau, ainsi lesté, en disant :

— Je ne vous ai demandé que la bourse. Gardez votre argent. À présent, partez vite et attention aux rencontres. Vous en pourriez faire qui seraient plus fâcheuses pour vous.

Au comble de la joie et de l'étonnement, le fermier rendit grâce à Bilz et, piquant de l'éperon le flanc de son cheval, partit au grand galop.



Plus content de soi dans le fond que de son expédition, Bilz s'en revint au château.

— Eh bien ! lui dit le chef, qui, attablé, buvait avec sa bande, tu as la bourse ?

— La voici.

— Tonnerre de Brest ! Elle est vide. Et l'argent ?

— Je l'ai laissée au fermier. Vous ne m'aviez demandé que la bourse.

— Imbécile ! Idiot ! Triple buse !

Et le chef frappa sur la table un si fort coup de poing que toutes les

bouteilles en tremblèrent. Et les autres voleurs, ironiques ou furieux, de se récrier selon leur caractère :

— La jolie recrue que voilà !

— A-t-on jamais vu pareille gourde ?

— Il mériterait qu'on le tue. S'il allait nous trahir ?

— Bah ! il est bien trop bête.

— Ça serait plus sûr. Un cadavre ne parle pas.

Bilz protesta de sa fidélité et, ayant observé que les voleurs se plaignaient de leur cuisine, il leur offrit de s'en charger, pour pouvoir rester avec eux.

— Sais-tu seulement la faire ? lui demanda le chef.

— Ah ! pour ça, oui, par exemple. J'ai servi chez le sénéchal de Plouaret, qui est une fine bouche, et je vous prie de croire qu'il n'était pas facile à contenter.

— C'est bon. Tu nous montreras tes talents.

Bilz les montra si bien et avec tant de déférence pour chacun, à commencer par le chef, que les voleurs se félicitèrent de leur nouveau cuisinier et lui accordèrent leur confiance.



Devant partir un soir pour une expédition de quelque durée, ils commirent le château à sa garde.

Une fois seul, Bilz le visita minutieusement ; il fureta, fouilla dans tous les coins, où étaient entassés toutes sortes d'objets provenant de pillages, et il finit par découvrir dans une oubliette, sous un tas de vieux chiffons, destinés à détourner l'attention, le trésor de la bande, qui, outre une quantité de pièces de monnaie, contenait à foison des bijoux, des diamants et des pierres précieuses. Quoiqu'il n'eût pour s'éclairer qu'une pauvre lanterne aux verres sales, Bilz fut ébloui des feux que jetait ce trésor.

Sans perdre un instant, il remplit un sac d'or et d'argent, l'assura sur le dos d'un vieux cheval resté à l'écurie et quitta le château.



Marc'harit était en train de raviver son feu, accroupie et soufflant dessus, quand Bilz, à pas de loup, entra dans la mesure. Il vida tout d'un coup son sac derrière elle. Au tintement des pièces, qui s'entrechoquaient en tombant sur le sol, Marc'harit, effrayée, se retourna vivement et, Bilz s'étant caché, elle n'aperçut d'abord que ce

tas d'or et d'argent, que le feu, enfin pris, allumait comme un incendie.

— Jésus mon Dieu ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ? Pour sûr, c'est le diable qui vient me tenter.

Bilz, s'étant alors montré, tout joyeux, et l'ayant pressée tendrement sur son cœur :

— Ah ! mon fils, d'où vient ce trésor ? Je te l'ai déjà dit, tu finiras par te faire pendre.

— N'ayez crainte, ma mère, l'arbre où je dois être pendu n'est pas encore poussé. Ce trésor est à des voleurs. Quant à le rendre aux propriétaires, impossible : je ne les connais pas. Serrons-le dans le bas du buffet et profitons-en pour bien vivre. Nous en avons pour un bout de temps. Vous n'aurez plus besoin de mendier.

Alors Bilz glissa de l'argent dans ses poches et il s'en fut sur son cheval acheter à Lannion du pain blanc, du lard, du beurre, des œufs, du vin, enfin de quoi faire bombance.

Le lendemain, ce fut le tour de Marc'harit, pour renouveler et compléter sa garde-robe, qui en avait grand besoin. Ce fut elle encore qui, les jours de marché, alla aux provisions. Bilz ne se montrait pas, par précaution.

Ainsi vécurent-ils dans l'abondance et la tranquillité durant plusieurs semaines.



Mais, à voir Marc'harit bien nippée, souriante et qui ne mendiait plus, les gens se mirent à jaser :

— Croyez-vous, hein ! la Marc'harit !... La voilà maintenant qui ne se refuse plus rien. Elle qui était si gueuse et qui tendait la main à toutes les portes !

— Parions qu'elle a commerce avec des sorcières.

— Avec des sorcières ! Dites plutôt avec le Malin en personne.

— Elle a dû trouver un trésor.

— Ou c'est son fils qui l'a volé.

En effet, Bilz avait beau se cacher, ne sortant guère que la nuit, on s'était à la longue aperçu de sa présence dans le pays et, comme des bestiaux venaient d'être volés au seigneur du château de Kérouez, en Languivy-Plougras, on pouvait d'autant mieux lui imputer le méfait qu'on l'en savait capable. C'est lui, évidemment, qui avait volé les bestiaux ; il les avait vendus à quelque foire lointaine, pour une forte somme, et c'est là-dessus qu'il vivait avec sa mère.

Averti des soupçons qui se portaient sur Bilz, le seigneur de

Kérouez résolut de l'aller interroger le lendemain lui-même, à l'improviste. Mais Bilz en fut informé (il avait des intelligences dans la place) et il fit tranquillement ses recommandations à sa mère, qui déjà le croyait perdu :

— C'est aujourd'hui que doit venir le seigneur de Kérouez. Je me cacherai dans la vieille barrique que voici, et, quand il me réclamera, vous lui répondrez que je suis absent et que vous ne savez pas où je suis allé. Ayez toujours les yeux tournés vers la barrique, d'où j'entendrai tout, et, quoi que le seigneur de Kérouez puisse vous dire ou demander, si vous voyez sortir mon doigt par le trou de la bonde, répondez toujours oui, hardiment.



Le seigneur de Kérouez arriva dans l'après-midi et tout de suite il s'enquit de Bilz, qui s'était pelotonné dans la barrique.

— Votre fils Bilz est de retour, la mère ?

— Oui, mon bon seigneur, depuis quelque temps.

— On s'en aperçoit, et il doit savoir où se trouvent les bestiaux que j'ai perdus.

— Il ne m'en a jamais parlé, mon bon seigneur ; mais, pour sûr, ce n'est pas à vous qu'il se permettrait de rien prendre.

— Je l'espère bien, parbleu ! Autrement, gare à lui !

— Ah ! mon bon seigneur, je fais tout ce que je peux pour le contenir, mais il est si malin !

— Il est si malin que ça ! Eh bien ! dites-lui que, si dans les vingt-quatre heures il n'a pas enlevé ma haquenée blanche de mon écurie, il sera branché haut et court à l'entrée de mon château.

Marc'harit, apeurée, loucha vers la barrique : le doigt de Bilz s'agitait dans le trou de la bonde.

— Je lui ferai votre commission, mon bon seigneur, et vous pouvez être certain de votre affaire.

— C'est ce que nous verrons.



Et le seigneur de Kérouez, qui se croyait, à tort, bien plus malin que Bilz, étant, tout au contraire, d'une rare bêtise, retourna dans son château, pour y donner ses ordres.

Il réunit ses domestiques dans la salle des gardes, leur raconta ce qu'il avait exigé de Bilz et sous quelle menace, et leur commanda

d'ouvrir l'œil pour l'empêcher de réussir.

— Vous pouvez dormir tranquille, mon seigneur, lui dit un de ses valets d'écurie, qui s'appelait Jean-Marie ; Fanch et moi, nous veillerons, et si adroit que soit ce garnement de Bilz, nous vous garantissons qu'il ne touchera seulement pas un poil de la queue à votre belle haquenée blanche.



Aussitôt la nuit venue, les deux valets s'allèrent enfermer dans l'écurie. Fanch portait un pot de cidre et Jean-Marie un paquet de cartes, histoire de passer le temps agréablement.

Ils burent donc et ils jouèrent durant plusieurs heures. À la longue, ils ressentirent quelque lassitude ; leurs yeux se fermaient malgré eux, et, comme, pour les réveiller, il ne restait plus dans le pot une goutte de cidre, Jean-Marie se leva de son escabeau.

— Écoute, Fanch, lui dit-il, nous n'avons pas besoin de veiller ici tous les deux. Bilz sait que l'écurie est gardée et il n'est pas assez bête pour vouloir y entrer, au risque d'un mauvais coup. J'ai même dans l'idée qu'il a déjà pris de la poudre d'escampette, pour éviter le collier de chanvre dont l'a menacé Monseigneur. Un de nous deux suffira donc pour monter la garde et l'autre ira manger du boudin chez les Kerganou.

Les Kerganou étaient des fermiers du voisinage, qui venaient de tuer un cochon et qui, à cette occasion, avaient invité les amis, selon l'usage, à manger du boudin.

— Je suis tout à fait de ton avis, répondit Fanch, d'autant plus que nos bonnes amies seront là certainement et que je ne serai pas fâché de danser avec Maryvône... J'entends d'ici le biniou.

Fanch ouvrit la porte et, en effet, le bruit de la musique arrivait par bouffées. Ils en sentirent des frémissements dans les jambes, outre un courant d'air froid, qui les glaça.

On tira à la courte paille (vous pensez si la paille manquait dans une écurie) pour savoir qui des deux sortirait le premier. Ce fut Jean-Marie que favorisa le destin.

— Ne reste pas trop longtemps, lui dit Fanch.

— Sois tranquille, répondit Jean-Marie dans une heure, une heure et demie, je serai de retour.

Et, jetant sa houpelande sur ses épaules, il fila dans la nuit.



Bilz n'eut que le temps de s'aplatir contre le mur, dans l'ombre. Aux aguets depuis un moment, il avait tout entendu. Au bout d'une heure, il se précipita dans l'écurie, en s'écriant :

— Brr ! quel froid de loup !

Comme il avait poussé violemment la porte et qu'elle se trouvait juste dans le vent, la chandelle s'éteignit.

Croyant que c'était Jean-Marie qui revenait, car, entre autres talents, Bilz avait celui d'imiter la voix des gens, Fanch se leva d'un bond.

— Ce n'est pas trop tôt que tu reviennes. Je commençais à m'endormir.

— Ne te plains pas. J'ai mis les bouchées doubles. Les boudins sont parfaits, le cidre également, et ta douce, qui est là, te réclame. Tu as de la chance, toi ; la mienne n'y était pas, sans quoi tu m'attendrais encore.

— Merci bien.

Et, à son tour, Fanch s'engouffra dans les ténèbres.



Sans perdre un instant, Bilz détacha la haquenée blanche du seigneur et, ayant mis à sa place une broie à broyer le lin, avec une selle dessus, il l'emmena.

Quand Fanch fut entré chez les Kerganou et qu'il aperçut Jean-Marie à table, qui se gobergeait avec les autres, et semblait déjà fort ému par la boisson, il tomba de son haut.

— Comment ! Jean-Marie, te voilà revenu ! Tu as donc pris des bottes de sept lieues ? J'ai pourtant trotté comme un lapin.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, Fanch ? Je n'ai pas bougé d'ici.

— Ce n'est pas toi, Jean-Marie, qui es venu tout à l'heure me relever de faction à l'écurie ?

— Pas, ma foi ! N'est-ce pas, les amis ?

L'assistance appuya son dire.

— Eh bien ! alors, reprit Fanch, ce ne peut être que Bilz. Nous sommes frits.

— C'est à voir. Partons vite.

— Un instant, Jean-Marie. Si tu as la panse pleine, la mienne est vide et je ne serais pas fâché de la remplir. Après tout, si c'est Bilz, nous arriverons trop tard.

Déjà une assiette de boudin fumait devant Fanch. Il eut tôt fait de l'engloutir, en l'arrosant de cidre. Quelques petits verres d'eau-de-vie

par là-dessus et mon Fanch était gris non moins que Jean-Marie.

Quand ils se décidèrent à partir, ils ne savaient plus bien ce qu'ils faisaient et, s'ils trouvèrent leur chemin, ce ne fut que par la force de l'habitude. Le froid même, pourtant très vif, ne réussit pas à les dégriser.



Une fois dans l'écurie, n'ayant pas de quoi faire la lumière, ils se dirigèrent à tâtons vers la stalle où devait être la hanaquée blanche. La main de Jean-Marie rencontra la selle posée sur la broie à broyer le lin.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, la hanaquée est toujours là.

— Eh bien ! mon camarade, proposa Fanch, si tu me crois, nous allons monter dessus tous les deux, toi, devant, moi derrière. Je te tiendrai à bras-le-corps, pour ne pas tomber, car j'ai une satanée envie de dormir... Et Bilz sera rudement malin s'il enlève la bête sans nous réveiller.

— Ça va.

Avec peine les deux ivrognes, Jean-Marie d'abord, Fanch ensuite, se hissèrent sur la broie, sans s'étonner que la haquenée ne bougeât pas, la bête ayant toujours été placide et précisément choisie à cause de sa douceur pour mener la dame de Kérouez tous les dimanches à la grand-messe, en l'église de Loguivy-Plougras. Et, Jean-Marie les deux mains crispées sur le bec de la selle, Fanch le tenant fraternellement embrassé par derrière, ils s'endormirent comme des bienheureux.

Ils dormaient encore le lendemain, au petit jour, quand le seigneur de Kérouez, suivi de ses chiens, le fouet en main, ouvrit d'un coup de pied la porte de l'écurie en criant :

— Holà ! marauds.

— Voilà, voilà, Monseigneur, répondirent les deux valets, réveillés en sursaut, et qui faillirent en perdre l'équilibre.

— Bilz est-il venu ?

— Pas de danger, Monseigneur.

— La haquenée est toujours là ?

— Comme vous voyez, Monseigneur. Pour plus de sûreté, nous avons monté dessus.

Mais, au même instant, le seigneur, qui s'était approché et dont les yeux s'étaient faits au clair-obscur de l'écurie, discerna l'étrange monture.

— Ah ! coquins, gronda-t-il furieux, c'est ainsi que vous m'obéissez !

Et, empoignant l'un après l'autre, les deux valets, qui avaient mis pied à terre, il les fustigea de toute sa force, jusqu'à ce que le bras lui en tombât de fatigue. Puis, sautant sur un de ses chevaux, il courut, bride abattue, à Penn-an-menez.



— Où est Bilz ? cria-t-il en entrant.

— Je ne sais pas, mon bon seigneur, répondit Marc'harit, éplorée, quand il sort, il ne me dit pas où il va... Mais qu'avez-vous donc que vous semblez si en colère ?

— J'ai qu'il m'a volé ma haquenée... Ah ! le bandit !... Si je le pince !...

— Mais, mon bon seigneur, ne l'aviez-vous pas vous-même défié de vous la prendre ?

— Oui, mais je ne croyais pas qu'il y réussirait... Ah ! le brigand !... Je le ferai pendre au ras du sol, pour qu'il serve encore mieux d'exemple.

— Pitié, mon bon seigneur ! Pitié pour moi, qui n'ai que cet enfant et qui ai fait tout ce que j'ai pu pour l'élever en honnête homme. Dieu m'en est témoin, et Jésus-Christ, la Vierge mère et tous les saints, à commencer par le bienheureux saint Gily. Pitié pour lui, mon bon seigneur ! C'est plus fort que lui et que moi. Il est né comme ça. N'empêche qu'il a bon cœur, allez, si ses mains ne l'écoutent pas, et qu'il ne vous veut pas de mal, au contraire ; il se jetterait au feu pour vous.

La pauvre Marc'harit s'était précipitée aux genoux du seigneur ; elle n'osait pas les embrasser, mais elle levait vers lui des bras suppliants, des yeux noyés de larmes. Un peu touché au fond et assuré malgré tout d'avoir sa revanche, le seigneur de Kérouez parut se laisser attendrir.

— C'est bon, c'est bon. Je consens à lui pardonner, à une condition toutefois. Il faut qu'avant demain il vole un pâté de lièvre qui sera cuit cette nuit même dans le four du château.

C'était demander l'impossible, car, après l'aventure de la haquenée, on pouvait penser que toutes les mesures seraient prises pour la sauvegarde du pâté.

Aussi fut-ce avec émoi que Marc'harit porta ses regards sur la bonde du tonneau où, comme précédemment, Bilz s'était blotti avant l'arrivée du seigneur, en lui disant de répondre oui si elle voyait son doigt sortir du trou de bonde. Elle le vit qui remuait. Rassurée alors, tant elle avait confiance en la malice de son fils, elle parla :

— Je ferai votre commission, mon bon seigneur, et soyez certain que Bilz vous obéira.

— Je n'en crois rien, mais gare à lui s'il y manque.



Le seigneur de Kérouez n'était pas à une portée de flèche que Bilz, sortant de sa prison pour saisir un panier, se rendit dare-dare à Lannion. Il y acheta deux bouteilles d'une bonne eau-de-vie, plus un lapin vivant, et se procura chez un ami (il en avait partout) un chien de chasse ; après quoi, il retourna à Penn-an-menez.

Au crépuscule, Bilz s'en alla rôder aux abords du château et, le fournil étant vide, il commença par y déposer ses bouteilles ; puis il se cacha dans un coin du jardin voisin, avec le chien et le lapin, en attendant son heure.

Le souper terminé, le cuisinier-chef en personne vint mettre le pâté au four, dont il boucha l'entrée avec une pierre plate et des joints d'argile fraîche.

Jean-Marie et Fanch, pour rentrer en grâce auprès de leur maître, avaient obtenu de monter la garde, avec des bâtons et des fusils, en lui jurant de tuer Bilz sans autre avertissement, s'il montrait seulement le bout de son nez.

Les deux valets, qui furetaient partout selon leur habitude, dans l'espoir de trouvailles intéressantes, ne tardèrent pas à dénicher l'eau-de-vie et burent à la régalaide l'une des deux bouteilles.

Sur quoi, mis en gaîté, ils se prirent à chanter d'abord séparément, puis ensemble à tue-tête.



C'était le moment d'agir. Entendant ce vacarme, Bilz lâcha son lapin, qui fila sans rien dire, puis son chien qui courut après, en poussant de brefs aboiements. Et lui-même il cria : « Au lièvre ! Au lièvre ! » en grossissant sa voix, pour ne pas être reconnu.

Il n'y avait pas de danger. Sans plus songer à lui qu'à leur première culotte, les deux valets, d'autant plus enragés de la chasse qu'elle leur était interdite, s'étaient précipités dehors le fusil à la main, et bondissaient au clair de lune sur les traces du gibier.

Bilz pénétra dans le fournil, ouvrit le four, en ôta le pâté, déposa son chapeau à la place dans la terrine, et reboucha soigneusement le four. Et il n'attendit pas le retour des valets pour regagner Penn-an-menez.

Les valets revinrent bredouilles. Le froid et le mouvement les avaient un peu dégrisés. Conscients de leur imprudence :

— Pourvu, se dirent-ils, que ce satané Bilz n'ait pas profité de notre absence pour enlever le pâté.

Mais non. Vérification faite, la porte du four était toujours bien close, avec sa pierre plate et ses joints d'argile. Jean-Marie et Fanch, rassurés, entamèrent la seconde bouteille et ne se décidèrent à dormir qu'après l'avoir entièrement vidée.



Aussi avaient-ils la tête lourde et la langue pâteuse quand, le lendemain matin, il leur fallut affronter le seigneur de Kérouez et sa dame, qui, non moins curieuse que lui, étant fille d'Ève, l'avait accompagné.

Les deux valets, ayant juré comme de beaux diables (et c'était vrai) qu'ils n'avaient pas même entrevu l'ombre du moindre Bilz, le cuisinier-chef ouvrit la porte du four et en tira la terrine, dont le poids lui sembla léger.

Ayant vivement levé le couvercle :

— Qu'est-ce là ? s'écria la dame, qui déjà penchait son nez pour humer le parfum du pâté et qui ne sentit rien qu'une affreuse odeur de roussi. Comme il est noir et ratatiné !

— Jour de Dieu ! hurla le seigneur à son tour ; c'est un chapeau... C'est le chapeau de Bilz... Malédiction !... Le chenapan s'est encore joué de nous... Et vous, misérables, ajouta-t-il, en foudroyant de son regard les valets atterrés, c'est ainsi que vous avez monté la garde ?

Sautant alors sur un bâton, et frappant l'un, et frappant l'autre à tour de bras, malgré leurs cris et leurs prières, il leur administra une telle volée, sous les yeux impassibles de sa dame, qu'il les laissa pour morts sur le carreau.



— Ah ! pour le coup, satanée bonne femme, s'exclama-t-il, quand, un quart d'heure après, au grand galop de son cheval, il fut arrivé, fumant, chez Marc'harit, ce ne sera pas assez de pendre ton garnement de fils... Je le ferai écarteler et cuire à petit feu... Il verra de quel bois je me chauffe !

Mais, cette fois encore – la dernière, par exemple –, les supplications de la mère, épouvantée, refroidirent sa fureur et il promit de tout oublier si Bilz réussissait, la nuit suivante, à enlever les

draps du lit où il serait, lui, couché avec sa femme.

Un doigt remué tranquillement dans le trou de la bonde amena Marc'harit, selon les instructions de Bilz, toujours entonné, à donner au seigneur de Kérouez la nouvelle assurance qu'il aurait toute satisfaction. Et cette affirmation lui parut si téméraire qu'il partit en éclatant de rire.



Avant que la lumière du jour se fût éteinte, le seigneur de Kérouez, qui avait pratiqué la guerre et se croyait un grand général, disposa tous ses gens en cordon autour du château, avec des armes de toute sorte, lances, piques, halberdes, épées, fusils, et détacha ses chiens de garde. Il est bien évident que Bilz n'aurait pu pénétrer chez lui sans des ailes ; mais le drôle était déjà dans la place.

Pendant que tout le monde était à déjeuner il s'était glissé subrepticement dans le jardin du château, sur lequel s'ouvraient, au dernier étage, les fenêtres de la chambre à coucher seigneuriale, et il se tenait caché dans une cabane, où l'on resserrait les outils de jardinage, avec un homme de paille, qu'il avait habillé à sa ressemblance, de son pantalon, de sa veste, coiffé d'un chapeau pareil au sien et enfilé solidement au bout d'une longue perche.

Vers les dix heures, la chambre s'éclaira et deux ombres chinoises, qui se profilèrent en noir sur les vitres, annoncèrent à Bilz que les châtelains allaient se mettre au lit. Les ombres ne circulant plus, Bilz jugea qu'ils devaient être couchés et il éleva son homme de paille à la hauteur d'une des fenêtres.

La dame l'aperçut, non sans un petit frisson.

— Voilà Bilz ! Voilà Bilz ! cria-t-elle, en tendant le doigt vers l'apparition.

— Où donc ? demanda le seigneur, qui sauta du lit en chemise et saisit une paire de pistolets chargés, qu'il avait déposés sur la table de nuit.

— Là, là... Il vient de regarder par la fenêtre, mais il s'est éclipsé en vous voyant prendre vos pistolets.

— Ah ! l'inférieur gredin ! Il ne m'échappera pas.

Et le seigneur, se dissimulant derrière un fauteuil, attendit, les yeux braqués sur la fenêtre, un pistolet dans chaque main, que Bilz se montrât de nouveau.

— Le voilà ! Le voilà !... Tirez dessus.

L'homme de paille, en effet, avait reparu, menaçant, dans son cadre.

Pan ! Pan ! Le seigneur se dressant avait déchargé les deux pistolets dans sa direction.



Bilz laissa choir l'homme de paille et poussa un grand cri, comme s'il avait été blessé grièvement.

— Dieu merci ! vous l'avez touché, conclut la dame, avec un soupir de satisfaction.

— Il doit même être mort.

Et, pour s'en assurer, le seigneur, se bornant dans sa hâte, à enfiler un pantalon, quoiqu'il fût un froid de loup, sortit précipitamment, en emportant la lumière, pour ne pas dégringoler dans l'escalier.

Quand il fut dehors :

— À moi les gars ! À moi ! cria-t-il. Je l'ai tué ; je l'ai tué.

Et, ses gens ayant accouru, il vola avec eux dans le jardin, à la recherche du cadavre.

Bilz, qui avait lancé l'homme de paille par-dessus le mur du jardin, pour prolonger cette recherche, et qui, habitué aux expéditions nocturnes, y voyait clair la nuit comme les chats, profita du branle-bas pour pénétrer dans le château, puis dans la chambre seigneuriale, restée également ouverte et sans lumière.



— Ah ! le gredin de Bilz ! dit-il, en contrefaisant la voix du seigneur, avec son talent ordinaire, cette fois-ci, ça y est.

— Vraiment ? Vous l'avez tué, mon cher seigneur ? lui demanda la dame, qui s'y trompa.

— Il est mort et nos gens enlèvent son cadavre... Mais qu'il fait froid, ma chère amie !... Brrr, brrr... Dehors il gèle à pierre fendre.

— Couchez-vous bien vite, pour vous réchauffer. Déshabillé en un clin d'œil, aussitôt Bilz se mit au lit, en claquant des dents, et la dame, craignant la contagion, se rencogna vivement dans la ruelle.

— Ah ! vous êtes glacé ; je le sens à distance.

— Pourvu que je n'aie pas attrapé un gros rhume ou une fluxion de poitrine !

Et Bilz, tirant les draps à soi peu à peu, commença de s'y entortiller. La dame s'en plaignit :

— Attention, mon ami, vous tirez tout à vous ; vous allez, si ça continue, me laisser découverte.

— Pardonnez-moi, mais j'ai froid, ma pauvre femme !

Et Bilz, ayant achevé de s'enrouler les draps autour du corps, sauta du lit, prit ses vêtements et s'apprêta à filer.

— Où donc allez-vous, cher ami ?

— Il vient un vent du diable par la porte du bas... Je m'en vais la fermer... Nos gens ne sont pas rentrés encore.

— Dépêchez-vous ; je gèle.

Et, à défaut de draps, la dame, grelottante, se roula dans la couverture.



Quelques instants après la sortie de Bilz, grand brouhaha dans le château. Tout le monde rentrait, sauf ceux, bien entendu, qui habitaient les communs, et des kyrielles de jurons montaient dans l'escalier – à l'occasion, le seigneur de Kérouez sacrait à lui tout seul comme vingt templiers.

— Ah ! le démon ! il ne périra que de ma main.

— De qui parlez-vous, mon ami ? dit la dame inquiète, en se haussant contre son oreiller.

— De qui voulez-vous que ce soit sinon de ce diable incarné de Bilz ?

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il était mort ?

— Moi ? Quand cela ?

— Tout à l'heure, en venant vous coucher.

— Moi ? Vous rêvez, ma bonne.

— Pas du tout.

— Depuis que je vous ai quittée, je suis resté dans le jardin avec mes gens, et nous avons eu beau chercher dans tous les coins, nous n'avons pas trouvé trace du malandrin.

— Je vous certifie, mon ami, que c'est vous qui rêvez. À preuve, vous avez emporté les draps de lit... À propos, qu'en avez-vous fait ?

Un flambeau dans une main, ses pistolets dans l'autre le seigneur de Kérouez se tenait effaré devant sa femme, en simple pantalon, comme au départ. Un éclair lui traversa l'esprit.

— Jour de Dieu ! s'écria-t-il. Les draps de lit, c'est Bilz qui les a pris et il a fui avec. Attends un peu, scélérat.

Là-dessus, au comble de la rage, jurant toujours et tempêtant, le seigneur de Kérouez acheva de se vêtir et accompagné de quatre valets, à cheval comme lui, vola vers Penn-an-menez, dans l'espoir de trouver la pie au nid.

Son espoir ne fut pas déçu. Pour une fois, Bilz avait manqué de jugement. Supposant que le seigneur ne s'occuperait pas de lui avant le lendemain matin et que lui-même avait le temps de se reposer jusque-là, il s'était couché tranquillement et dormait comme une marmotte quand arriva le seigneur avec ses gens.

La porte d'entrée fut brisée ; Bilz, en un tour de main, saisi, maîtrisé, garrotté, ficelé dans un sac, jeté sur le dos d'un cheval, et ramené dans cette fâcheuse posture au château de Kérouez, cependant que sa mère, désespérée, se lamentait à la maison.



Le lendemain matin, fatigué par ses courses, le seigneur de Kérouez se leva tard, vers les neuf heures ; sa dame après lui et après eux leur fille, qui aimait à faire la grasse matinée. Au cours du petit déjeuner, ils se concertèrent tous trois sur le genre de mort qui serait infligé à Bilz.

Le seigneur en tenait toujours, selon ses promesses, pour la pendaison, à la branche la plus basse d'un chêne, dans l'avenue du château ; mais la dame se récria, par la raison que c'était son lieu de promenade favori et que sa route serait empoisonnée par l'odeur du cadavre. D'un commun accord, il fut décidé finalement qu'on noierait Bilz dans l'étang du château.

On rechargea donc sur un cheval le pauvre Bilz qui avait passé la nuit à l'écurie dans son sac, et l'on se dirigea vers l'étang à petits pas, pour que le plaisir durât davantage. On n'en était guère éloigné quand, à la grande horloge du château, sonnèrent les douze coups de midi.

— Diable ! dit le seigneur, dont l'appétit fort régulier ne souffrait pas de retard, nous n'aurions plus le temps de jouir du spectacle. Allons dîner. Nous reviendrons ensuite et nous divertirons alors tout à notre aise.

— Vous avez d'autant plus raison, mon ami, appuya la dame, qu'aujourd'hui nous avons à manger une dinde et qu'il ne faut laisser jamais dessécher un rôti.

C'est ce qu'ils firent, après toutefois que Bilz descendu du cheval et toujours dans son sac, eut été déposé sur un talus, au bord du chemin.



À l'étroit déjà dans son sac, Bilz, par ailleurs, n'en menait pas large. Il croyait bien toucher, pourtant si jeune encore, au terme d'une vie

qu'il se promettait longue et largement remplie. Pour une fois, son esprit, d'ordinaire si fertile en ressources, restait aride ; nul soupçon d'idée n'y germait. Il ne comptait plus que sur un heureux hasard ; mais le hasard, n'étant qu'un invité à la muette, ne répond pas toujours à cet appel silencieux.

Bilz n'avait cependant pas tort. L'oreille aux écoutes, il entendit le bruit d'un convoi sur la route. C'était un marchand, qui conduisait des chevaux chargés de marchandises. L'idée, qu'il avait jusque-là vainement attendue, jaillit tout à coup dans le cerveau de Bilz, et il se mit à crier de toutes ses forces :

— Non, je ne la prendrai pas ! Non, non, et cent fois non, je ne veux pas la prendre.



Le marchand, intrigué, s'arrêta et, s'approchant du sac d'où sortait cette voix :

— Que signifie ?... Hé ! l'homme, qui êtes-vous ?... Que faites-vous dans ce sac ?... Et qu'est-ce donc que vous ne voulez pas prendre ?

— Ah ! mon brave, ayez pitié de moi... Je suis bien malheureux. Le seigneur de Kérouez m'a ficelé dans ce sac et doit me jeter dans l'étang tout à l'heure, afin de m'y noyer, parce que je refuse d'épouser sa fille.

— Elle est donc laide et sans le sou ?

— Pas du tout ; elle est belle et riche. Seulement j'en aime une autre à qui j'ai promis le mariage.

— Est-elle vraiment si riche que vous le dites ?

— Sûrement. Sans parler du château et de tout ce qui doit lui revenir un jour, à la mort de ses parents, qui sont vieux et malades, j'ai vu dans les caves trois barriques pleines d'or et d'argent, qu'on doit lui donner pour sa dot.

— Vraiment ?... Eh bien ! mais je la prendrais volontiers cette jeune fille. Justement je suis libre et je cherche une femme.

— Rien de plus facile. Mettez-vous dans le sac à ma place, et, quand on viendra vous noyer tout à l'heure, vous n'aurez qu'à crier : « Je la prendrai, je la prendrai. »

— Mais comment se fait-il qu'étant belle et riche elle n'ait pas encore trouvé personne pour l'épouser ?

— Ah ! voilà... Entre nous, elle passe pour avoir un mauvais caractère et ses parents veulent se débarrasser d'elle à tout prix.

— Je me charge de la dresser... Il y a de ces chairs qu'on n'attendrit qu'à force de taper dessus.

— Vous ferez joliment bien.

— Alors, c'est entendu. Troc pour troc. Je me mets à votre place, vous à la mienne et je vous laisse mes chevaux avec leur charge.

Le marchand dénoua le sac ; Bilz en sortit lestement et non moins vite l'y boucla ; puis, après lui avoir souhaité beaucoup de bonheur avec sa future, il se dirigea vers Lannion, derrière les chevaux devenus siens, en sifflant d'allégresse et en faisant claquer la mèche de son fouet.



Leur dîner terminé, le seigneur de Kérouez, sa femme et sa fille, suivis de quelques-uns de leurs gens, arrivèrent sans se presser, au pas de promenade, pour en finir avec Bilz.

Aussitôt que le marchand les entendit, il cria :

— Je la prendrai !... Je la prendrai !...

— Hein ! Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis, bandit ? Que veux-tu prendre ?

— Votre fille, monseigneur, votre fille.

— Ma fille !... C'est trop fort !... Ah ! maraud ! Jusqu'au dernier moment faut-il que tu m'insultes ?... Allez, vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers ses gens, jetez-moi cette canaille à l'eau.

— Arrêtez, cria le marchand, épouvanté. Je ne suis pas celui que vous croyez. Il m'a trompé. De grâce, ouvrez le sac et vous verrez.

Redoutant un nouveau stratagème de Bilz dont la voix à travers le sac se fût apparentée à celle du marchand, le seigneur de Kérouez ne broncha pas et celui-ci, victime de sa sottise, fut lancé dans l'étang, où, le sac ayant été dès le principe lesté d'une grosse pierre, il coula tout de suite au fond.

Et, laissant leurs gens retourner au château, le seigneur, sa femme et sa fille continuèrent joyeusement leur promenade, dans la douce illusion de s'être à tout jamais débarrassés de Bilz.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction quand, s'étant rendus quelque temps après à Lannion, un jour de grande foire, ils aperçurent dans une boutique superbe, avec l'air du patron, qui ?... Cet infernal Bilz.

— Par exemple ! s'écria le seigneur abasourdi. Moi qui le croyais mort !... Est-ce bien toi, Bilz, ou un qui te ressemble ?

— C'est bien moi, monseigneur, répondit Bilz qui s'avança en souriant et en faisant des grâces. Ah ! que je suis heureux de vous revoir, ainsi que votre dame et votre damoiselle, pour vous remercier d'avoir, sans le vouloir, il est vrai, fait ma fortune !

— Comment cela ? s'exclama le seigneur, dont les sourcils,

d'étonnement, se haussèrent jusqu'à rejoindre, ou peu s'en faut, la racine des cheveux.

— Oui, monseigneur ; tout ce que vous voyez ici est à moi, et c'est à vous, en somme, que je le dois. Permettez-moi, pour commencer, de vous offrir un témoignage de ma reconnaissance.

Et Bilz leur donna, savoir : au seigneur, des éperons ; à la dame, un collier ; à la fille, un bracelet, le tout en argent fin.

Ces cadeaux, inattendus, furent acceptés de tous avec plaisir et le seigneur invita Bilz à souper, le soir même, en son hôtel de Lannion. Bilz fit d'abord des façons, se récria sur cet excès d'honneur, sur son indignité ; mais finalement, vaincu par les instances de tous, il se rendit.

Le souper fut abondant et délicat. Bilz se tint fort convenablement à table, mangea copieusement et but de même. Au dessert, le seigneur de Kérouez, épanoui, se renversa dans son fauteuil et, considérant Bilz avec sympathie, lui demanda comment il avait pu se tirer de l'étang et devenir en si peu de temps un marchand d'orfèvrerie aussi riche.



— Voici, monseigneur. Quand vos gens me jetèrent à l'eau, je coulai doucement jusqu'au fond. Là, je sentis qu'on déliait les cordons de mon sac. J'en sortis aussitôt, et que vis-je ? Au milieu d'un palais magnifique, où j'étais tombé, une sirène, qui est, comme vous le savez, un être moitié femme et moitié poisson. Elle me dit de prendre et d'emporter tout ce qui me plairait dans son royaume dont les richesses sont inépuisables. Je me bornai, pour commencer, à emporter une bourse d'argent, avec laquelle je courus acheter trois chevaux à Lannion ; puis je revins avec mes chevaux et je les chargeai de sacs également d'argent. La sirène me confia, d'ailleurs, qu'elle avait dans le voisinage deux sœurs encore plus riches qu'elle et dont les palais regorgeaient d'or chez l'un et chez l'autre de pierres précieuses ; et elle sortit la tête de l'eau pour me montrer les deux endroits qui sont près de la rive. Quel malheur que je ne sois pas tombé sur les pierres précieuses !... Mais il faut savoir se modérer, et j'ai assez d'argent maintenant pour n'en pas désirer davantage.

Le seigneur, sa femme et sa fille se regardèrent émerveillés.

— C'est très bien, Bilz, lui dit le seigneur, et je conçois que tu t'estimes assez heureux comme ça. Mais moi, penses-tu que, si j'allais chez elle, la sirène aux pierres précieuses me réserverait le même traitement qu'à toi ?

— Encore meilleur, sans nul doute. N'êtes-vous pas seigneur et propriétaire de l'étang ?

— Évidemment. Eh bien ! Bilz, mon cher ami, trouve-toi demain matin sur le bord de l'étang. J'y serai. Tu m'indiqueras le bon endroit et je me chargerai du reste.

— Demain, monseigneur, impossible. Il me faut trois jours pleins pour terminer la foire. Mais ensuite comptez sur moi.



Le seigneur, enchanté, regagna immédiatement son château avec sa femme et sa fille, et, de peur que quelqu'un ne vînt à marcher sur ses brisées, il disposa ses gens en armes autour de l'étang, en leur intimant l'ordre de n'en laisser approcher personne.

Le matin du quatrième jour, Bilz trouva sur la rive le seigneur et sa famille, qui l'attendaient avec impatience.

— Te voilà enfin, mon cher ami, lui dit le seigneur. Vite, indique-moi exactement la place où se tient la sirène aux pierres précieuses.

— Vous voyez, monseigneur, ce vieux chêne dont les branches s'étendent au-dessus de l'étang. C'est là.

— Parfaitement.

Le seigneur n'ajouta pas un mot. Éperonné par sa cupidité, il courut vers l'endroit indiqué et s'y précipita les bras en avant, comme un plongeur qu'il n'était pas. Il disparut, puis remonta à la surface, en faisant des signes de détresse.

Sa femme, qui était myope et pour le moins aussi avide que lui, crut, au contraire, qu'il l'appelait, pour qu'elle participât plus tôt à sa miraculeuse fortune. Elle le rejoignit en quelques bonds, piqua sa tête et s'enfonça comme lui, mais sans reparaître non plus. Il avait dû, en se débattant, s'accrocher à elle et la noyer avec lui.



La jeune fille, qui avait la vue courte de sa mère, allait s'élancer sur la trace de ses parents. Bilz l'arrêta.

— Non, lui dit-il, ma jolie demoiselle. C'est assez de noyades. Vos parents ont payé de leur vie leur cupidité et la crédulité extrême dont elle fut la cause. Il n'a pas tenu qu'à eux de me causer mal de mort et votre père, plus coupable encore que sa femme, m'a plusieurs fois manqué gravement de parole. Je n'ai donc fait que me défendre. Excusez-moi. Je me suis, d'ailleurs, laissé dire que, douce et belle comme vous êtes, ils ne vous rendaient pas heureuse. Si vous y consentez, moi, je m'en charge, comme aussi de vous protéger, maintenant que vous voici seule, et d'administrer vos biens. J'ai

montré suffisamment, je crois, ce dont je suis capable. Vous pourrez vous vanter d'avoir pour époux un homme qui n'est pas une bête, au lieu que, si vous me repoussez, en quelles mains risquez-vous de tomber ?

La jeune fille ne répondit qu'en considérant Bilz de ses yeux malgré tout embués de larmes. Mais Bilz était aussi joli garçon qu'éloquent et malin.

Il lui fit galamment sa cour durant quelques semaines et elle finit par l'épouser, de quoi, en aucune façon, aucun d'eux, loin de là, n'eut à se repentir.

Quant à Marc'harit, elle ne fut pas oubliée. Tout d'abord, par humilité, elle refusa de vivre au château, pour demeurer dans sa maison, que toutefois Bilz fit embellir et remeubler à neuf ; mais, quand vint leur premier enfant, sa femme s'unit à lui pour réclamer les soins de la grand-mère, et comme, par la suite, il y en eut d'autres, elle ne se sentit plus le courage de les quitter.



L'abbé Sans-Souci



L était une fois un roi qui s'ennuyait royalement. Il ne vivait plus sa vie ; il la bâillait. En vain ses courtisans s'évertuaient à le distraire. Il s'ennuyait encore plus de leurs plaisanteries que du reste.

Comme certains d'entre eux se désolaient de sa tristesse et se déclaraient prêts à tout pour l'en dégager :

— Je vous prends au mot, leur dit-il. Partez, lancez-vous de par le monde ; ouvrez les yeux et les oreilles ; observez attentivement tout ce qui vous paraîtra curieux et gardez-en mémoire. Vous me le raconterez à votre retour.

— Combien de temps, Sire, nous donnez-vous ?

— Le temps de faire bonne chasse, ni plus ni moins. Songez à mon impatience.



Les courtisans s'en allèrent. Comme le roi n'avait pas spécifié qu'ils dussent accomplir séparément leur mission, ils jugèrent plus agréable à la fois et plus expédient de voyager ensemble. Et pour chef ils choisirent leur doyen, de manière à éviter des tiraillements.

Ils traversèrent bien des pays, visitèrent bien des villes, virent et entendirent nombre de gens, connurent quantités d'aventures et en eurent même personnellement pour leur part, mais rien ne leur sembla aussi étonnant qu'une inscription gravée en lettres d'or, sur une plaque de marbre, au-dessus de la porte d'une abbaye.

Cette inscription était la suivante :

« Ici, par la grâce de Dieu, règne et gouverne, pour sa gloire, un

abbé qui n'a jamais éprouvé de souci et compte fermement n'en éprouver jamais. »

Ils en furent tellement abasourdis qu'ils se regardèrent les uns les autres sans parler. À la fin, le doyen résuma le sentiment général en ces termes :

— C'est trop fort, messeigneurs. Que le souci ait jusqu'à présent épargné cet abbé, je le veux bien ; il a eu seulement beaucoup plus de chance que le commun des mortels. Mais qu'il se flatte d'être aussi heureux à l'avenir, voilà qui est d'une présomption, d'une outrecuidance folle. C'est comme un défi au destin, et, si j'étais le maître, j'aurais à cœur de le relever. On ne se vante pas de la sorte : c'est faire injure aux autres et à Dieu.

— Je sais quelqu'un qui se chargera d'abaisser la superbe de l'abbé, ajouta l'un des courtisans.

— Qui donc ?

— Le roi.

— C'est vraisemblable. Mais, à propos, comment s'appelle cet abbé ?

Un passant leur apprit son nom ou plutôt son surnom : on l'appelait l'abbé Sans-Souci.

Cette découverte s'était produite alors que nos voyageurs songeaient au retour. Ils n'en espéraient pas de plus mirobolante. Aussi, les derniers jours, se relâchèrent-ils un peu de leur curiosité pour se laisser aller, de compagnie, au plaisir de vivre, qui n'était pas éteint en eux, comme chez leur souverain, soit de muser, baguenauder et de faire bombance.



Quand le roi les aperçut, à son lever, après une assez longue absence, sa figure un instant s'éclaira d'un sourire :

— Vous voilà, leur dit-il ; ce n'est pas trop tôt. Je vous attendais avec impatience. Jamais je ne me suis tant assommé. J'aurais, si j'avais pu, passé l'existence à dormir... Eh bien ! voyons, que m'apportez-vous pour me reconforter ? Avez-vous fait bonne chasse ? Vos carniers sont-ils remplis ?

Les réponses se succédèrent, affirmatives à l'envi, selon que les yeux mornes du roi se posaient sur l'un ou sur l'autre.

— Oui, Sire, et à craquer.

— De toute espèce de gibier.

— À poil et à plume.

— Du gros, du moyen, du fin.

Mais le roi les interrompit :

— Tant mieux, car j'ai grand-faim. Pour commencer, qu'allez-vous me dire ?

— Nous n'avons, Sire, que l'embarras du choix. S'il s'agissait proprement d'un dîner, nous devrions débiter par des hors-d'œuvre, mais, étant donné votre appétit, nous nous demandons si ce n'est pas le plat de résistance qu'il convient de vous présenter en premier. Qu'en pense Votre Majesté ?

— Soit.

— Nous avons vu, Sire, et entendu quantité de choses curieuses, extraordinaires, que nous vous conterons et qui, espérons-nous, vous divertiront fort ; mais il n'y en a pas de plus stupéfiante que l'une d'elles, une inscription que nous avons relevée au-dessus de la porte d'une abbaye.

— Ah bah !... Et que disait cette inscription ?

— Que l'abbé n'avait jamais éprouvé de souci et qu'il comptait fermement n'en éprouver jamais.

— Voilà, en effet, qui est renversant, et cet abbé ne manque pas d'aplomb. Pour ce qui est du passé j'admets son assertion ; mais quant à l'avenir, il exagère et je me charge de démentir son assurance. Fût-il le plus sage des hommes, ce serait injuste à la fois et décourageant pour les autres qu'il pût escompter à bon droit la perpétuité du bonheur. Est-ce que je suis heureux, moi, le roi ?

— Et si quelqu'un devait l'être avant tous, ne serait-ce pas Votre Majesté ?

— Nous allons bien voir.



Et le roi dicta incontinent à son secrétaire une lettre par laquelle il enjoignait à l'abbé de le venir trouver en son palais sans perdre une minute et en se conformant rigoureusement, sous les peines les plus sévères, aux conditions que voici :

L'abbé ne devait venir :

Ni un dimanche, ni un jour de semaine ;

Ni par les chemins, ni par les champs ;

Ni le jour, ni la nuit ;

Ni vêtu, ni déshabillé ;

Ni à pied, ni à cheval, ni en voiture.

En outre, l'abbé devait :

Aller à reculons et avancer ;

Dire ce que penserait le roi au moment où l'abbé recevrait audience de lui ;

Dire ce que valait le roi quand, vêtu de son costume d'apparat, le sceptre en main et la couronne en tête, il siégerait sur son trône ;

Enfin, apprendre au roi où se trouvait exactement le centre de la Terre.

Quand le roi eut signé la lettre et que l'enveloppe en eut été cachetée de cire noire, couleur de son humeur, et scellée de son sceau par le secrétaire, il la donna, à l'un de ses courriers :

— Allez immédiatement porter la présente missive à l'abbé de Sans-Souci, en son abbaye, et faites diligence. Vous attendrez la réponse.



Le courrier prit un cheval à l'écurie et partit au galop. Arrivé à destination, il remit la lettre à l'abbé, qui, déjà étonné par l'envoi d'un messenger royal, le fut encore plus par le contenu du message. Ses sourcils se froncèrent ; une lueur d'inquiétude traversa ses yeux. L'abbé Sans-Souci n'était-il pas en train de démentir son surnom ?

— C'est bien, dit-il au courrier, d'une voix moins affirmée qu'à l'ordinaire ; vous pouvez rapporter à Sa Majesté que je vais me rendre à ses ordres.



Le courrier à peine sorti, l'abbé se laissa choir sur sa cathèdre et, les bras allongés sur les accoudoirs, la tête légèrement penchée, les regards fixés devant lui dans le vide, il songea.

C'est dans cette attitude que le trouva un frère convers, qui lui servait de valet de chambre et dont l'étonnement ne fut pas moindre que le sien.

— Qu'avez-vous, mon révérend père ? lui demanda-t-il. Seriez-vous malade ?

— En aucune façon.

— Que vous est-il advenu pour que votre front, d'habitude si calme, se montre à ce point accablé d'inquiétude ?

— Je n'ai que trop de raisons d'en avoir.

— Vraiment ?... Puis-je du moins vous être utile en quelque chose ?

— Hélas ! je ne le crois pas. Au surplus, tiens, lis cette lettre que

vient de m'adresser le roi.

Le frère convers en prit connaissance avec attention et, la rendant à l'abbé tranquillement :

— Eh bien ! mon révérend père, lui dit-il, je ne vois pas là de quoi vous troubler.

— Comment ! s'écria l'abbé, stupéfait d'une telle placidité ; mais toutes ces conditions que m'impose le roi, penses-tu qu'elles soient faciles à remplir ?

— Il en est de plus difficiles.

— Hein ! tu t'en tirerais ?

— Mon Dieu ! oui.

— Et comment ferais-tu ?

— Permettez, mon révérend père. Toute peine mérite salaire, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Que me donnerez-vous alors, si je vous fournis les moyens de satisfaire aux exigences du roi ?

— Tout ce que tu voudras.

— Je n'en demande pas tant.

— Mais encore ?...

— Promettez-moi seulement de me céder la moitié des revenus de l'abbaye.

— Entendu... Et maintenant, dis-moi, comment t'y prendras-tu ?

Le frère convers se recueillit un instant, pour clarifier et ordonner les idées qui bouillonnaient dans sa tête, et voici ce qu'il dit à l'abbé :

— Écoutez-moi bien, mon révérend père. Tout d'abord, vous m'emmènerez avec vous ; c'est indispensable. Nous partirons demain...

— Mais demain, objecta l'abbé, c'est Noël.

— Justement, nous partirons à Noël, qui, cette année, ne tombe pas un dimanche, n'est pas un jour de la semaine, et n'est non plus ni jour ni nuit.

— Très bien.

— Vous quitterez vos vêtements d'abbé et vous habillerez des miens, de manière à pouvoir passer pour votre valet ; puis vous jetterez sur moi, comme si j'étais un poisson, un filet de pêcheur, de sorte qu'en réalité, je ne serai ni complètement nu, ni complètement vêtu.

— Pas mal, mais cependant...

— Attendez... Quant au trajet qu'il vous est défendu d'accomplir à pied, à cheval ou en voiture, je l'accomplirai à l'aide d'une grosse roue

dans les jantes de laquelle on aura percé des trous pour y entrer d'assez longues chevilles, débordant de chaque côté. Je monterai à reculons sur ces chevilles et je ferai tourner la roue, ce qui ne m'empêchera pas d'avancer quand même...

— Ça, par exemple !...

— Mais oui, mon révérend père... J'avais oublié de vous dire que je plaçais ma roue sur une charrette et qu'à cette charrette j'attelais un cheval.

— Ah ! bon... Je saisis... Reste que les champs et les chemins sont interdits... Or, à moins de donner des ailes au cheval, pour qu'il emprunte la voie des airs...

— N'avons-nous pas les douves et fossés ? Il y en a tout le long de la route, et qui sont assez larges.

— Je n'y avais pas songé... Et si tu remplis les conditions de surplus comme les précédentes, ce sera parfait.

— Avez-vous confiance en moi, mon révérend père ?

— Certes, après toutes les preuves d'ingéniosité que tu viens de m'administrer... Et j'ajoute que, très sincèrement, je t'admire...

— Merci... Et, pour finir, nous nous contenterons d'emporter une boule.



Quand l'arrivée de l'abbé Sans-Souci fut annoncée au roi, il s'empessa de descendre dans la cour de son palais, pour voir un aussi singulier personnage.

L'abbé, le véritable abbé, sous les habits du valet, se tenait modestement à la tête du cheval arrêté.

Quant au faux abbé, soit le valet, l'industriel valet, il s'avança vers le roi, qu'il salua en s'inclinant profondément par trois fois, et qui, à son aspect, ne put retenir un geste de surprise.

— C'est vous qui êtes l'abbé Sans-Souci ? lui dit-il, pour commencer.

— Lui-même, Sire, pour vous servir.

— Vous avez reçu ma lettre ?

— Oui, Sire, avec respect.

— Et vous avez exécuté mes ordres ?

— De point en point, oui, Sire.

— Voyons cela. Expliquez-moi comment. Je ne serai pas fâché de le savoir.

— Que Votre Majesté veuille bien alors me prêter l'oreille. Tout

d'abord, ainsi qu'elle peut s'en apercevoir, le filet de pêcheur dont je suis enveloppé de la tête aux pieds ne me couvre pas entièrement. Et donc, je ne suis, comme le prescrivait Votre Majesté, ni habillé, ni nu.

— C'est exact. Ensuite ?

— Je suis venu la nuit de Noël, qui n'est, cette année ni un dimanche, ni non plus un jour ordinaire de la semaine. Et ce n'est pas la nuit, puisqu'aux yeux des chrétiens, dont nous sommes, la naissance de Jésus-Christ a, cette nuit-là, inondé le monde d'une lumière infiniment supérieure à celle du jour le plus éclatant ; et pourtant, ce n'est pas non plus le jour, puisqu'on dit la messe à minuit.

— Je le concède. Après ?

— Je ne suis venu ni à pied, ni à cheval, ni en voiture. Voyez en effet – et, ce disant, le valet avait repris son poste de voyage –, je suis sur une roue et, tout en la faisant marcher à reculons, j'avancais grâce à la charrette, attelée d'un cheval.

— C'est encore admissible... Mais vous ne deviez ni traverser les champs, ni emprunter les routes.

— Je m'en suis bien gardé, Sire, et j'ai tout simplement, non cependant sans peine par instant, suivi les douves et fossés.

— Je vous crois.



Et le roi, qu'émerveillaient les ressources d'esprit de l'abbé, le considéra avec un redoublement d'intérêt. Il n'avait sûrement plus l'air de s'ennuyer. Et les courtisans rassemblés derrière lui, au premier rang ceux-là qui avaient pour son compte fait moisson de curiosité, se félicitaient, en se regardant avec une joie réelle ou feinte, de l'heureux changement qui se manifestait dans la physionomie, devenue souriante, de leur souverain.

— Ce n'est pas tout, reprit le roi. Il faut me dire où est le centre de la terre.

— Le centre de la Terre, Sire ?... Il est ici même, à l'endroit où nous sommes (et non pas, soit dit sans flatterie, parce que vous y êtes), et il est partout ailleurs également.

— Je ne comprends pas. Comment cela ? Expliquez-vous plus clairement.

Le faux abbé saisit alors la boule qu'il avait apportée et, au hasard, il y posa le bout de son index.

— Voyez, Sire. En quelque endroit que je place mon doigt, il sera toujours au milieu de la boule. Et il en est ainsi de quelque point que ce soit de la terre, puisque, nous le savons, elle est ronde comme une

boule.

— J'y consens... Mais nous ne sommes pas encore au bout... Quand, la couronne en tête et le sceptre à la main, revêtu de mes plus riches habits, couverts d'or et de diamants, en un mot, dans tout l'appareil de ma royale puissance, je siège sur mon trône, me direz-vous, l'abbé, combien je vaux ?

— Puis-je vous parler, Sire, en toute sincérité, sans crainte aucune ?

— Tu le peux. Je t'en donne l'assurance.

— Eh bien ! Sire, à mon estime, vous ne valez que vingt-neuf deniers.

Vingt-neuf deniers !... Un prix si bas !... À cette parole scandaleuse, les courtisans se récrièrent et lancèrent vers l'impudent des regards courroucés.



Le roi lui-même parut mortifié et, malgré sa promesse, ne parvint que difficilement à se contenir.

— Comment ? Comment ? Je vaudrais si peu, moi, le roi ?... Sur quoi vous fondez-vous, l'abbé ?

— Sur ce que Notre Seigneur Jésus-Christ, Sire, n'a été vendu, vous le savez, que trente deniers.

Une telle comparaison ! le moyen de s'en fâcher ?... Le roi fit donc bonne contenance et, après avoir un instant gardé le silence :

— C'est vrai, prononça-t-il. Décidément, l'abbé, vous êtes un habile homme et vous avez réponse à tout, jusqu'à présent, du moins. Mais il me reste une dernière question à vous poser, la plus épineuse de toutes, et si vous réussissez à vous en tirer il me faudra bien reconnaître que vous vous êtes conformé, sans manquement aucun, à mes commandements.

— Nous y tâcherons, Sire.

— Dites-moi donc, pour terminer, ce que je pense en ce moment.

— Mon Dieu ! Sire, à quoi pourriez-vous penser, si ce n'est que vous parlez à l'abbé Sans-Souci ?

— Comment ! Ne le seriez-vous pas ?

— Hélas ! non, Sire ; je n'ai pas cet honneur.

— Qui êtes-vous, alors ?... Si j'en juge par votre exceptionnelle perspicacité, un sorcier, un magicien, sûrement, peut-être même le diable.

— Oh ! Sire, je n'ai aucune accointance avec le prince des ténèbres

et ne suis rien de tout cela... Je suis simplement un modeste frère convers, qui sert de valet de chambre à monseigneur l'abbé.

— Mais ce n'est pas vous, c'est lui que j'avais convoqué. Où est-il ?

— Regardez-le, Sire ; le voici, près de la charrette ; il est déguisé en cocher.



Quelque peu incertain de l'accueil que lui ferait le roi, l'abbé se prosterna humblement devant lui et confirma les déclarations de son valet.

Le roi, qui de longtemps ne s'était tant amusé et, par ailleurs, était brave homme, partit alors d'un éclat de rire, dont la contagion gagna les courtisans.

— Parbleu ! s'écria-t-il, le tour est excellent. Je ne me serais jamais attendu à trouver tant d'esprit chez un valet et il faut, sur ma foi, que son maître n'en manque pas lui-même pour avoir su découvrir et s'attacher un pareil serviteur. Vous souperez ce soir tous les deux à ma table, car je vous veux présenter à la reine, et, si vous êtes en verve l'un et l'autre, ce que j'espère, vous pourrez, pour notre plus grande joie, lâcher la bride à votre fantaisie.



Encouragés par la bonne humeur du roi et la bonne grâce de la reine, mis en train par la succulence des mets et le bouquet délicieux des vins, l'abbé et son valet, le second surtout, abondèrent en saillies telles que plus d'une fois les convives, nonobstant le respect dû aux souverains, n'attendirent point pour manifester leur gaieté qu'ils en eussent donné le signal.

En général, on ne s'amuse pas beaucoup aux repas de gala, chez les grands de la terre ; mais le roi confessa, ce soir-là, et l'assistance fit chorus, que, de sa vie, il ne s'était divertì à ce point.

Aussi, le lendemain matin, quand l'abbé et son valet, qui avaient couché au palais, prirent congé du roi, celui-ci, en souriant, remit un cadeau de prix au valet.

— Quant à vous, l'abbé, lui dit-il, je ne puis vous donner qu'un conseil, celui de conserver précieusement votre serviteur, si vous voulez également conserver l'inscription qui est gravée sur la porte de votre abbaye et rester à juste titre jusqu'au bout l'abbé Sans-Souci.

— Je n'aurai garde. Sire, de me séparer de lui, et, pour ce qui est de sa volonté, à lui, il m'est attaché désormais par de trop fortes

raisons pour avoir envie de me quitter.

(L'abbé songeait aux revenus de l'abbaye dont son valet devait recevoir la moitié.)

— Je vous le souhaite, l'abbé, conclut le roi. Rappelez-vous cependant que, si de nouveau je venais comme auparavant, à m'ennuyer par trop, je serai fort tenté, pour me divertir, de recourir à votre valet.

— Mais alors, Sire, que deviendrais-je, moi ?

— Tranquillisez-vous, l'abbé. Dans ce cas, vous n'aurez qu'à le suivre, et vous serez mon chapelain.

Janvier et Février ou le Ruban de peau rouge



Un vieux seigneur avait deux fils, qui s'appelaient Janvier et Février. Naturellement, c'est Janvier qui était l'aîné, de même que le mois de ce nom précède l'autre.

S'ennuyant chez son père, qui n'était pas riche, et, par ailleurs, épris d'aventures, aux environs de la vingtième année, il lui demanda la permission de le quitter, pour chercher fortune, et reçut de lui, avec sa bénédiction au départ, une bourse légère.



Trois jours durant, il marcha sans rien trouver que l'occasion d'alléger encore sa pauvre bourse, pour sa nourriture et son hébergement.

Le matin du quatrième jour, il aperçut, débouchant sur sa route, une allée de vieux chênes, à l'extrémité de laquelle s'élevait un château de belle apparence et dont l'entrée était gardée par un portier.

S'adressant alors à celui-ci :

— Bonjour, mon ami, dit-il, n'aurait-on pas besoin, par hasard, d'un domestique au château ?

— Je crois que si, car il y en a un qui vient de partir, et que probablement mon maître désire remplacer. Tenez, justement le voici, qui fait sa petite promenade. Vous n'avez qu'à vous proposer.



C'est ce que fit Janvier.

Après l'avoir considéré avec attention, le seigneur, qui avait un air

assez louche :

— J'ai besoin, en effet, lui répondit-il, d'un nouveau domestique. Que savez-vous faire ?

— Un peu de tout, monseigneur.

— Hum ! quand on sait faire un peu de tout, c'est qu'on ne sait rien faire à fond... Mais vous avez une figure qui ne me déplaît pas, et je puis toujours vous prendre à l'essai.

— J'agirai de mon mieux, monseigneur.

— Voici quelles sont mes conditions. Écoutez bien. Tous les jours vous irez travailler aux champs, au bois, au jardin, partout où l'on vous enverra. Au coucher du soleil, vous rentrerez au château ; vous devrez vous occuper alors de mes enfants et donner satisfaction à toutes leurs demandes.

— Je n'y manquerai pas.

— Quant aux gages, ils sont coquets : vous aurez cent écus par an, pas un de moins, et le chant du coucou marquera la fin de votre année.

— Entendu, monseigneur ; je souscris à vos conditions.

— Attendez. Il en est une encore, d'une importance capitale, et qu'il vous faudra remplir. Quoi que l'on vous dise, ou quoi que l'on vous fasse, jamais, au grand jamais, vous ne devez vous fâcher. Autrement, fut-ce une heure avant l'expiration de votre engagement, vous serez renvoyé sans un sou, et, de plus, on vous taillera courroie.

— Comment ! on m'enlèvera un ruban de peau ?

— Parfaitement, depuis la nuque jusqu'aux talons.

— Diable ! voilà qui me convient beaucoup moins... Mais vous-même, monseigneur, si c'était vous qui vous fâchiez le premier ?

— Oh ! moi, je ne me fâche jamais.

— Supposons cependant que cela vous arrive.

— Eh bien ! c'est à moi qu'on enlèverait le ruban de peau rouge.

— Dans ce cas, et du moment que la partie est égale, j'accepte.



Le lendemain matin, de fort bonne heure, on donna une faucille à Janvier et on le chargea d'aller couper des ajoncs dans la lande.

— Je veux bien, dit-il, mais où est-elle, cette lande ? Je ne suis pas d'ici et ne la connais pas.

— Le chien que voici la connaît, répondit-on, en lui montrant un énorme bouledogue, d'aspect peu rassurant, qui vint lui flairer les mollets ; il vous y mènera et restera avec vous jusqu'au coucher du

soleil.

Sous la conduite du chien, Janvier gagna la lande et travailla d'arrache-pied. Mais les ajoncs étaient gros et durs. C'est une tâche assez pénible que d'avoir à les couper, car ils ont pour pendant à leurs belles fleurs d'or tout un hérissément d'épines, dont il est bon de préserver ses jambes et ses doigts. De plus, il faisait chaud, très chaud ; on était au cœur de l'été.

S'étant donc senti fatigué, Janvier crut pouvoir se reposer quelques instants, le temps de fumer une pipe. L'ayant tirée de sa poche et bourrée de tabac, il se préparait à l'allumer, quand le chien, qui l'observait avec hostilité, s'approcha de lui en grognant et en retroussant ses babines sur des crocs formidables.

— Oh ! qu'il est beau ! s'écria Janvier, en se baissant pour le caresser, dans l'espoir de l'amadouer.

Un peu plus, le chien lui happait la main. Janvier s'empressa de la retirer.

— Quel vilain animal ! conclut-il.

Et, renfonçant la pipe, avec un soupir, dans l'une de ses poches, il se remit tristement au travail.



Vers midi une servante apporta du château deux écuellées de soupe, l'une de pain blanc et l'autre de pain noir.

Sans hésiter, Janvier allait s'emparer de la première. La servante se recula.

— Pardon, lui dit-elle, c'est le pain noir qui est pour vous, le blanc est pour le chien. Monseigneur m'a chargé de vous le dire.

Se rappelant son engagement, Janvier, qui avait grand-faim, mangea sa soupe de pain noir, que n'avait guère jaunie le beurre. Il espérait du moins, pour son dessert, pouvoir cette fois fumer une bonne pipe assis sur l'herbe, à l'ombre d'un beau frêne qui bordait la lande.

Ah ! bien oui !... Le chien, qui avait lapé goulûment sa bonne soupe de pain blanc, s'avança vers lui, menaçant...

Et force lui fut de reprendre son ouvrage, de besogner sans arrêt, malgré sa lassitude, sous les yeux injectés de sang de son féroce gardien, sous l'œil unique, mais brûlant d'un soleil implacable.



Lorsqu'enfin cet œil unique se ferma, le chien, de lui-même, reprit

la route du château et Janvier le suivit.

Pour son souper, comme à midi, on lui tendit encore une écuellée de soupe au pain noir. À peine y avait-il plongé la cuiller que les enfants éprouvèrent le besoin de sortir.

Et leur mère appela Janvier à la rescousse.

— Janvier, allons, dépêchez-vous ; accompagnez mes enfants dehors et attendez pour rentrer qu'ils aient fini.

Quand il rentra, ce qui était fini aussi c'était le souper. Il ne restait plus rien. On avait tout desservi, même sa misérable écuellée de soupe au pain noir, et la table était essuyée.

Tenaillé cependant par la faim, Janvier, timidement, hasarda une demande :

— N'y aurait-il pas moyen d'avoir une toute petite tranche de lard ?

— Trop tard, répondit sèchement la femme du seigneur.

— Maigre repas, soupira-t-il, après une journée aussi rude !

— Vous n'êtes pas content ? interrogea le seigneur.

— Moi ?... Monseigneur, je serais vraiment difficile... Mais non, je ne suis pas fâché, pas du tout fâché... Je sais me contenter de peu, même quand ce peu n'est rien.

Et là-dessus, rongant son frein, à défaut de quelque chose de plus substantiel, le pauvre Janvier qui avait tant peiné toute la journée, s'alla coucher tristement sans souper.



La journée du lendemain se passa exactement comme la précédente : travail éreintant, sous un soleil de plomb, sans autre interruption que pour manger la soupe au pain noir, et rentrée au château derrière le hargneux bouledogue.

La soirée ne s'annonça pas non plus différente de la veille.

C'est à croire qu'on guettait le moment : dès que Janvier eut attaqué son écuelle, les enfants recommencèrent à piailler.

Il fit semblant de ne pas les entendre et, sans se déranger, avala quelques cuillerées au galop.

Ne le voyant pas venir, ce fut le seigneur, cette fois, qui l'interpella d'un ton bref :

— Dites donc, Janvier, est-ce que vous êtes sourd ?... Vous n'entendez pas les enfants ?

— Une minute, monseigneur, je suis en train de manger ma soupe.

— Pas une seconde... Les enfants sont pressés.

Contraint de s'interrompre, Janvier s'empessa de les conduire au-dehors :

— Allons, vite, petits, dépêchez-vous.



Mais les enfants prirent leur temps, et, quand il fut rentré, il constata avec douleur que la table encore était nette. Son estomac criant famine, il se tourna délibérément vers le seigneur :

— J'ai travaillé comme un cheval, monseigneur, lui dit-il, et je crève de faim. N'ai-je pas droit de manger un morceau ?

— Tant pis pour vous, mon ami. Chez moi ce n'est pas l'habitude de laisser la table servie pour les absents. Il fallait être là au bon moment.

— J'y étais ? Pourquoi m'avez-vous commandé de sortir, à ce moment précis ?

— Vous n'êtes pas content ?

— Ma foi, non, et vous ne le seriez pas davantage à ma place. Comment ! je me suis échiné toute la journée à votre service et vous me traitez moins bien que vos bêtes ! Quand un cheval a travaillé vous lui donnez sa pitance, à lui. Il n'a pas vos enfants à sortir. Voulez-vous donc me faire succomber à la tâche ?



Le pauvre Janvier était hors de lui. Le seigneur, qui l'avait écouté sans broncher, profita de ses avantages.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-il. Vous n'avez pas oublié nos conventions, n'est-ce pas ?... Eh bien ! mon garçon, puisque vous êtes fâché, on va vous rafraîchir les idées...

Et, faisant signe à ses valets :

— Allons, vous autres, empoignez-moi ce gaillard-là et levez-lui une courroie.

À cet appel, ses domestiques se jetèrent sur Janvier, le dépouillèrent de ses habits, l'allongèrent sur le ventre à même la table et (quelle horreur !) lui levèrent du haut en bas, de la nuque aux talons, un ruban de peau rouge.

Après quoi, pantelant et sanglant, sous ses habits en hâte revêtus, le malheureux Janvier fut mis à la porte, sans un sou.



Quand son père l'aperçut les traits tirés, tout pâle, l'air malade, il en eut le cœur retourné :

— Hélas ! mon fils, pour que tu reviennes si tôt et avec cette mine-là, dans ma pauvre maison, que t'est-il arrivé ?

Et, son frère Février s'étant montré tout autant ému par son aspect que le père, Janvier leur raconta tout au long son histoire.

Usé par l'âge et la misère, le vieux en gémit, prit le ciel à témoin :

— Mon Dieu !... Est-ce possible ?... Tant de malignité !... Ah ! Les vilaines gens !...

Février, lui, ne disait rien. Il écoutait, sourcils froncés, serrant les poings ; mais, quand ce fut terminé, il éclata ; il bondit, furieux, et lançant ses deux poings en avant, comme si l'ennemi était là :

— Jour de Dieu ! s'écria-t-il. Quel abominable gredin que ton seigneur, mon pauvre frère !... Te traiter ainsi, toi si laborieux, si doux !... Mais il ne l'emportera pas au paradis... Je te vengerai, je le jure.

— Que comptes-tu donc faire ?

— Te remplacer chez lui.



Février se présenta donc au seigneur et fut agréé par lui dans les mêmes conditions que son aîné. Il ne lui ressemblait d'ailleurs pas et se garda bien de signaler le lien qui les unissait.

Toutes choses se passèrent pour lui comme pour Janvier, pendant la première journée.

Lorsqu'il reparut au château, le soir, précédé du bouledogue, les autres domestiques avaient presque fini leur repas. Il s'assit vite à table, et entama sa soupe au pain noir, qui était servie et déjà plus qu'à moitié refroidie.

Naturellement, les enfants recommencèrent leur petite comédie. Février ne bougea pas et continua de manger tranquillement.

Sur ce, intervention du seigneur :

— Hé là, Février, est-ce que, par hasard, vous auriez du coton dans les oreilles ? Je vous conseille de les déboucher. Vous n'entendez donc pas ?

— Si fait.

— Eh bien ! alors...

Février se leva et, sans plus sourciller, alla remplir son rôle de bonne d'enfants. Au retour, son écuelle s'était envolée et il n'y avait

plus rien sur la table.

Il réclama. Sa réclamation lui valut du seigneur cette réponse connue que la table ne restait pas dressée pour les retardataires.

— Ah ! Ah ! dit-il d'une voix haute et ferme ; c'est bon à savoir.

— Vous n'êtes pas content ?

— Comment donc ? J'en tressaille d'aise. On prétend qu'il est sain de ne pas se charger l'estomac avant de se mettre au lit et qu'on n'en repose que mieux. Me voici assuré de dormir comme un loir. Bonsoir, la compagnie.

Et Février s'alla coucher sans souper.

La dame regarda le seigneur avec inquiétude :

— Votre nouveau valet, lui glissa-t-elle, entre haut et bas, n'a pas l'air aussi commode que l'autre.

— Il n'en sera pas moins mâté tout comme l'autre, madame, vous verrez.

— Nous verrons.



Après avoir, le lendemain matin, pendant une heure ou deux, coupé des ajoncs dans la lande, Février, fatigué, tira sa pipe, la bourra et se mit en devoir de l'allumer.

Le bouledogue, qui n'aimait sans doute point sentir la fumée du tabac, s'approcha aussitôt de lui en grognant ; il allait s'élancer pour le mordre ; mais Février, qui le surveillait du coin de l'œil, ramassa vivement sa faucille, et vlan ! d'un coup de travers vigoureux, il lui trancha la tête.

— Ah ! tu veux mordre ? Eh bien ! mords la poussière... Maintenant tu n'embêteras plus personne, sale animal.

Puis, s'asseyant sur l'herbe, à l'ombre du vieux frêne, car le soleil était toujours de feu, il fuma béatement sa bonne pipe, et s'offrit ensuite un bout de somme réparateur.



Vers midi, comme à l'ordinaire, la servante apporta les deux écuelles de soupe. Quand elle vit le cadavre du chien :

— Vous avez fait là une belle besogne, s'écria-t-elle avec frayeur.

— C'est comme ça, ma fille, répondit Février, d'un ton aussi tranchant que sa faucille ; je n'aime pas qu'on m'ennuie.

Et, comme la servante s'apprêtait à remporter l'écuelle de soupe au

pain blanc :

— Laissez-la, lui dit-il péremptoirement ; la soupe au pain noir remplacera celle d'hier soir, qu'on m'a empêché de manger, et la soupe au pain blanc sera pour mon dessert.



À l'heure accoutumée, le soir, Février, d'un pas assuré, sans le chien, regagna le château.

Le seigneur, à qui la servante avait tout raconté, l'attendait sur le seuil, très calme en apparence, mais au fond agité comme du lait sur le point de bouillir.

— Ah ! te voilà, brigand... Qu'as-tu fait de mon chien ?

— Je l'ai tué ; il voulait me mordre, ce qui n'est pas dans nos conventions... Est-ce que, par hasard, vous n'êtes pas content ?

— Moi ?... Me trouver fâché par un maraud tel que toi, et pour un chien encore ! Allons donc !... Au demeurant, je ne me fâche jamais... Va souper.

Et il tourna les talons, comme si rien ne s'était passé ; mais, quand il fut dans la salle voisine, les éclats désordonnés de sa colère arrivèrent aux oreilles de Février, qui s'en réjouit intérieurement, en mangeant sa soupe.

Il fut moins réjoui par les cris des enfants, qui, fidèles à leur douce habitude, demandaient à sortir et s'en vinrent même l'assaillir, en le tirant par le coude.

— Vous avez besoin de sortir, mes bijoux ?... Eh bien ! sortez.

Et, l'un après l'autre, par la fenêtre ouverte, il les jeta dans la cour du château, ce qui leur fit pousser de nouveaux cris, épouvantables, comme des chats qu'on écorche.

Le seigneur de surgir, furieux, avec sa femme écarlate de rage.

— Vous voulez donc tuer nos enfants, misérable ?

— Pas du tout... Je tiens seulement à manger tranquille... Une si bonne soupe !... Il faut la savourer.

— Vous vous moquez, je crois ; mais ça ne se passera pas comme ça...

— Oh ! Oh ! vous vous fâchez, mon maître.

— Il y a de quoi... pour d'autres, car, moi, je ne me fâche jamais. Seulement, je vous engage à ne jamais recommencer.

— Vous n'aurez qu'à ne m'en pas fournir l'occasion.



Au lieu de l'envoyer couper des ajoncs dans la lande, le lendemain matin, le seigneur, armé d'un fusil, en donna un, chargé comme le sien, à Février, en lui disant :

— Suivez-moi dans la forêt. Depuis quelque temps, on ne se borne pas à y ramasser le bois mort ; on y coupe des jeunes pousses, de grosses branches, ce qui me fait du tort. Les environs sont pleins de voleurs. Si j'en pince un, je n'hésiterai pas à tirer dessus comme sur un lapin.

Le lapin se présenta sous la forme d'une pauvre vieille, toute ratatinée, qui, la main gauche derrière le dos pour assurer son échine, ramassait de la droite des brindilles desséchées, qu'elle posait dans un sac ouvert à côté d'elle.

Froidement, le seigneur l'ajusta et tira. Elle tomba. Il l'avait tuée raide.

— Vous avez fait un joli coup, monseigneur, lui dit Février.

— Comment cela ?

— Eh ! oui. Je connais cette vieille. Elle a trois fils, qui l'aiment bien, car c'était une bonne mère, et qui sont de rudes gaillards. S'ils apprennent que c'est vous qui l'avez tuée, soyez certain qu'à leur tour ils ne vous manqueront pas. Tout seigneur que vous êtes, je ne voudrais pas, pour une fortune, être à cette heure dans votre peau.

— Diable ! comment nous tirer de là ?

— Rectifions, mon maître : comment vous tirer de là... Moi, je n'y suis pour rien.

— En voyez-vous le moyen ?

— Non, et vous ?

(Février se serait bien gardé d'en chercher un, ou, l'ayant trouvé, de le lui fournir.)

Mais le seigneur était homme de ressources, en ces sortes de choses. Il réfléchit et il trouva, lui.

— Courez vite au château, dit-il à Février, prendre deux pelles qui sont dans la resserre avoisinant la chambre de ma femme, au fond du corridor, et apportez-les-moi. Je vous suis. Nous enterrerons la vieille dans la forêt, sous un amas de feuilles mortes. Personne ainsi ne saura ce qu'elle est devenue, et je n'aurai rien à craindre de ses fils.



La dame était dans sa chambre, la porte grande ouverte, avec sa fille, une jeune et jolie personne, quand Février, l'air affairé, passa dans le corridor. Une idée lui vint. Il entra.

— Madame, dit-il, mon maître m'a chargé de vous embrasser.

Et, saisissant la dame, interloquée, malgré ses protestations, malgré sa défense, il lui planta de force un baiser sur chaque joue.

— À votre tour, mademoiselle.

Il s'approche pour en faire autant à la fille, qui recule indignée, et que sa mère veut secourir.

Alors, il ouvre la fenêtre et, se penchant dans la cour, où l'attend son maître :

— Vous avez bien dit deux, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Oui, oui, toutes les deux. Dépêchez-vous.

Et Février inflige à la fille domptée, le même traitement qu'à la mère. Puis, cependant que les deux femmes, au comble de l'exaspération, poussent des cris de fureur, il va prendre les deux pelles dans la resserre et rejoindre le seigneur.



Une fois de retour au château, après l'enterrement de la vieille, le seigneur fut accablé de reproches par son épouse, qui, les ongles en avant, écumant comme un chien fou, faillit lui arracher les yeux.

— Infâme ! hurla-t-elle, c'est ainsi que tu laisses embrasser ta femme et ta fille par cette horreur de domestique.

La rage s'étant communiquée à lui :

— Comment ! misérable, s'exclama le seigneur, en se tournant, la face cramoisie, vers Février, vous avez osé...

— Ne vous ai-je pas demandé par la fenêtre, ô mon maître, s'il fallait les embrasser toutes les deux ? Et ne m'avez-vous pas répondu : « Oui, oui, toutes les deux ; dépêchez-vous. » ?

— Je vous ai dit d'apporter les deux pelles, et pas autre chose, brigand.

— Nous nous sommes mal compris, voilà tout ; mais il me semble que vous vous fâchez, mon maître.

— Eh ! qui donc à ma place ne serait point fâché ?

— Fort bien. Vous savez nos conditions. Je vais lever sur vous un ruban de peau rouge.

— Eh ! morbleu ! palsambleu ! ventrebleu ! ce n'est pas moi qui suis fâché. J'ai dit simplement que tout autre le serait à ma place.



Persuadés du coup qu'ils n'auraient pas bon marché de leur

nouveau valet comme du précédent, le seigneur et sa dame tinrent conseil sur les moyens de s'en débarrasser. La dame opina pour qu'il fût renvoyé sans délai.

— Alors, objecta le seigneur, il faudra lui donner cent écus.

— Donnez-les-lui, et qu'il parte tout de suite.

— Et le ruban de peau rouge qu'il voudra me prendre ?

— C'est vrai, mon pauvre ami... Mais n'a-t-il pas été convenu que son année finirait quand le coucou chanterait ?

— Oui. Eh bien ?...

— Eh bien ! le coucou chantera demain, et c'est moi qui m'en charge.



À peine le soleil avait-il émergé, le lendemain matin, au bord de l'horizon que le seigneur, armé d'un fusil, comme la veille, enjoignit à Février d'en prendre un également, pour l'accompagner à la chasse.

Ils arrivaient à la lisière de la forêt quand d'un chêne touffu, sous lequel ils passaient, sortit un chant harmonieux :

— Coucou, coucou, toucoucou, toucoucou.

— Ah ! par exemple, mon maître, remarqua Février, voilà qui est singulier !... C'est bien la première fois que j'entends chanter le coucou au mois d'août. D'habitude, il s'arrête en juin. Cet animal est extraordinaire. Je suis curieux de voir sa tête.

Aussitôt il tira en l'air. Un cri de douleur retentit. Une masse dégringola de branche en branche et vint s'écraser à ses pieds. C'était la châtelaine.

— Assassin ! mugit le seigneur, hors de lui. À ton tour !

Il le coucha en joue et pressa la détente, mais Février releva le canon du fusil et le plomb se perdit.

— Pour cette fois, mon maître, m'est avis que vous êtes fâché !

— Ah ! oui, cette fois, je le suis, et à mort, contre toi. Tu vas me le payer.

— Pardon, s'il est quelqu'un qui doive payer, incontestablement, c'est vous, selon nos conventions.

Il faut avouer que ce seigneur, si vilain homme par ailleurs, observait fidèlement la parole jurée, car il donna les cent écus promis à Février et se laissa lever par lui une courroie, c'est-à-dire un ruban de peau rouge depuis la nuque jusqu'aux talons.

Février, de plus, emporta le ruban de peau rouge découpé sur son frère, et qui, avec quantité d'autres, était demeuré suspendu, à titre de

trophées, dans la grande salle du château...



Les cent écus arrivèrent à point dans la maison du vieux père, pour améliorer l'ordinaire et permettre d'attendre des temps meilleurs, qui, grâce à Février, se présentèrent par la suite.

Quant à la courroie seigneuriale, le cuir en était si dur, comme son maître primitif, que Février, lui assignant une destination conforme à sa valeur, en fit un fouet de longueur, pour corriger ses chiens.

Le chat noir



ESTÉ veuf avec une fille, qui s'appelait Yvonne, un riche paysan, du nom de Goulven, épousa une veuve, qui avait, elle aussi, une fille, Louisic.

Chacun d'eux naturellement préférait son enfant ; mais, alors que Goulven, qui était un homme juste et bon, se faisait un devoir de ne point afficher sa préférence, sa femme, qui était dans le fond hypocrite et méchante, n'avait de caresses et de gentilleses que pour Louisic.

Les deux sœurs avaient à peu près le même âge, Yvonne dix-huit ans et Louisic dix-sept, mais elles différaient en tout pour le surplus. Autant Yvonne était jolie, aimable et douce, autant Louisic était laide et désagréable.

La mère de Louisic avait beau la couvrir de riches vêtements, la parer comme une châsse, vanter ses qualités aux jeunes gens qui fréquentaient la maison, ils se détournaient d'elle pour adresser leurs hommages à Yvonne, quoiqu'elle fut toujours très simplement vêtue et qu'aux dires de sa marâtre, elle eût tous les défauts.

Le père d'Yvonne voyait bien ce qui se passait et, dans les commencements, il avait essayé de défendre sa fille ; mais il s'était heurté aux dénégations de sa femme et, comme il manquait d'énergie, il avait fini, pour avoir la paix, par garder le silence, se contentant, quand il était seul avec Yvonne, de lui témoigner sa tendresse en paroles.



Louisic ne trouvant toujours pas à se marier, la marâtre imagina d'éloigner Yvonne, afin de soustraire sa fille à une comparaison qui ne lui était pas favorable et d'augmenter ainsi les chances qu'elle avait de

lui découvrir un époux.

De grand matin, Yvonne était chargée d'aller faire paître dans la lande une vache noire et elle avait l'ordre de ne rentrer qu'au coucher du soleil.

Comme nourriture, elle n'emportait qu'un quignon de pain noir, une tranche de lard et une galette de sarrasin pour toute la journée.

Elle n'avait pour compagnon que son petit chien, qui la suivait partout en gambadant, et la vache noire, qui ne se plaisait qu'à côté d'elle et venait manger dans sa main les touffes de trèfle ou de luzerne qu'elle avait arrachées dans les champs de son père. Et, pour passer le temps, elle leur racontait des histoires, leur chantait des chansons, cependant que les deux bonnes bêtes la considéraient avec amitié de leurs doux yeux.



La vache, que la marâtre d'Yvonne lui avait confiée maigre et chétive, était devenue grasse, forte et de poil luisant. La marâtre s'en aperçut. Elle décida de la tuer, soi-disant pour un grand repas qu'il lui fallait donner, et, quelques prières, quelques supplications même que lui eût adressées Yvonne, la cruelle n'en démordit pas.

La vache fut donc sacrifiée, et ce fut un gros, très gros chagrin pour Yvonne.



Que la marâtre se fut ingéniée à cacher Yvonne, elle s'y était prise trop tard. La jeune fille était connue pour sa douceur, son charme, sa beauté ; allez donc mettre le soleil sous un boisseau ! Sa réputation s'était répandue au loin.

Un jour, se présenta chez Goulven un prince désireux de la voir. La marâtre, qui avait son idée, demanda au prince la permission de la laisser quelques instants faire la conversation avec son mari, pour préparer Yvonne à cette visite aussi précieuse qu'inattendue, et elle revêtit Yvonne des plus magnifiques habits, la para des bijoux les plus étincelants de sa propre fille Louisic, nonobstant les protestations véhémentes de celle-ci, qui n'y comprenait rien.

Lorsque Yvonne s'offrit aux yeux du prince, avec une modestie qui rehaussait encore l'éclat de sa beauté, il s'inclina devant elle, enthousiasmé, comme devant une reine ; puis, ayant obtenu la faveur de s'entretenir quelques minutes avec elle, il se montra, en outre, si touché de sa sagesse et de son intelligence, en toutes réponses qu'elle

lui fit à tous propos qu'elle lui tint, qu'il jura de ne pas avoir d'autre femme qu'elle et qu'il sollicita incontinent sa main, sans vouloir un instant s'inquiéter de la dot, qui était cependant respectable.

Bien entendu, après avoir, d'un coup d'œil, consulté sa femme, qui lui fit de la tête un signe affirmatif, le père, flatté, s'empressa de donner son consentement, et Yvonne, toute rougissante, ne refusa pas le sien.

Le jour du mariage fut aussitôt fixé, à quinzaine, et le prince, enchanté, regagna sa principauté.



Le grand jour arrivé, la marâtre enferma sous clef Yvonne désolée, dans la pièce la plus reculée de la maison, et ce fut Louisic qu'elle attifa en vue du mariage.

Elle avait tout simplement projeté de la substituer à Yvonne. Dans son espérance, l'or et les diamants dont Louisic était couverte aveugleraient le prince, outre le voile épais qui lui cacherait les traits de sa fiancée, et, lorsqu'il s'apercevrait de la supercherie, la cérémonie terminée, il serait trop tard pour se dédire.

Et, comme le père, fâché de cette combinaison, se risquait tout de même, malgré sa pusillanimité, à lui faire de timides remontrances :

— Laissez, laissez, mon ami, lui glissa-t-elle, d'une voix douceuse ; Yvonne est plus facile à marier que ma pauvre Louisic, et nous n'aurons pas de peine à lui dénicher un mari qui vaudra bien celui de sa sœur. Où Louisic a un prince, Yvonne peut prétendre à un roi.



À l'heure fixée, et même avant, à cause de son impatience, le prince arriva dans un carrosse doré, suivi de beaucoup d'autres, où se carraient, en grande toilette, les principaux seigneurs et dames de sa cour.

Aveuglé, en effet, par l'or et les diamants de Louisic, qu'incendiait un soleil de fête, abusé par le voile épais sous lequel Louisic baissait par précaution les yeux, le prince ne remarqua pas tout d'abord la substitution opérée, et, tendant la main à Louisic, il la fit monter avec lui dans son carrosse doré, où elle eut soin, si tendrement que lui parlât le prince, de garder un silence qu'il attribua à l'émotion.

Mais lorsqu'il lui fallut descendre du carrosse pour entrer à l'église, ses pieds, qu'elle avait grands, avaient gonflé par la chaleur dans des

chaussures trop étroites, et chaque pas qu'elle faisait au bras du prince lui arrachait des cris de douleur.

Parvenu dans l'ombre du porche, le prince alors la regarda et, sa vue n'étant plus gênée par les scintillements, il crut discerner à travers le voile que sa fiancée n'était pas celle qu'il avait choisie. Le voile relevé d'un geste, il en acquit la certitude.

— Ah ! c'est honteux, s'écria-t-il, avec colère ; c'est indigne... On m'a joué... Ce n'est point là la jeune fille que j'aime... J'avais élu un trésor de beauté et l'on me donne un laideron.

Sur quoi, remontant dans son carrosse doré, sans autre explication, il reprit, au grandissime galop de ses chevaux, le chemin de sa principauté, avec toute sa suite, laissant assommés sur le coup Louisic et ses parents, sans compter leurs nombreux invités.

Avoir été si près d'épouser un prince et se voir aussi rudement répudiée ! Louisic en pleurait à chaudes larmes ; sa mère en grinçait des dents, et Goulven, accablé, marchait lourdement derrière elles, en inclinant la tête.



Quoique Yvonne, en réalité, fut innocente du désastre infligé à Louisic, la marâtre, qui n'en devait accuser qu'elle-même, résolut de se débarrasser de sa belle-fille. Mais comment ?

La nuit, de peur des commérages, elle alla trouver une sorcière de ses amies, qui demeurait dans son voisinage, et lui soumit le cas.

— C'est simple comme bonjour. Qu'avez-vous à souper, ce soir ?

— Un civet de lièvre.

— Votre belle-fille l'aime-t-elle ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! jetez en cachette et délayez ce paquet de poudre dans la sauce des morceaux que vous lui servirez. Cette poudre n'ayant aucun goût, elle les mangera sans méfiance. Demain matin elle sera morte.



Au lieu de lui envoyer une servante, la marâtre alla porter à Yvonne, dans sa chambre, une bonne assiette de civet assaisonné de la sorte et, composant son visage :

— Tenez, ma fille, lui dit-elle, avec du miel plein la bouche. Je sais que vous aimez beaucoup le civet de lièvre. En voici qui est savoureux, et la sauce est très réussie. Vous aurez de quoi vous

régaler.

— Vous êtes bien bonne, ma mère, et je vous remercie.

La pauvre Yvonne, qui jamais ne soupçonnait le mal, étant incapable elle-même d'en faire, pensa que sa marâtre avait enfin regret de l'avoir traitée si durement jusqu'alors et que cette gentillesse était le premier effet d'un revirement qui lui promettait pour l'avenir une vie meilleure.

Elle mangea donc sans méfiance le civet et le trouva excellent ; mais, une ou deux heures après, elle fut envahie par un violent malaise, une sueur froide lui perla sur tout le corps, des douleurs fulgurantes lui brûlèrent les entrailles. Elle cria au secours. Personne ne vint. Elle crut qu'elle allait mourir.

Heureusement, la crise fut brève. Yvonne rendit tout ce qu'elle avait absorbé. Les douleurs s'apaisèrent. Le calme revint. Elle se coucha, brisée, et le sommeil la prit...



Quels ne furent pas l'étonnement et la déception de la marâtre ! Le lendemain matin, Yvonne, qu'elle s'attendait à trouver morte, lui apparut en vie, seulement un peu faible et pâle. Quand la marâtre sut ce qui lui était arrivé :

— Ma pauvre enfant, lui dit-elle, avec une feinte commisération, vous avez eu une indigestion. Sans doute aviez-vous mangé trop de civet. Mais ce n'est rien. Vous voilà rétablie et je parie que dès tantôt les roses reflleuriront sur vos joues.



Enragée d'avoir manqué son but, la marâtre, cette fois, n'attendit pas la nuit pour retourner chez la sorcière, son amie, laquelle ne fut pas moins étonnée d'apprendre l'inefficacité de son poison.

— La dose était probablement trop forte, avança-t-elle.

— C'est possible. En tout cas, donnez-moi, cette fois à coup sûr, le moyen de me débarrasser de ma belle-fille.

— Je n'en vois qu'un, mais qui est infailible et qui a l'avantage de ne vous exposer à aucun désagrément.

— Lequel ?

— Le voici. Rendez-lui l'existence insupportable, ainsi qu'à son père. Soyez toujours de mauvaise humeur, crierde, acariâtre. Cherchez-leur en toutes choses des querelles d'Allemand. Rabrouez-les à chaque instant. Au besoin, frappez-les. Nourrissez-les mal et de ce

qu'ils aiment le moins. Enfin, que la maison soit par vous un enfer, et d'eux-mêmes ils auront hâte de la fuir.



Le conseil fut suivi. La marâtre devint une abominable mégère. Elle avait le diable au corps, et quel diable !...

Son mari et sa belle-fille n'eurent plus une minute de tranquillité, et, comme ils n'espéraient, ni l'un ni l'autre, qu'elle pût revenir à de meilleurs sentiments, ils résolurent de lui laisser le champ libre.

Goulven ramassa le plus d'argent qu'il lui fut possible, s'assura en secret d'un bateau qu'il amarra dans une anse peu éloignée de son habitation, et, mettant un jour à profit l'absence de sa femme, qui était allée avec sa Louisic visiter des voisins, il courut, en compagnie d'Yvonne, vers le rivage.

Yvonne entra dans la barque. Goulven hissa la voile et il larguait l'amarre, quand sa femme surgit de derrière un rocher. Flairant l'évasion de ses souffre-douleur, elle avait tout exprès écourté sa visite.

— Ah ! ah ! s'écria-t-elle. Vous partez tous les deux. Bon voyage. Et au plaisir de ne plus jamais vous revoir.

— Plaisir bien réciproque, allez, osa répliquer son mari.

— Mais pardon, reprit-elle, en s'adressant à lui, avant votre départ, j'aurais quelque chose de particulier, de très important à vous dire, et qu'il ne faut pas que votre fille entende. Venez.

D'un doigt impérieux, elle lui fit signe de passer devant elle. Encore mal délivré du joug qui avait pesé si longtemps sur sa tête, Goulven obéit. Se retournant alors, de toutes ses forces elle poussa par l'arrière le bateau, dont la voile se tendait au vent et qui, soulevé par une lame, aussitôt fila vers le large, emmenant Yvonne épouvantée, sous les yeux consternés de son père.



Après avoir erré trois jours et trois nuits sur la mer, au gré des vents, au gré des flots, Yvonne, qui avait eu soin, en bonne ménagère qu'elle était, d'emporter des provisions pour la subsistance commune, finit, un matin, par aborder dans une petite île.

Elle en eut tôt fait le tour et n'y découvrit qu'une grotte, avec, à l'intérieur, quelques ustensiles tels que marmite et, chose précieuse, un lit très convenable.

— Ce doit être un ermitage, pensa Yvonne, et l'ermitte est en train

de pêcher quelque part.

La nuit vint. Pas d'ermite. Yvonne se coucha sans avoir vu personne, si ce n'est des mouettes, qui, posées sur les vagues, guettaient au-dessous d'elles le passage des poissons, ou des goélands qui, planant dans les airs, les épiaient de haut.



Ses provisions étant épuisées, Yvonne, qui avait bien dormi, tout habillée, sur le lit, de peur d'une surprise, se mit le lendemain à la recherche de sa nourriture.

Dans les buissons de ronces, elle trouva des mûres (on touchait à l'automne), des pommes aigres-douces aux branches de chétifs pommiers abrités du vent dans des creux, et, sur le rivage ou collés le long des rochers, toutes sortes de coquillages, moules, coques, pétoncles, etc., etc., qu'elle mangea tout crus et qui apaisèrent sa faim.

Ce fut ainsi qu'elle vécut durant plusieurs semaines, se bornant, pour varier son ordinaire, à faire cuire, de temps à autre, les coquillages et admirant les spectacles si variés toujours du ciel et de la mer.

Et elle ne se plaignait pas, quand elle songeait aux rebuffades, aux tracasseries, aux méchancetés continuelles dont l'avait accablée sa marâtre. Elle regrettait seulement l'éloignement de son père et, surtout, que le malheureux homme fût en peine d'elle et que, peut-être, il fût retombé sous le joug de sa diabolique épouse.



À force pourtant de vivre seule, la solitude lui pesa. Elle se désola. Des bateaux de pêche passaient assez souvent au large. Montée sur des rochers, elle leur fit des signes, en agitant son mouchoir ; mais pas un ne l'aperçut et ne se soucia d'approcher.

— Ah ! s'écria-t-elle, suis-je donc condamnée à périr dans cette île ? Si, du moins, j'avais quelqu'un, un être humain, un enfant, une bête même, pour me tenir compagnie ! Je prendrais mon mal en patience.



Comme Yvonne disait ces mots, elle sentit quelque chose qui se frottait contre ses jambes, et, baissant la tête, elle aperçut un énorme, un magnifique chat noir, qui, se dressant tout de son long contre elle

et la regardant avec affection de ses yeux d'un vert d'émeraude, semblait l'inviter à le prendre.

Elle n'y manqua pas et, s'étant assise, le caressa longuement avec joie, tellement la fourrure de l'animal était soyeuse, tellement ses ronrons accusaient son propre plaisir.

— Enfin, murmura-t-elle, j'ai donc un compagnon ; j'ai donc quelqu'un à qui parler, s'il ne peut pas me répondre...

— Et pourquoi pas ? dit le chat.

De saisissement, Yvonne demeura muette ; mais au bout d'un moment :

— C'est prodigieux ; tu parles comme un homme et tu as l'apparence d'un chat ! Explique-moi comment, mon mignon.

— Je ne puis pas vous l'expliquer maintenant, ce sera pour plus tard.

Yvonne n'insista pas. Elle appela son chat Miton et s'appela pour lui Marraine.



Quelques jours après, Miton dit à Yvonne :

— Marraine, je suis désolé de vous voir manger toujours les mêmes choses, des mûres, des pommes, des coquillages. Ce n'est pas que les coquillages, notamment, ne soient bons. Ainsi, pour ma part, j'aime beaucoup les huîtres. Mais tout cela n'est guère nourrissant pour une personne telle que vous. Je vous prie de me confectionner un bissac.

Ne saisissant pas le lien :

— Pourquoi faire, Miton ? demanda-t-elle, avec étonnement.

— Eh ! pour aller quêter à votre intention, marraine, dans la ville la plus proche, tout simplement.

— Tout simplement !... Et comment porteras-tu le bissac ?

— Vous n'aurez qu'à le mettre sur mes épaules, et j'en tiendrai les cordons dans ma gueule.

— Mais, malheureux, comment traverseras-tu la mer ?

— En nageant ?

— Tu sais donc ?

— Parbleu ! Je nage comme un phoque.

— Ah !... mais, une fois à terre, où iras-tu ? À qui t'adresseras-tu ? Je n'ai pas d'argent à te confier. Crois-tu qu'on te donnera des provisions pour tes beaux yeux, Miton, si beaux qu'ils soient ?

— Laisse, Marraine ; tu verras.

Yvonne, qui n'en était plus à une surprise près, chargea donc Miton

d'un bissac qu'elle avait trouvé dans l'ermitage et qu'elle calfeutra de son mieux à l'intérieur, pour le rendre imperméable à l'eau.

Et, du rivage où elle était restée, Yvonne vit Miton se jeter à la mer et nager rapidement dans la direction de la terre.



Miton aborda dans le port de Perros, qui, par chance, à cette heure de la marée, n'était pas à sec.

Des gamins, qui étaient en train de flâner sur le quai, l'aperçurent aussitôt.

— Ah ! le drôle de chat ! Qu'il est gros ! s'écrièrent-ils, en se le montrant les uns les autres. Il porte un bissac sur les épaules comme un mendiant.

Et ils se mirent à lui lancer des pierres, en courant après lui.



Miton détala et, n'ayant pas le choix, se faufila dans une maison, de belle apparence d'ailleurs, dont la porte était entrebâillée. C'était là que demeurait le seigneur Rio, un des plus riches habitants de la ville.

Arrivé devant la cuisine, Miton miaula plaintivement, pour attirer l'attention de la cuisinière, qui était penchée sur ses fourneaux.

Quand, se retournant, elle vit ce gros chat noir, qu'elle ne connaissait pas, elle alla décrocher un balai pour le chasser, mais le laissa choir de stupéfaction, en entendant l'animal lui demander si le seigneur Rio était à la maison. Il dut même renouveler sa question pour qu'elle se décidât à répondre :

— Monsieur Rio n'est pas là pour l'instant, mais il rentrera pour dîner.

— C'est dommage. Je n'ai pas le temps de l'attendre. Mettez-moi donc, je vous prie, dans mon bissac, ce poulet que je vois à la broche.

— Ah ! par exemple !... Vous ne manquez pas de toupet, monsieur le chat. Ce poulet est pour le dîner de mon maître.

— C'est bon. Il sera pour le dîner de ma maîtresse. Et, pendant que vous y serez, ajoutez du pain, du beurre, un morceau de lard et une bouteille de vin vieux.

Comme la cuisinière ne bougeait pas, Miton débrocha le poulet lui-même, le fourra dans son bissac, avec tout le reste, que lui fournit l'office, et, chargeant d'un coup de rein le bissac sur son dos, il se sauva, non sans dire « au revoir » à la cuisinière, car il comptait bien revenir.

Plus heureux au retour qu'à l'aller, il ne rencontra personne et, malgré son fardeau, il regagna vite à la nage l'île, au bord de laquelle sa marraine l'attendait, avec une impatience compréhensible.

Est-il besoin de dire quel accueil fit Yvonne à Miton... et aux provisions, dont il eut sa part ?

Elle en prolongea, d'ailleurs, la durée autant qu'elle put, en alternant avec les produits de l'île, de manière à ne pas renouveler trop fréquemment une expédition dangereuse, quoi qu'il prétendît, pour le vaillant chat noir.



Les provisions épuisées, Miton, dans le même équipage et par les mêmes voies, partit en chercher d'autres.

Il arriva sans encombre à la cuisine du seigneur Rio et s'annonça, comme devant, par des « miaou » plaintifs.

Mais, au lieu de capituler, comme la première fois, la cuisinière, reconnaissant Miton, courut au bas de l'escalier pour appeler le seigneur Rio, qui était dans sa chambre, au premier étage.

— Maître, maître, descendez vite. Voici le chat noir. Il est revenu.

La cuisinière avait appris à son maître, furieux de ne pas trouver pour son dîner le poulet espéré, les larcins dont le chat s'était rendu coupable, et le seigneur Rio, qui tout d'abord ne l'en voulait pas croire, tant l'histoire était invraisemblable, avait fini, devant ses protestations et ses larmes, par y accorder créance ; mais, puisque le chat avait promis de revenir, il s'était bien promis, lui, de le pincer et, à cet effet, il ne quittait guère plus sa maison.



À l'appel de la cuisinière, le seigneur Rio s'empara d'un fusil chargé et descendit les marches de son escalier quatre à quatre.

— Ah ! c'est toi, brigand de matou ! s'écria-t-il, en apercevant Miton, qui l'attendait au bas, assis sur son derrière. Tu vas me payer ce que tu as fait.

Miton se dressa sur ses pattes, mais ne s'émut pas et lui dit, d'un ton calme :

— Je n'ai pas peur de vous, seigneur Rio, et c'est plutôt à vous de prendre garde à moi.

— Bah !... je suis curieux de savoir jusqu'où tu pousseras l'audace... Que veux-tu aujourd'hui ?

— Je ne demande pas de poulet, comme l'autre jour, puisqu'il n'y

en a pas ; mais il me plairait d'avoir de la viande, du pain blanc et du vin, rouge ou blanc, cela m'est égal, pourvu qu'il soit bon.

— Ah ! il te faut de la viande, du pain blanc et du vin ? Eh bien ! je vais te servir un pruneau, dont tu me diras des nouvelles.

Là-dessus, il coucha en joue le chat et appuya sur la détente. Le coup partit, mais n'atteignit, sous le nez de la cuisinière épouvantée, que le vitrage de la cuisine, qui vola en éclats. Le chat sauta à la figure de Rio et lui planta ses griffes dans la chair.

Effrayé à son tour et hurlant de douleur :

— Holà ! cria le seigneur Rio, lâche-moi, satané chat, lâche-moi. Je te donnerai ce que tu voudras.

— J'y consens, dit Mïton, qui le laissa. Donnez-moi seulement ce que je vous ai demandé, et je vais, moi, vous donner en revanche un conseil car je ne vous veux pas de mal, au contraire.

— Je t'écoute.



— Vous allez souvent voir une femme que vous aimez et dont vous vous croyez aimé. Pas du tout. C'est un autre qu'elle aime et à qui elle destine sa main. Or, elle a, de concert avec lui, projeté de se débarrasser de vous.

— Pas possible !...

— Si fait. Vous êtes invités tous deux par elle, avec beaucoup d'autres personnes, à une partie de chasse, qui doit être suivie d'un grand dîner. Comme il n'y a pas assez de chambres dans son château pour loger séparément tout le monde, elle mettra ses invités deux par deux et vous aurez pour compagnon de lit... qui ?

— Mon rival ?

— Lui-même.

— Et après ?

— Attendez. Feignant d'être très fatigué, il se couchera le premier, et du côté du mur, naturellement, pour que vous n'ayez pas, vous, en vous couchant, et la lumière étant par vous éteinte, l'ennui de l'enjamber. Eh bien ! lorsqu'il commencera à ronfler, et il ne tardera guère, car il boit comme un trou et sera certainement ivre, mettez-vous à sa place, en le poussant tout doucement sur le bord, de façon à ne le point réveiller... Quand la dame du château vous jugera profondément endormis, elle entrera sans bruit dans votre chambre, un coutelas à la main, et, croyant que c'est vous qui êtes sur le bord, elle tranchera la tête de votre rival.

— Quelle horreur !... Oh ! l'infâme !...

- Vous avez bien entendu, seigneur Rio ?
- Oui.
- Vous ferez exactement tout ce que je vous ai dit ?
- Certes.
- N'y manquez pas, car vous seriez perdu.
- Mais ensuite, qu'arrivera-t-il ?
- Quelque chose encore d'assez fâcheux pour vous. Cependant ne craignez rien, j'accourrai en temps utile à votre aide.



Navré tout à la fois d'une aussi noire trahison et enchanté de s'y pouvoir soustraire, le seigneur Rio combla Miton de remerciements et tint lui-même à garnir le bissac avec ce qu'il avait de meilleur. En outre, il l'engagea chaleureusement à revenir le trouver, quand il aurait besoin de renouveler ses provisions.

Et Miton, chargé comme un petit baudet, rejoignit sa marraine avec autant de bonheur que la fois précédente.



Quant au seigneur Rio, il réfléchit beaucoup à ce que Miton lui avait raconté et finit par le mettre en doute. Qu'un chat, qui parlait cependant comme un homme, pût par avance connaître tant de choses, c'était inadmissible. D'autre part, comment croire à la fausseté d'une femme qu'on aime ? Aussi, après avoir songé tout d'abord à décliner l'invitation, résolut-il de s'y rendre. Et il s'y rendit.

L'accueil de la femme fut charmant. Elle semblait n'avoir d'yeux que pour Rio. La chasse lui fut un triomphe, le gibier, par ordre sans doute, étant rabattu du côté où il se tenait. Il eut tous les honneurs de la journée.

Au repas, qui fut aussi délicat qu'abondant et arrosé des vins les plus généreux, des liqueurs les plus fines, on porta force toasts à sa santé, et il en arriva à se figurer qu'il s'était laissé jouer comme un dindon par le chat.

Mais, quand Rio fut monté avec son rival dans la chambre commune, tout se passa exactement ainsi qu'avait prédit le chat. L'autre, qui était plus que gris, se coucha le premier, sous prétexte de fatigue, et se prit bientôt à ronfler comme un orgue de cathédrale, un jour de mariage.

Se disant qu'après tout, même si le chat avait menti, il ne risquait rien à suivre son conseil et que, dans le cas contraire, il y allait pour

lui de la vie, Rio, la chandelle soufflée, avec mille précautions, poussa peu à peu son rival dans le lit, de manière à prendre sa place. Et l'homme, assommé de boisson, ne se réveilla pas.

Il ne devait, d'ailleurs, jamais se réveiller. La dame du château, dont, au léger grincement de la porte, Rio perçut distinctement l'entrée et qu'il réussit à tromper en s'associant aux ronflements de son compagnon, trancha la tête de ce dernier, qui tomba lourdement sur le plancher. Après quoi, elle sortit, en fermant doucement la porte à double tour.



Terrifié, Rio n'eut plus qu'une pensée : s'enfuir. Mais par où ? Par la porte ? Elle était fermée solidement. Par la fenêtre ? Le clair de lune la lui montra garnie d'épais barreaux de fer, entre lesquels une belette seule aurait pu se glisser et qu'il n'avait aucun moyen de scier ou de desceller.

Il se vit donc dans l'horrible nécessité de passer la nuit, qui était fraîche, à côté d'un cadavre décapité et baigné de sang, avec, par surcroît, cette pensée épouvantable que la maudite femme l'accuserait d'avoir assassiné son rival et qu'il ne se pourrait point défendre avec chances de succès, de sorte qu'il n'aurait sauvé sa propre tête que pour bien peu de temps.

— Ah ! soupira-t-il, si le chat noir ne vient à mon secours, je suis perdu... Mais, toutes choses ayant eu lieu jusqu'à présent selon ses prévisions, pourquoi désespérer ? Il m'a promis son aide.



Tout le monde était sur pied depuis des heures dans le château et Rio ne descendait pas, non plus que son compagnon. Au moment du déjeuner, la châtelaine, remarquant leur absence et feignant d'en ignorer la cause, l'attribua plaisamment à leur paresse.

— Montons dans leur chambre, dit-elle, et nous leur ferons honte... à moins toutefois qu'ils ne soient indisposés, ce qui pourrait bien être.

— Après un festin comme celui que vous nous avez offert, madame, ajouta l'un des chasseurs, il n'est point surprenant qu'on ait mal à la tête.

Suivie de plusieurs, elle monta dans la chambre et en ouvrit la porte avec précaution, soi-disant pour ne pas éveiller les dormeurs. Quand elle aperçut Rio debout, bien vivant, et sur le lit le cadavre décapité, avec par terre la tête plaquée dans le sang, elle poussa un cri

sauvage et faillit s'évanouir : elle avait compris ce qui s'était passé et qu'elle-même avait tué l'homme qu'elle aimait. Mais se reprenant vite et pour se venger sur Rio de sa fatale erreur :

— Le misérable ! rugit-elle. Il a lâchement assassiné son compagnon.

L'infortuné Rio tenta de se défendre :

— Moi, madame !... Et pourquoi donc aurais-je commis un tel crime ?

— Pourquoi, infâme ?... Pour supprimer un rival, car vous saviez qu'il voulait comme vous, m'épouser et que je vous le préférais.

— S'il en était ainsi, madame, je ne l'aurais pas fait stupidement dans une chambre fermée à double tour et garnie de barreaux, dont il ne m'était pas possible de m'échapper.

La justesse de cette observation frappa les assistants, qui murmurèrent entre eux. Aussi la châtelaine jugea-t-elle prudent de couper court à la scène :

— C'est bon. Qu'on le garrotte et qu'on le jette en prison. Il périra demain matin sur l'échafaud.

La châtelaine avait dans son domaine droit de haute et de basse justice.



L'échafaud fut dressé dans la cour du château, et Rio y monta d'un pas ferme.

La châtelaine était à son balcon avec ses invités. Il y avait du monde à toutes les fenêtres ; devant l'échafaud, une foule. Le bourreau faisait ses derniers préparatifs.

Croyant venue son heure suprême, Rio, désespéré, promenait ses regards autour de lui, quand il aperçut le chat noir sur un toit.

— À moi ! s'écria-t-il, chat noir ; viens-t'en vite faire connaître la vérité et empêcher qu'on sacrifie un innocent.

En quelques bonds prodigieux, le chat fut sur l'échafaud et, interpellant le bourreau, qui, la hache en main, attendait le signal de l'exécution :

— Arrête, mon ami.

Puis se tournant vers les convives groupés sur le balcon :

— Nobles seigneurs et vous, gentilles dames, écoutez-moi. Pour les raisons que le seigneur Rio vous a dites, il ne peut pas être coupable. La coupable, c'est cette femme que vous coudoyez, et qui, de concert avec un autre homme qu'elle aimait, voulait se débarrasser du seigneur Rio. Seulement, je l'ai averti. Il a pris la place du complice et

c'est lui qu'elle a tué la nuit au bord du lit. Le seigneur Rio en est témoin. Il aurait pu, pour sauver sa propre vie, dénoncer la coupable. Il ne l'a pas fait en souvenir de l'amour qu'il avait éprouvé pour elle. Maintenant que vous savez tout, prononcez.

Une clameur de réprobation s'éleva. La châtelaine pâlit, trembla, s'évanouit. C'était l'aveu. On se précipita sur elle. On la porta sur l'échafaud, et, malgré ses cris, ses prières, car elle avait repris ses sens rapidement, le bourreau, d'un seul coup, lui trancha la tête.

Personne n'était intervenu en sa faveur, tant son crime était abominable et tant l'on avait peur de l'énorme chat noir.



Le seigneur Rio regagna sa maison en compagnie du chat, qu'il avait grandement remercié et qui paraissait tout songeur.

Un peu avant d'arriver à Perros :

— Vous voulez vous marier, seigneur Rio ? lui dit Miton.

— Et je le veux toujours, à condition, bien entendu, de trouver une femme qui me plaise.

— Alors vous devriez épouser ma marraine.

— Ta marraine ?... Y penses-tu, mon ami ?... Je sais que je te dois la vie et suis prêt, de toute façon, à te témoigner ma reconnaissance ; mais, vraiment, épouser une chatte...

— Une chatte ! Qui vous parle de chatte ?... Ma marraine est une belle jeune fille, que sa marâtre espérait faire mourir en la lançant sur la mer, toute seule, dans un bateau et qui, depuis des mois, vit avec moi dans une petite île où les flots l'ont conduite.

— S'il en est ainsi, je ne dis pas non. Encore faut-il que je la voie.

— C'est trop juste. Je vous l'amènerai demain.



Avant de quitter Perros, Miton se faufila par la gouttière dans la chambre d'une jeune et élégante marquise, où il savait trouver de quoi joliment habiller sa marraine. Il choisit ce qu'il y avait de mieux comme vêtements, chaussures et bijoux, et laissa en paiement, bien en vue, sur le guéridon, une bourse pleine d'or, car il ne voulait pas qu'Yvonne fût redevable de sa parure à un vol.

N'ayant point son bissac, Miton enveloppa le tout dans une étoffe, dont il noua les quatre coins, et, portant le paquet dans sa gueule, il fila par le même chemin, sans être aperçu, vers le port, où un pêcheur qui rentrait consentit, moyennant finances, à le ramener dans l'île

avec sa barque.



— Marraine, dit-il à Yvonne quand ils furent le soir, après souper, dans l'ermitage, seriez-vous disposée à vous marier ?

— Je ne dis pas non. Mais qui voudrait de moi, pauvre et abandonnée, comme je suis, sauf par toi, cher Miton ?

— Ta, ta, ta... J'ai mon idée... Enfin, épouseriez-vous le seigneur Rio, dont je vous ai parlé, qui est un homme jeune, riche et bon ?

— Je ne le connais pas. Encore faut-il que je le voie.

— Vous le verrez demain. J'ai rendez-vous avec lui.



Le pêcheur, avec qui Miton s'était entendu, revint, le lendemain, le chercher dans sa barque, ainsi qu'Yvonne, qui avait revêtu les beaux habits, chaussé les fins souliers apportés par Miton, et dont le charme éclipsait ses bijoux.

Miton, se dressant sur ses pattes de derrière et tenant la main gauche d'Yvonne dans sa patte droite, présenta sa marraine au seigneur Rio, qui, lui aussi, à tout hasard, avait soigné sa toilette.

— Voici ma marraine, seigneur Rio. Consentez-vous à la prendre pour femme ?



Rio n'hésita pas. Elle n'avait qu'à se montrer pour plaire.

— J'y consens, et de grand cœur, pourvu qu'elle-même y consente.

Yvonne, rougissante de plaisir, baissa les yeux et lui tendit la main, qu'il baisa tendrement.



Les fiançailles eurent lieu le jour même et le mariage à huit jours de distance. Ce furent des noces magnifiques. Les pauvres, comme les riches, y furent invités. Il y eut festins, jeux, chants et danses ; et tout était si parfait, et les nouveaux époux s'occupaient de chacun avec tant d'amabilité que la joie fut universelle.

Au sein de son bonheur, Yvonne n'avait qu'un regret : l'absence de son père.



Aussi, quand les noces furent terminées, Rio emmena-t-il Yvonne et Miton dans son carrosse pour aller à la recherche de son beau-père.

On le retrouva dans sa maison, où il était retourné après le départ forcé de sa fille. Il était retombé sous le joug de son odieuse mégère.

Yvonne et lui furent bien heureux de se revoir, et la marâtre d'Yvonne, pour masquer ses vrais sentiments, quand elle la sut mariée avec un riche seigneur, prépara, en signe de réjouissance, un grand dîner, où furent invités nombre de gens, y compris son amie la sorcière.

Quand, au cours du repas, la sorcière aperçut Miton, qui rôdait autour de la table, elle se leva pour sortir, en prétextant une indisposition ; mais il lui barra le passage en s'écriant :

— Arrête, vieille vipère, tison d'enfer. L'heure de la justice a sonné. Nous allons lutter tous les deux par l'eau, par le vent, par le feu, et nous verrons si tu l'emportes.

La sorcière n'en menait pas large. Elle dut toutefois relever le défi du chat.

Ils se rendirent alors dans la cour, et toute l'assistance fit cercle autour d'eux, mais à bonne distance.

C'était à qui des deux lancerait sur l'autre le plus d'eau, de vent et de feu.



Après les deux premières épreuves, où, sous les paquets d'eau et les charges de vent qui sortaient furieusement de la bouche du chat, on la vit osciller, trébucher, s'aplatir, elle s'avoua vaincue et implora sa grâce, qui lui fut refusée. Et, après la troisième épreuve, elle ne dit plus rien, car les langues de feu que vomissait le chat l'avaient réduite en cendres.

— Et d'une, s'écria-t-il. À l'autre maintenant.

Puis, s'adressant à la marâtre, qui tremblait de tous ses membres :

— À votre tour, madame.

— Que voulez-vous dire, seigneur chat ?

— Que vous allez payer.

— Payer quoi ? qu'ai-je fait ?

— Vous avez fait toutes sortes de misères à votre belle-fille, malgré sa douceur et son obéissance. Vous avez essayé de l'empoisonner avec du civet de lièvre, avec de la poudre que vous avait donnée votre amie la sorcière. Vous avez essayé de la noyer, en la séparant de son père et en poussant à la mer le bateau où elle restait seule.

La marâtre, atterrée, avait avalé sa langue. Le chat souffla du feu sur elle, et bientôt elle ne fut plus qu'un petit tas de cendres, comme son amie la sorcière.

Louisic, qui s'attendait à subir le même sort que sa mère, était comme anéantie.

— Remettez-vous, ma fille, lui dit Miton, sur la prière d'Yvonne, toujours bonne ; je ne vous ferai pas de mal. Vous étiez trop jeune pour comprendre tout ce que vous ordonnait votre mère à l'encontre de votre demi-sœur, et c'est elle seule qui était la coupable. Mais que son châtiment vous serve de leçon.



Quand la table fut desservie, Miton s'y étendit sur le dos et pria le seigneur Rio de lui ouvrir le ventre avec son coutelas.

Rio s'y refusa tout d'abord et n'y consentit finalement que sur les instances du chat :

— C'était là, disait celui-ci, un service de marque à lui rendre.

Le ventre lui fut donc ouvert et il en sortit un beau prince superbement vêtu, qui déclara :

— Je suis le plus grand magicien que jamais ait porté la terre.

On se remit à boire, à chanter, à danser, et les réjouissances durèrent jusqu'à ce que tout le monde en fût fatigué et n'aspirât plus qu'à se reposer.

Les quarante voleurs



OMME tant d'autres provinces de France, la Bretagne était jadis, en grande partie, couverte de forêts immenses, qui s'étendaient entre les villes et parfois même les enserraient de leurs bras verdoyants jusqu'à les étouffer. On n'osait pas construire de maisons à proximité, pour ne pas faciliter la besogne des voleurs et des brigands de tout calibre. Ils n'avaient déjà que trop d'aise à exercer leur métier criminel et trouvaient dans des mines ou parmi des rochers un refuge assuré contre les poursuites d'une maréchaussée précautionneuse et, d'ailleurs, insuffisante.

Sous peine de perdre tout ensemble la bourse et la vie, on ne se risquait à traverser ces forêts qu'en bonne compagnie et armé jusqu'aux dents. Encore tombait-on souvent dans des embûches d'où l'on ne se tirait pas sans dommages. Malgré leur escorte de soldats, il arrivait que les diligences transportant l'argent de l'État, outre des voyageurs, fussent pillées à fond.

Les gens qui demeuraient dans le voisinage n'y faisaient guère leurs provisions de bois mort, ou de menues branches de bouleau pour leurs balais, que sur une lisière peu épaisse, dans la crainte tant des brigands que des gardes entretenues par les seigneurs, qui leur donnaient généralement des consignes sévères, pour empêcher toutes déprédations.



Un pauvre paysan de Paimpont, nommé Stefann Lissillour, n'ayant point trouvé à sa portée tout le bois dont il avait besoin, s'était hasardé plus avant que d'habitude dans la forêt de Brocéliande, alors considérable. C'était le soir. L'ombre gagnait et Stefann, à grands

coups de serpe, se dépêchait d'achever son fagot, quand lui parvint le bruit d'une troupe à cheval, qui s'avavançait de son côté.

Hanté par le souvenir de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin, qui autrefois avaient vécu dans la forêt, et redoutant quelque maléfice de leur part, il éparpilla du pied son fagot, puis grimpa précipitamment dans un chêne archi-séculaire, dont les rameaux s'étendaient sur un amas de rochers, entourés de broussailles en apparence inextricables. Et là, tapi dans une fourche, à l'abri du feuillage, le cœur battant, retenant son haleine, plus mort que vif, il observa.

Et que vit-il ? Quarante malandrins, poignards à la ceinture, fusils en bandoulière, qui s'arrêtèrent près de son arbre.



Trois d'entre eux descendirent de cheval et, ayant pris des sacs que des camarades leur tendaient du haut de leurs montures, ils s'allongèrent sur le sol et, en rampant à travers les broussailles, gagnèrent le pied d'un rocher, où ils disparurent.

Quand ils revinrent, les mains vides, ils remontèrent sur leurs bêtes et, au signal donné par le chef, la bande repartit.



Curieux de savoir ce qu'ils avaient mis en sûreté, Stefann descendit prudemment de son refuge, dès que se fut éteint dans le lointain le bruit de la cavalcade. Puis, s'engageant dans la même voie que les trois brigands, il se glissa sous le rocher. Un peu de jour encore y pénétrait par une fente. Alors Stefann, ayant discerné des sacs dans un coin, en ouvrit un et, y plongeant la main, en retira des pièces de monnaie, qui scintillèrent dans la pénombre. C'était de l'or.

Se doutant que les autres sacs en devaient être également remplis et persuadé qu'il n'y a pas de mal à voler des voleurs, Stefann transporta tous les sacs au-dehors, et les ayant cachés dans un buisson de ronces facile à repérer, il retourna chez lui au grand galop pour y chercher son cheval, sur le dos duquel, le tenant par la bride, à la nuit close, il enleva cette fortune inespérée.



Inutile de dépeindre le ravissement qu'il éprouva et sa femme pareillement, quand, leur porte fermée à clef, leur fenêtre aveuglée au moyen d'un rideau, dans l'angle le plus retiré de leur chambre, ils virent, à la lueur d'une chandelle, resplendir leur trésor. Ils n'en dormirent pas de la nuit.



Le lendemain matin Stefann chargea sa femme d'aller emprunter un boisseau à son frère, tout en lui recommandant un silence de carpe sur sa découverte. Elle ne rencontra que sa belle-sœur.

— Pourquoi donc Stefann a-t-il besoin d'un boisseau ? lui demanda celle-ci.

— Je n'en sais rien. Il ne me l'a pas dit, et il n'aime pas qu'on l'interroge. Je viens faire sa commission. Voilà tout.

La belle-sœur aurait bien voulu en savoir davantage. Cependant elle alla chercher le boisseau, en enduisit le fond de poix et le remit à

la femme de Stefann, avec prière de le lui rendre au plus tôt, attendu qu'elle-même en avait besoin.



Usant des mêmes précautions que la veille, Stefann, qui n'aurait jamais pu venir à bout de compter ses pièces d'or, tant il y en avait, les mesura avec le boisseau, dans un coin sombre, sans s'apercevoir qu'il en restait au fond de collées à la poix et, pour détourner tous soupçons de la part de son frère, il y jeta des grains de sarrasin, sous qui elles disparaissaient.

Sa femme ne s'en aperçut pas davantage, en allant restituer le boisseau ; mais sa belle-sœur et son frère ne furent pas dupes du stratagème, car, sous le sarrasin, ils découvrirent les pièces d'or.

— Oh ! oh ! qu'est-ce là ? se dirent-ils. Est-ce que, par hasard, Stefann se serait mis voleur ?



Pour en avoir le cœur net et surtout en tirer profit, le frère de Stefann courut lui faire visite et lui demanda d'où il tenait ces pièces d'or. Stefann aurait préféré garder son secret mais l'autre le tourmenta tellement, lui reprochant d'être un mauvais frère et à tout le moins un voleur, qu'il finit par lui raconter son histoire... Il n'accusa toutefois qu'un demi-boisseau d'or environ, ce qui représentait une somme fort grosse.

Le frère alors manifesta l'intention de se rendre aussi dans la forêt pour y chercher fortune, et Stefann eut beau vouloir l'en dissuader, de peur que les brigands, revenus et furieux de leur perte, ne tirassent de lui vengeance, tout ce qu'il put obtenir fut que son frère attendît une huitaine pour leur laisser le temps d'amasser dans leur cachette de nouvelles richesses. Encore lui faudrait-il ne négliger aucune précaution.



La huitaine écoulée (et Dieu sait qu'il s'était morfondu jusque-là), le frère, à pas de loup, se dirigea vers le rocher, dont Stefann lui avait indiqué l'emplacement. C'était le soir. Une heure il se tint aux aguets, les oreilles et les yeux grands ouverts, au centre d'un épais fourré. N'ayant rien entendu que des froissements de feuilles au passage des bêtes et quelques rares chants d'oiseaux, il se mit à ramper lentement,

prudemment, vers l'entrée du rocher ; puis, au bout d'un instant, rassuré par le silence, il y pénétra...

Mais un brigand se trouvait là, que ses compagnons avaient placé en sentinelle et qui, d'un coup de sabre bien appliqué, sans autre explication, lui trancha proprement la tête. Après quoi, pendant qu'il faisait encore un peu jour, il l'alla suspendre, avec le corps, aux branches d'un arbre voisin, pour effrayer quiconque aurait la tentation de s'égarer dans ces parages.



En ne voyant pas revenir son frère, dont il n'ignorait pas l'aventureuse expédition, et d'ailleurs averti, le lendemain matin, par sa belle-sœur, éplorée, qu'elle l'avait en vain attendu toute la nuit, Stefann se douta qu'il lui était arrivé malheur. Sans perdre une minute, au risque de ce qui pourrait lui advenir à lui-même, il se rendit dans la forêt sur son cheval avec un grand sac, ainsi qu'il pratiquait le plus souvent, pour emporter du bois mort.

Quelles ne furent pas son horreur et son affliction quand s'offrirent à ses yeux la tête et le cadavre de son frère ! Il les détacha pieusement et, les ayant glissés sous des fougères dans le grand sac, qu'il plaça devant lui, en travers, sur le cou de son cheval, il reprit tristement le chemin de sa maison.



Le soir, s'étant déguisé en charbonnier, la face noire, sous un chapeau à larges bords, il alla chez un savetier du bourg, assez éloigné de chez lui.

— Veux-tu gagner trois pistoles ? dit-il.

— Ça ne se refuse pas, répondit le savetier. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit tout simplement de recoudre la tête au corps d'un de mes parents qu'ont tué des brigands et que j'ai ramené chez moi, avant qu'on l'enterre. Seulement, pour n'avoir pas d'ennuis, je ne tiens pas à ce que tu me connaisses et je dois te bander les yeux. Y consens-tu ?

Le savetier accepta. Il n'avait pas souvent l'occasion de gagner tant d'argent, et l'aspect du charbonnier, sa tristesse, le son de sa voix, lui inspiraient confiance. Il prit donc son alêne et du fil, et, s'étant laissé bander les yeux d'un mouchoir, il le suivit. C'est-à-dire que Stefann, ayant passé un bras sous celui du savetier, l'emmena dans sa maison, où pour plus de sûreté, il avait conseillé à sa femme de ne pas se

montrer.

Une fois là, Steffann rendit la vue au savetier pour lui permettre d'accomplir sa tâche. Dès qu'elle fut terminée, lui ayant donné les trois pistoles et remis le bandeau, il le ramena jusque chez lui.



Quelque temps après, l'un des brigands alla trouver le savetier.

— Voici, dit-il, une paire de bottes qui ont besoin de réparations. Es-tu capable de les recoudre solidement ?

— Si j'en suis capable ? répondit le savetier. Par exemple ! J'ai fait, l'autre jour, et bien fait un travail beaucoup plus difficile.

— Vraiment ! Et lequel ?

— J'ai recousu sa tête à un corps.

Ici le brigand eut un léger sursaut, d'étonnement sans doute, et regardant le savetier dans le fin fond des yeux :

— Pourrais-tu, reprit-il, me conduire chez la personne qui t'a commandé ce bel ouvrage ?

— Non, dame ! attendu qu'on m'avait mis un bandeau sur les yeux.

— Et c'est ici, dans le bourg même ?

— Pour ça, oui ; j'en suis sûr.

— Combien de temps as-tu marché avant d'arriver ?

— À peu près dix minutes.

— Tiens, voici une pistole. Viens avec moi et tâche de retrouver cette maison.



Le brigand et le savetier sortirent ensemble et parcoururent le bourg, qui consistait principalement en une rue interminable. Soudain le savetier s'arrêta devant une petite maison que rien ne distinguait des voisines, si ce n'est devant la porte une pierre en saillie contre laquelle il avait buté.

— Ce doit être ici, lui dit-il. J'avais compté quinze cents pas, en marchant doucement, car j'étais gêné, n'y voyant pas clair, et le compte y est.

— C'est bien, articula le brigand. Et, tirant un morceau de craie de sa poche, il traça une croix de Saint-André sur la porte, qui était celle, en effet, de Steffann.



Devenu riche, Stefann, qui ne cessait pourtant d'en parler avec sa femme, n'avait pas encore arrêté l'emploi qu'il ferait de sa fortune. La prudence lui commandait, d'ailleurs, de ménager la transition aux yeux des gens, en inventant quelque histoire, même s'il se décidait finalement à s'installer dans un autre endroit.

Il avait commencé par raconter que sa femme se sentait fatiguée, qu'elle avait grand besoin d'une aide, au moins pour le moment, et que, malgré la dépense, dont souffrirait leur trop modeste bourse, il se voyait à regret forcé de prendre une servante.

Celle qu'il choisit était une gaillarde, ayant l'œil à tout, vaillante et avisée. C'est elle qui se levait la première.

Quand elle ouvrit la maison le lendemain matin, la croix blanche ne fut pas la seconde chose qu'elle aperçut. Un tel signé lui parut louche et elle profita de ce que les maisons voisines étaient encore closes pour en aller vite marquer deux de chaque côté, d'une croix également blanche.



Aussi, quand, la nuit suivante, les brigands, guidés par le chef, se virent en présence de cinq portes aux marques pareilles, ne sachant à laquelle s'en prendre, ils décampèrent, non sans que le chef se fût promis de retrouver la bonne porte, et, cette fois, de ne pas manquer son homme.

Il en fut quitte pour renouveler son expérience avec le savetier, moyennant une pistole, et, certain désormais de ne pas se tromper, il revint quelques jours après, à la tombée de la nuit, déguisé en marchand, avec une charrette chargée de treize tonneaux.



— Vous n'auriez pas besoin d'huile, dit-il à la servante, qui lui ouvrit, de la bonne huile d'olive, de Salon, en Provence, et pas chère, meilleur marché que votre huile blanche ?

— Je ne peux pas vous dire. Mes maîtres ne sont pas là et ils ne doivent rentrer que très tard.

— Comme c'est ennuyeux !... J'aurais bien voulu leur placer une de mes futailles... Il est vrai que je pourrai demain matin en causer avec eux... Mais ce qui m'ennuie le plus, figurez-vous, c'est que toutes les auberges sont pleines... Il n'y avait de place nulle part, pas plus pour moi que pour ma charrette et mon cheval. Je ne voudrais

pourtant point coucher dehors avec mon chargement. La nuit est fraîche et je suis moulu de fatigue.

— Il y aurait peut-être moyen de s'arranger, si vous n'êtes pas trop exigeant.

— Je ne le suis pas du tout, ma belle enfant.

— Eh bien ! voilà ; vous pourriez aller coucher dans le grenier, sur le foin. On n'y est pas mal et au chaud. On mettrait votre cheval à l'écurie, avec le nôtre, et votre charrette sous le hangar.

— Avec plaisir, mais que diront vos maîtres ?

— Ils diront que j'ai bien fait. Ce sont de très braves gens.

— Ah ! Alors, c'est entendu, j'accepte.

Et le chef des brigands, après avoir casé son cheval et sa charrette sur les indications de la servante, monta dans le grenier en la remerciant et en voilant de la main des bâillements simulés, pour accuser sa lassitude et son envie de dormir.



La servante lui souhaite bonne nuit ; puis, comme la tête du marchand ne lui revenait pas, elle alla demander dans l'auberge la plus rapprochée de la maison s'il était vrai qu'on y eût refusé du monde. On lui répondit que non. Redoutant alors quelque manigance, elle alla ensuite, en se hissant sur la charrette, examiner avec sa lanterne les tonneaux. Elle observa qu'au lieu de bondes, en liège ou en bois, l'orifice en était fermé, singulière pratique, à l'aide de bouchons de paille et, phénomène encore plus étonnant, que ces bouchons, très fréquemment, se soulevaient de bas en haut, comme pour permettre à l'air de s'introduire. Elle n'aurait jamais supposé que l'huile possédât une telle force d'expansion.

Ses soupçons ainsi vérifiés, la servante cogna du doigt successivement contre tous les tonneaux et de chacun elle entendit sortir une voix sourde, qui disait :

— Est-ce qu'il est temps ?

— Pas encore ; tout à l'heure ; je t'appellerai, glissa-t-elle près de l'orifice, en grossissant la voix.

Ayant de la sorte éventé le stratagème des brigands, elle fit bouillir de l'eau dans un chaudron et en versa successivement dans tous les tonneaux, en ayant soin chaque fois de remettre le bouchon et d'appuyer dessus avec un torchon. De cette façon, les brigands, ébouillantés d'abord, furent ensuite étouffés, tous.



Ses maîtres n'étant toujours pas rentrés, elle courut alors s'enfermer dans sa chambre, après avoir, à tout hasard, pris une hache pour se défendre en cas de besoin, et, ouvrant sa fenêtre, qui donnait sur la cour, elle resta aux aguets.

Vers minuit, elle entendit le faux marchand, qui, à pas de loup, descendait du grenier, et elle le vit, au clair de lune, qui frappait légèrement sur les tonneaux et appelait ses hommes à voix basse. Aucune réponse n'étant sortie, il comprit qu'il avait été joué une fois de plus et il s'enfuit, en jurant de se venger quand même, coûte que coûte.

À peine était-il parti que Stefann et sa femme rentraient chez eux. La servante les mit au courant de ce qui s'était passé. Ils la félicitèrent et, pour la récompenser, séance tenante, ils doublèrent ses gages.



Plusieurs semaines s'écoulèrent. Des brigands pas de nouvelles. Stefann s'en crut à tout jamais débarrassé et respira plus à son aise. Peut-on vivre tranquille sous la menace d'un malheur, dont on ne connaît ni l'instant ni la forme, et qui, après vous avoir longtemps guetté de haut, comme l'épervier un passereau, fondera sur vous à l'improviste, irrésistible ?



Un beau jour, dans une maison qui touchait presque celle de Stefann, vint s'installer un homme entièrement rasé, dont, à le fréquenter, la rondeur et jovialité lui inspirèrent confiance. Cet homme lui rendit même de menus services, comme il se doit d'ailleurs entre voisins. Stefann ne fut pas en reste, tant et si bien qu'il l'invita certain soir à dîner, sans compliments, comme on dit en Bretagne, ce qui signifie sans cérémonie.

Lorsqu'on fut à table, la servante, qui était de plus en plus attachée à ses maîtres et, les perdant, eût eu peine à trouver une aussi bonne place, observa soigneusement leur hôte, sans en avoir l'air.

Dans un moment où, le repas s'avancant, il avait déboutonné, pour se mettre à l'aise, les derniers boutons de sa veste, elle remarqua la crosse d'un pistolet qui s'arrondissait par-dessous ; et alors elle reconnut le chef des brigands, dont l'absence totale de barbe lui avait jusque-là dissimulé la personnalité véritable.

À la fin du dîner, Stefann invita sa servante à s'asseoir et à trinquer

avec eux. Elle leur fit des tours de cartes, leur chanta des chansons, et, comme le chef des brigands admirait la variété de ses ressources, elle prétendit en posséder encore d'autres.

Son père, ancien soldat et garde de la forêt, lui avait appris le maniement des armes. Sur ce, décrochant une épée pendue au-dessus de la cheminée, elle s'escrima contre le mur, avec la souplesse et la vigueur d'un bretteur fieffé... Puis, se détournant soudain, et de toute sa force, elle plongea son fer dans le cœur du brigand, qui poussa un grand cri et tomba sur le sol comme une masse.

— Qu'as-tu fait, malheureuse ? s'écria Stefann.

— J'ai fait justice, dit-elle. Je vous ai délivré de votre plus cruel ennemi. C'est lui, je l'ai reconnu, qui s'était introduit chez vous sous la figure d'un marchand, avec ses hommes cachés dans des tonneaux, pour vous assassiner. Voyez, du reste.

Elle écarta le pan de la veste du brigand et montra le pistolet, qui était bel et bien chargé.

— S'arme-t-on de la sorte pour aller dîner chez un voisin, quand on n'a pas de mauvaises intentions ?



Stefann et sa femme furent convaincus. Ayant, de concert, acheté à quelque temps de là une belle propriété, pour laquelle il leur fallait d'autres domestiques, ils gardèrent leur servante auprès d'eux à ne pas faire grand-chose et la traitèrent désormais comme si elle était de la famille.

La Sirène et l'Épervier



QUAND on a une femme avec six enfants à nourrir, sans se compter soi-même, c'est dur. Tel était le cas d'un pauvre pêcheur de Saint-Michel-en-Grève, nommé Erwen Abgrall. Ajoutons que sa femme, Guyona Le Doz, était sur le point d'avoir un septième enfant et qu'elle avait naturellement de l'appétit pour deux.

En somme, Abgrall devait pourvoir avec ses deux bras à la subsistance de neuf personnes.

Sans doute la mer est un réservoir inépuisable de poissons mais il n'y a pas qu'à se baisser pour en prendre. Ils ne sont pas toujours disposés à se laisser faire. Ils ne sont pas là où l'on est et sont où l'on n'est pas. Il faut compter aussi avec la mer, avec les mauvais temps durant lesquels les bateaux ne peuvent même pas sortir ; et cependant on a, dans ces moments-là, besoin de manger comme dans les autres, et la marmite ne s'emplit pas toute seule.

Tant il y a que le pauvre Abgrall n'arrivait que tout juste à empêcher les siens à mourir de faim. Notez que c'était le meilleur pêcheur, et le plus vaillant du pays. Sans chercher, comme les camarades, à rentrer avec la marée montante, il s'obstinait, quand sa barque n'était pas suffisamment chargée, à vouloir la charger davantage. Il passait dehors des journées et des nuits entières à jeter ses filets et ne regagnait finalement sa misérable chaumière, située au bord de la grève, sous Roc'h-al-laz, que rompu de fatigue et hors d'état de continuer.

À vrai dire, surtout quand la pêche n'avait pas été bonne, il n'était pas pressé de se retrouver chez lui. Les grands enfants faisaient triste mine, les plus jeunes piaillaient, leur ventre étant vide, et la mère, une brave femme pourtant, d'humeur agréable autrefois, l'accueillait par des plaintes, sinon par des injures. La misère lui avait aigri le

caractère.

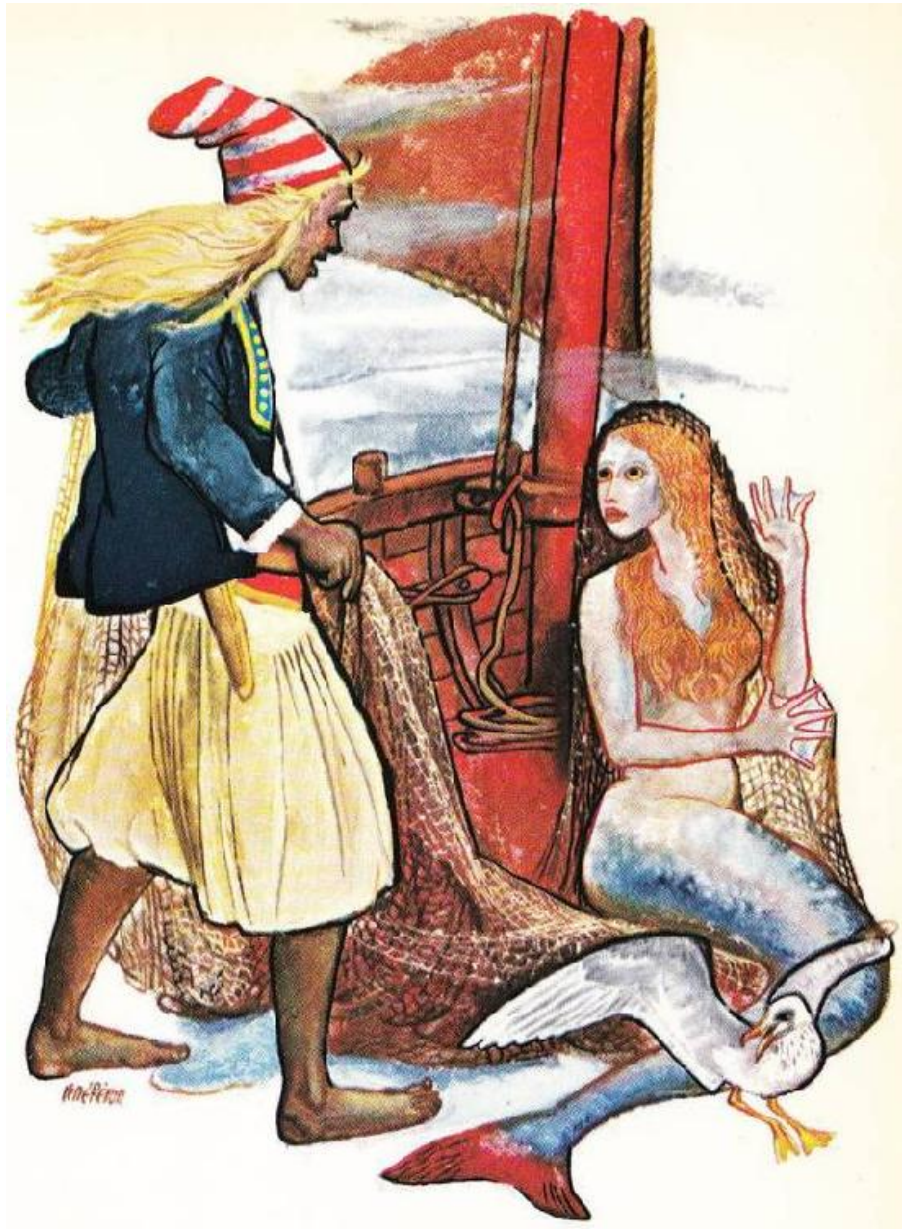
Quoiqu'il n'eût rien à se reprocher, le pauvre Abgrall, baissant la tête, ne répondait rien à sa femme et se contentait de gémir intérieurement sur la dureté de son destin, qu'il n'était pas loin d'attribuer aux maléfices d'une sorcière.

Un matin de juin qu'il relevait ses filets, il les sentit d'une telle lourdeur qu'il dut employer toute sa force pour les amener à bord.

Il pensait avoir capturé un marsouin ou quelque énorme thon.

Jugez de son étonnement quand sa prise lui apparut. Jamais il n'avait vu de semblable poisson. C'était, dans la partie supérieure, un buste de femme, ayant, ma foi ! une jolie tête, avec de longs cheveux blonds et de larges yeux verts, la peau très blanche, de beaux bras et de belles mains, dont toutefois les doigts étaient palmés. Le reste du corps était couvert d'écailles mordorées et se terminait en queue de poisson.

— Oh ! oh ! se dit Abgrall, ce doit être une sirène.



Il en avait entendu parler et n'eut plus aucun doute quand, s'exprimant dans la langue des hommes, la sirène, qui se tordait sur le plancher de la barque, le pria de la remettre à l'eau.

— Pas si bête ! répondit Abgrall ; pour une fois, par hasard, que je fais une belle pêche !... Cette fois-ci, ma femme ne criera pas... Nous aurons de quoi manger pendant un bon bout de temps.

Terrifiée par cette perspective, la sirène se redressa sur sa queue, et levant vers lui ses deux mains :

— Je t'en supplie, pêcheur, s'écria-t-elle, délivre-moi et je t'assure que tu n'auras pas à t'en repentir.

— Que me donneras-tu en échange ?

— Je te ferai prendre tous les jours autant de poissons que tu voudras.

— Ah ! si c'était vrai !... Mais la preuve ?

— Jette tes filets à l'eau.

Il les jeta et les retira pleins à se rompre de poissons magnifiques : des turbots, des congres, des soles, etc., etc.

Par deux fois il recommença et par deux fois la pêche fut aussi fructueuse.

— À la bonne heure ! s'écria-t-il. Pour le coup, je suis sûr, en rentrant, d'être bien accueilli par ma femme. Grand merci, madame la sirène. Je vais vous remettre à l'eau.

C'est ce qu'il fit, après avoir dénoué la corde dont il avait, par précaution, attaché la sirène à son mât.



Alors la sirène, tout en nageant, par plaisir de se retrouver dans son élément :

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, lui dit-elle.

— Mauvaise ?

— Plus maintenant. Ta famille s'est augmentée en ton absence...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un garçon, un beau garçon.

— Tant mieux ! Et Guyona ?

— Ta femme ? Elle va bien.

— Je cours embrasser mon garçon.

— Un instant. Tu me l'apporteras pour que j'en fasse autant.

— Merci bien... Pour que vous l'enleviez ou lui jetiez un mauvais sort.

— Quelle raison en aurais-je ? Ne sommes-nous pas tombés d'accord ?... Amène-le-moi, te dis-je, et non seulement tu n'auras pas à t'en repentir, mais encore je te ferai un cadeau beaucoup plus beau que le premier.

Le pêcheur, alléché, promit et s'en alla.



Abgrall chantait à tue-tête quand il débarqua.

Sa femme l'entendit et, s'adressant à ses enfants :

— Votre père chante, leur dit-elle, ce qui ne lui arrive pas souvent. C'est bon signe. Il doit avoir fait bonne pêche. Allez donc voir.

Les enfants se précipitèrent vers le rivage et, en voyant pleine jusqu'à ras bord la barque de leur père, ils poussèrent des cris de plaisir.

— Qu'en dites-vous, mes gars ? s'écria Abgrall, dont leur joie décuplait la sienne. Allez, prenez, autant que vous pourrez... Et portez ça à votre mère.

Il les suivit de près, chargé comme un baudet ; et il riait de bonheur en embrassant sa femme et son nouveau-né, au milieu du tapage que faisait la gaieté inaccoutumée de ses autres enfants.

Guyona était bien contente aussi et encore plus étonnée.

— Qu'y a-t-il donc, Erwen, demanda-t-elle, que tu as pris aujourd'hui tant de poissons ?

— Il y a, Guyona, que c'est la sirène qui me les a fait prendre et qui m'en fera prendre encore tous les jours autant que je voudrai.

— La sirène ? Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Oui, la sirène.



Abgrall raconta tout ce qui s'était passé et, devant la preuve péremptoire que fournissait le tas grouillant de poissons amoncelés dans un coin, elle dut se rendre à l'évidence. Mais quand Abgrall parla d'aller montrer son nouveau-né à la sirène, le premier mouvement de Guyona, comme l'avait été celui de son mari, fut de protester avec énergie, et pour les mêmes raisons.

C'est pour les mêmes raisons aussi qu'elle finit, comme lui, par se soumettre.

— Songe donc, ma femme. La sirène veut simplement baiser l'enfant. Je le tiendrai bien ; n'aie pas peur. Qu'est-ce que nous

risquons ? Elle m'a promis de si belles choses ! Et nous, qui avons si longtemps vécu jusqu'ici dans la misère et dans la peine, nous serons riches, riches.

— J'y consens. Seulement, notre enfant n'a pas encore de nom. Il faut commencer par lui en donner un et par le faire baptiser. Si nous l'appelions Fanch ?

— Comme tu voudras, ma femme.

— Va-t'en chercher un parrain et une marraine.

— Il y a justement le père Fanch, mon vieux camarade, qui ne me refusera pas. Sa fille servira de marraine.

— C'est cela. Tiens, prends-le, ce petit ange, et veille bien sur lui.

— Sois sans crainte.

Abgrall prit délicatement le bébé bien emmaillotté, que lui tendait la mère, après l'avoir embrassé doucement sur le front, et sortit, à petits pas, avec son léger fardeau, qu'il portait gauchement dans ses bras vigoureux.



Le baptême terminé, Abgrall, qui craignait de lasser, en s'attardant, la patience de la sirène, s'empressa de gagner la grève, déserte à cette heure.

Allongée au soleil sur le sable, et tout au bord de l'eau, où disparaissait la partie inférieure de son corps, de telle sorte qu'on eût cru voir une femme, le visage tourné vers la terre, la sirène attendait.

Comme la mère, elle baisa sur le front le bébé, que lui offrait Abgrall, et, s'extasiant sur sa gentillesse, elle tendit au pêcheur une pièce d'or :

— Prends cette pièce d'or, lui dit-elle. Quand tu seras rentré chez toi, pose-la sur la pierre du foyer, et demain, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il ne cessera d'en tomber par la cheminée. Mais à partir de ce moment, ton fils m'appartient.

Abgrall avait avancé la main droite pour saisir la pièce d'or. Profitant de ce qu'il ne tenait plus ainsi son enfant que du bras gauche, la sirène se dressa sur sa queue de toute sa hauteur et violemment essaya de le lui arracher ; mais le père tenait bien et il s'enfuit avec son petit trésor, pour ne s'arrêter que chez lui, à l'abri.

La sirène était furieuse.

— Va, va ; tu peux courir : tôt ou tard ton enfant m'appartiendra.

Et, de rage, elle plongea dans la mer avec une telle impétuosité que de grandes vagues déferlèrent sur le rivage.



Guyona frémit quand elle sut le danger qu'avait couru son enfant, et le serrant contre son cœur, pour bien marquer sa possession, elle le couvrit de baisers. Elle et son mari se promirent, d'ailleurs, de veiller étroitement sur lui, pour qu'il n'approchât jamais de la mer et se trouvât ainsi hors des atteintes de la sirène.

Pour ce qui est des pièces d'or, Guyona ne croyait pas beaucoup à leur multiplication. Cependant elle fut d'avis, avec Abgrall, qu'on pouvait toujours essayer.

Avant donc d'aller se coucher, Abgrall déposa sa pièce d'or avec précaution sur la pierre du foyer, et, durant toute la nuit, il ne rêva que de la sirène et de la pluie d'or annoncée.

Au petit jour, ne se pouvant contenir davantage, il se leva et courut voir si sa pièce avait compagnie. Hélas ! elle brillait toujours seule sur la pierre du foyer.

Mais au lever du soleil (ce n'est qu'à ce moment-là que devait commencer le miracle : Abgrall l'avait oublié) se fit entendre dans la cheminée un bruit qui réveilla son espérance, et les pièces se mirent sans arrêt à tomber, une par une, avec un joli tintement.

— Venez voir, venez voir, ma femme, mes enfants ! s'écria le pêcheur fou de joie, aux premières pièces d'or qui tombaient.

Sa femme, ses enfants, tirés brusquement de leur sommeil et se frottant les yeux, se levèrent en chemise, accoururent, et, quand ils virent sur le petit tas déjà formé cette merveilleuse pluie d'or, qui ne cessait pas, ce furent, de la part des enfants, des cris, des sauts, des battements de mains, des exclamations qui ne s'arrêtèrent pas non plus.

C'est tout juste si les uns et les autres prirent le temps de s'habiller et de manger un morceau sur le pouce.

On rangea les pièces par piles dans l'armoire, qui fut fermée à clef. Ensuite, on en mit dans des sacs, qui furent cachés sous les lits...

Enfin quand le soleil, d'or aussi ce jour-là, disparut dans la mer, il y en avait dans tous les coins.

Aussitôt levé, le lendemain matin, Abgrall, qui ne pouvait pas croire à sa bonne fortune, alla vérifier si son or était toujours là. Il y était.

Ayant alors rempli ses poches et consulté sa femme sur les acquisitions à faire il partit à pied pour Lannion, où il acheta du pain blanc, du vin, de la viande, des gâteaux et des sucreries à l'intention des enfants, du linge, de quoi tailler des habits pour tout le monde, et enfin, un cheval, car il n'aurait pas pu tout porter à lui seul. Puis,

montant sur sa bête, il s'en revint à sa chaumière, fier et heureux comme un propriétaire.

Guyona, qui avait assez d'occupations, prit une couturière à la journée pour les vêtements ; et, comme cette femme mangeait avec eux tous, on sut bientôt à Saint-Michel, à Locquirec et dans les environs que la table était bien garnie chez les Abgrall et qu'ils ne se refusaient rien.

Il y avait déjà là de quoi étonner les gens. Ce fut encore pis quand on leur vit acheter du terrain et construire une belle maison, avec étable et écurie, puis acheter des vaches, des moutons, des porcs et toute sorte de jolis meubles.

La jalousie s'en mêla. On tint de fâcheux propos sur leur compte.

— Comment se fait-il que les Abgrall, qui n'avaient pas le sou, soient maintenant si riches ?

— Il faut qu'ils aient trouvé un trésor.

— Ou bien qu'ils aient vendu leur âme au diable.

On les regarda de travers. Personne ne voulait plus les fréquenter. Les Abgrall en souffrirent, sans se plaindre. Ils étaient d'ailleurs assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes et n'avoir pas besoin de voisiner.

Et, comme ils étaient toujours aussi simples, aussi bons, que pas un mendiant ne se présentait à leur porte sans qu'on lui donnât la pièce, que même ils avaient obligé de leur bourse des voisins moins soupçonneux que d'autres, à la longue, on finit par accepter le fait accompli, par les saluer poliment, par échanger avec eux, quand on les rencontrait, des paroles aimables.



Cependant Fanch, leur dernier enfant, grandissait, grandissait. Il était sage et avisé, manifestait du goût pour l'étude. On l'envoya d'abord à l'école de Saint-Michel-en-Grève ; puis on le mit en pension à Lannion. Il apprenait tout ce qu'il voulait.

À dix-huit ans, estimant en savoir assez pour ses besoins, il demanda à ses parents l'autorisation de partir en voyage : il avait envie de voir du pays.

Ses parents la lui accordèrent et lui donnèrent une bourse pleine d'or, avec un domestique pour l'accompagner.

Ce ne fut pas, toutefois, sans une vive appréhension, car ils n'avaient pas oublié les menaces de la sirène et ils n'avaient pas jugé convenable d'en avertir Fanch, ce qui peut-être eût mieux valu.

— Surtout ne t'approche pas de la mer, mon enfant, lui répétaient-

ils l'un après l'autre.

— Pourquoi, mes chers parents ? Mes frères, mes camarades nagent tous comme des poissons, et moi, vous ne m'avez jamais laissé jouer avec eux sur la grève. Vous avez certainement une raison. Dites-la-moi, quelle qu'elle soit. Je suis d'âge à la connaître.

Guyona eut l'air de réfléchir un instant :

— Eh bien ! mon Fanch, puisque tu insistes, sache que, le jour de ta naissance, et à plusieurs reprises depuis lors, j'ai rêvé que tu te noyais. Les songes ne sont pas toujours des mensonges ; c'est quelquefois des avertissements dont il faut tenir compte. En tout cas, ce que je te demande, fais-le pour ta mère.

— Et pour ton père aussi, ajouta Abgrall.

— Soyez tranquilles, mes chers parents : je vous obéirai.

Fanch, avec son domestique, à cheval tous deux, étaient déjà parti que, de loin, ses parents lui renouvelaient en criant leur recommandation :

— Surtout ne t'approche pas de la mer.

Et Fanch dit, en riant, à son compagnon :

— Vois-tu, ils ont peur que je me noie.

Après quoi, il n'y pensa plus.



En traversant un jour une lande, ils rencontrèrent le cadavre d'un cheval, que se disputaient avec acharnement un loup, un épervier et un bourdon.

Le loup, babines retroussées, chassait en grognant l'épervier, qui cherchait de son bec à lui crever les yeux, et le bourdon, bourdonnant entre eux deux, qui se lâchaient par instant pour se retourner contre lui, piquait et harcelait tantôt l'un, tantôt l'autre.

Fanch, qui n'avait pas peur, s'approcha :

— Comment, leur dit-il, mes pauvres bêtes, ne préférez-vous pas vous entendre, au lieu de batailler ? Il y a là pourtant de quoi vous contenter tous trois, et même une dizaine de confrères avec vous. Si vous voulez, je vais vous mettre d'accord et partager la proie entre vous de manière que vous ayez chacun ce qui vous plaît le mieux.

Les trois bêtes se concertèrent d'un coup d'œil et répondirent avec ensemble :

— Nous le voulons.

— Eh bien ! voici. La chair sera pour le loup, les entrailles pour l'épervier, le sang pour le bourdon. Êtes-vous satisfaits du partage ?

— Nous le sommes. Merci, l'homme.



Fanch s'étant éloigné, avec son domestique, et le loup ayant attaqué à belles dents l'une des cuisses du cheval, l'épervier eut un remords de conscience :

— Cet homme nous a rendu service, dit-il, en mettant la paix entre nous. Ne pensez-vous pas qu'en retour nous lui devons bien quelque chose ?

— C'est vrai, reconnut le bourdon ; chacun de nous devrait lui donner une marque de sa reconnaissance. N'es-tu pas de notre avis, loup ?

Le loup ne répondit que par un grognement et continua de manger avec sa voracité habituelle.

— Qui ne dit mot consent, interpréta l'épervier. Je vais inviter l'homme à revenir.



En quelques coups d'aile, il eut rejoint Fanch.

— Hé ! l'homme, cria-t-il.

Étonné de s'entendre appeler dans les airs, Fanch leva les yeux et aperçut l'épervier.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Revenez un instant, je vous prie.

— Qu'y a-t-il ? Vous seriez-vous repris de querelle ?

— Pas du tout. Nous voudrions simplement reconnaître le service que vous nous avez rendu, en vous faisant un petit présent chacun, selon ses moyens.

Fanch dit à son domestique de l'attendre et retourna près du cheval mort.

— Eh bien ! loup, interrogea l'épervier, quel présent, pour ta part, veux-tu faire à cet homme ?

— Le manger.

— Glouton, va ! Tu ne penses jamais qu'à la mangeaille. Tu sais cependant que sans lui nous serions encore, tous les trois, à nous battre. Parle, que lui donneras-tu ?

— Un coup de dent.

Le bourdon intervint alors :

— Voyons, loup, pour une fois au moins, sois donc raisonnable.

— Eh bien ! grogna-t-il entre deux bouchées, sans s'arrêter, je lui accorde la faculté de se changer à volonté en loup.

— À la bonne heure ! dirent les deux autres.

— Et moi, ajouta l'épervier, je lui accorde la faculté de se changer en épervier à volonté.

— Quant à moi, conclut le bourdon, s'il a besoin de mon aide, en quelque circonstance que ce soit, il n'aura qu'à m'appeler, et je lui prouverai que, pour être petit, on n'en peut pas moins être utile.

— Merci à vous, mes bonnes bêtes. Ainsi ferai-je à l'occasion. Merci, et au revoir.



Sur ces mots, Fanch les quitta et rejoignit son domestique, mais sans lui révéler ce qui s'était passé.

Curieux toutefois d'apprécier la valeur des présents qu'il avait reçus, il donna son cheval à garder à son domestique, avec prière de l'attendre un moment, et, se dissimulant derrière un buisson, dans un bois que longeait leur chemin :

— Je voudrais, articula-t-il, être changé en loup.

Il le fut. Et, sortant du bois, il se précipita vers son domestique en lui montrant les dents.

— Holà ! maître, holà ! cria le domestique, épouvanté, accourez vite. Il y a ici un grand loup qui va me dévorer.

Et comme, bien entendu, Fanch ne se montrait pas sous sa forme humaine, le domestique prit la fuite au grand galop de son cheval, abandonnant celui de son maître.

L'épreuve était concluante. Fanch souhaita de redevenir un homme et il le redevint aussitôt.

Puis, à son tour, il attendit, dans la pensée que son domestique ne tarderait pas à revenir. Ouais ! le drôle ne revint pas.

Et à la fin, lassé d'attendre, Fanch remonta sur son cheval et partit.



Le soleil se drapait pour se coucher dans un manteau de pourpre, quand Fanch arriva devant de hautes murailles, où s'encastrait une porte. Il y frappa. Elle s'ouvrit. Derrière, personne.

Il entra dans une cour et, voyant une écurie, avec des râteliers garnis de foin, il y mit son cheval, qui était fatigué et qui, comme lui-même, devait avoir grand-faim.

Voyant d'autre part, un château tout illuminé, dont la porte était ouverte à deux battants, il y pénétra, timidement, tout prêt à s'excuser si quelqu'un se montrait. Personne.

Après avoir traversé le vestibule, il se trouva dans une vaste cuisine, où, devant un feu magnifique, rôissait un mouton à la broche. Toujours personne, ni homme, ni femme, ni chien, ni chat, ni rat, ni souris. Rien de vivant, enfin.

Il s'assit sur un banc, sous le manteau de la cheminée et, pour se réchauffer, il tendit ses mains à la flamme, espérant toujours quelque apparition du maître ou de ses serviteurs. Vain espoir.

À bout de patience, et la faim, ce renard, lui rongeaient les entrailles, il débrocha le mouton qui était cuit à point, le posa sur la table, où il y avait un couvert tout dressé, avec une miche de pain doré et un flacon de vin rouge, et, s'étant découpé un gigot, il en dévora plusieurs tranches, qu'il arrosa copieusement.

Son repas terminé, la chaleur et la fatigue aidant, Fanch se sentit une envie irrésistible de dormir.

Alors une invisible main saisit le candélabre qui était sur la table et se dirigea vers un escalier de marbre. Sans peur, Fanch suivit la lumière, qui, d'elle-même, se posa sur la table de nuit, dans une belle chambre, au milieu de laquelle s'offrait un lit d'apparence moelleuse. S'étant déshabillé en un tour de main, il s'y glissa prestement et s'endormit presque aussitôt.



Mais quel réveil, le lendemain matin !

Des coups de bâton répétés sonnaient, comme impatients, sur le plancher de sa chambre.

Réveillé en sursaut, Fanch ouvrit les yeux, se dressa sur son lit et regarda. Que vit-il ? Horreur ! Trois petites vieilles, bossues, ratatinées, ridées, aux yeux chassieux, aux paupières éraillées, dont le nez rouspiqueux se courbait vers un menton poilu en galoche, au risque d'être happé au passage par une bouche violette, en coup de sabre, aux dents espacées de râteau, longues et d'un jaune sale.

Elles étaient plus laides l'une que l'autre. Il y avait de quoi être épouvanté. Fanch le fut.

L'une d'elles prit la parole.

— As-tu bien mangé, bien bu, bien dormi, mon garçon ?

— Oui, certes, répondit-il.

— Tu n'as à te plaindre en rien de l'hospitalité que tu as reçue en ce château ?

— En rien.

— Eh bien ! maintenant, il va falloir payer.

— Je suis prêt. Combien est-ce ?

Et Fanch glissa la main sous l'oreiller où il avait caché sa bourse.

— Tu n'y es pas. Il ne s'agit pas de payer en espèces. Nous sommes plus riches que toi.

— Que voulez-vous ? Parlez, je vous écoute.

— Voici, mon garçon. Nous sommes ici trois sœurs. Tu nous vois. Nous allons entrer dans une chambre noire, aussi noire que la nuit la plus noire, et tu devras nous dire, en cette obscurité, laquelle est de nous trois la plus jeune et la plus jolie. Si tu te trompes, tu encourras la mort. Auras-tu dit vrai, tu pourras choisir ta femme entre nous trois. Ne fais pas la grimace. Nous sommes, non ce que nous paraissions être, de répugnantes vieilles, mais jeunes et jolies. Notre père est le roi d'Espagne. J'ajoute qu'en même temps tu rompras le charme qui nous retient dans ce château. Un méchant magicien, qui veut du mal à notre père, s'est vengé de lui en nous jetant un sort.



Suivies de Fanch, les trois fausses vieilles entrèrent à la queue leu leu dans la chambre noire. Pas le moindre rayon de lumière n'y perçait.

Fanch se crut perdu. Déjà en plein jour, à quels signes imperceptibles, en les examinant de très près, aurait-il pu reconnaître laquelle, de ces trois ruines, était la moins vieille et la moins laide ? mais dans les ténèbres !...

Alors pensa-t-il :

— Qui pourrais-je bien appeler à mon secours ? Le loup ? L'épervier ? Non. Comment entreraient-ils ? La porte est fermée. Reste le bourdon. Il est de taille à pouvoir se glisser partout. Je n'ai, d'ailleurs, pas le choix.

Il appela donc le bourdon à voix basse et aussitôt il entendit un bourdonnement, vraon, vraon, vraon, qui en annonçait la présence. Puis une petite voix flûtée lui murmura ces mots dans le tuyau de l'oreille :

— Je sais ce que tu veux. N'aie pas d'inquiétude. Je connais les trois princesses, pour leur avoir souvent rendu visite dans leur chambre. Celle autour de laquelle tu m'entendras bourdonner est la plus jeune et la plus jolie.

Les mains en avant, à tâtons, Fanch s'avança dans l'obscurité et saisit l'une des princesses. Aucun bruit. Ce n'était point celle-là. Pas

d'avantage la seconde, le silence ayant continué. À la troisième enfin, le bourdon ayant bourdonné, il s'écria :

— La voici, je la tiens, la plus jeune et la plus jolie.



À ces mots, la chambre s'illumina, et, en voyant trois fraîches et jeunes princesses, aux lieu et place des trois horribles vieilles, il put vérifier que le bourdon ne l'avait pas trompé.

Elles le remercièrent toutes les trois de les avoir délivrées, et, en témoignage de leur gratitude, elles lui offrirent de les accompagner à la cour d'Espagne et d'épouser celle qui aurait sa préférence. Le roi leur père serait trop heureux de les retrouver pour refuser l'une d'elles à leur libérateur.

Que répondre à une pareille proposition ? C'était encore fort embarrassant. Cependant l'extrême jeunesse de Fanch et son désir très vif de mener une vie d'aventures qui commençait si bien lui fournirent une échappatoire.

— C'est trop de remerciements, leur dit-il ; je suis plus payé par le plaisir et par l'honneur d'avoir pu secourir d'aussi admirables princesses. Pour ce qui est de me marier avec l'une d'elles, je n'en serais pas moins heureux que fier ; mais vraiment je me sens trop jeune encore et, comme on prétend que les voyages forment la jeunesse, je vais, si vous le voulez bien, continuer ceux que j'ai entrepris. À mon retour, en revanche, je passerai par la cour d'Espagne et je serai alors tout à votre service.

Fanch partit donc seul de son côté, laissant les trois princesses espagnoles plus satisfaites de sa perspicacité que de sa galanterie.



Arrivé à Paris, il descendit dans le meilleur hôtel, dont la façade donnait sur le palais royal. À l'une des fenêtres de ce palais, il remarqua une jeune fille encore plus belle que la plus belle des trois Espagnoles et qui le remarqua elle-même, tant et si bien qu'ils demeuraient de longues heures à se considérer l'un l'autre.

Fanch apprit qu'elle était la fille unique du roi de France. Sans s'arrêter à cet obstacle, il chercha le moyen de se rapprocher d'elle. Le plus sûr parut être de se transformer en épervier, et il en exprima le souhait, tout en se demandant si l'oiseau tiendrait sa parole, comme le loup et le bourdon avaient tenu la leur.

La réussite fut la même. Transformé donc en épervier, il se hâta de

prendre son vol vers la fenêtre d'où la princesse l'observait :

— Oh ! le bel oiseau ! s'exclama-t-elle.

Et appelant sa femme de chambre :

— Venez vite ; nous allons tâcher de l'attraper.

C'est là précisément ce que désirait Fanch, et, la princesse ayant tendu la main vers lui, au moment où du bout de l'aile il lui frôlait la joue, il se laissa prendre, puis caresser, puis mettre dans une cage dorée qu'avait apportée la femme de chambre.

Sur ces entrefaites, le roi étant venu chez sa fille :

— Voyez donc, mon père, lui dit-elle, le bel oiseau que j'ai pris. Qu'est-ce que c'est ?

— Sauf erreur, c'est un épervier, ma fille. Faites-y attention, car c'est un oiseau de proie et il pourrait bien vous donner des coups de bec.

— Oh ! je ne crains rien. Il doit être apprivoisé.



Le soir, quand la princesse fut couchée, s'étant mise à lire avant de s'endormir, comme elle en avait l'habitude, voici qu'elle entendit une voix :

— J'ai froid aux pieds.

Très étonnée, un peu effrayée, elle regarda de tous côtés et ne vit rien.

— Qui a parlé ? Ce n'est pas l'oiseau ?

— Mais si, c'est moi, dit l'épervier.

— Comment ! c'est vous, pauvre petite bête ! Vous n'êtes donc pas ce que vous semblez être ?

— Non pas, belle princesse, je n'ai pris cette forme que pour arriver jusqu'à vous. En voulez-vous la preuve ?

Fanch, en ayant exprimé le souhait, reprit aussitôt sa forme habituelle et la princesse reconnut en lui le jeune homme de l'hôtel, avec qui elle avait si longuement échangé de tendres regards. Elle allait toutefois appeler sa femme de chambre, mais Fanch lui fit observer le scandale que causerait la présence constatée d'un jeune homme auprès d'elle. Ayant lui-même alors transporté sa cage dans une pièce voisine, il obtint la permission d'y passer la nuit à titre d'épervier. Et elle lui donna une couverture pour qu'il eût chaud aux pieds.



La femme de chambre était-elle là ? La princesse recevait-elle une visite ? Fanch, qui entre temps échangeait sous sa forme naturelle les plus doux propos avec elle, redevenait vite épervier et rentrait dans sa cage, qui de jour restait dans la chambre de la princesse.

Celle-ci n'en sortait plus, tant elle aimait Fanch et goûtait sa compagnie. Les grands seigneurs et les belles dames de la Cour se plaignaient de ne plus la voir. Le roi lui-même était privé de sa fille... Il lui fit plusieurs fois des remontrances à ce sujet. Elle n'en tint pas compte.

— Qu'est-ce que cela signifie, mon enfant ? Vous ne sortez plus, depuis que vous possédez cet épervier. La société de cet oiseau est donc à elle seule tellement intéressante que vous en dédaignez celle de votre père et de sa Cour ? Si vous ne vous détachez pas de lui, je le tuerai.

— Ah ! mon père, épargnez-le, je vous en prie. Je l'aime tant !

— Un épervier ! Vous êtes folle !

— Cet épervier est un jeune homme, qui m'adore et qui s'est métamorphosé en épervier pour me le dire.

— Voilà qui est trop fort ! Et depuis des semaines vous le gardez dans votre chambre !

— Oh ! mon père, n'ayez crainte. Il ne s'est rien passé entre nous que vous me puissiez reprocher.

— C'est bon ! En tout cas, tu ne verras plus ton épervier.

Et, malgré les pleurs de sa fille, il le fit emporter dans ses appartements et enfermer avec une serrure de sûreté dans la cage, ce qui empêcha le pauvre Fanch de reprendre sa forme d'homme, la cage étant beaucoup trop petite et trop solide pour qu'il pût s'y développer ou la briser.

Il était d'ailleurs surveillé spécialement par un garde du corps.



La fille du roi de France tomba malade, et gravement. Les médecins n'y comprenaient rien. Les médicaments que tout de même ils lui administrèrent au petit bonheur ne produisirent d'autre effet que d'aggraver son cas, qui leur parut désespéré. Elle ne mangeait ni ne dormait ; elle dépérissait jusques à n'être plus que l'ombre d'elle-même.

Le roi, qui aimait bien sa fille et tremblait de la perdre, essaya de la confesser.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as, ma chère enfant ?

- Vous le savez, mon père.
- Oh ! serait-ce ton satané épervier que tu regrettes à ce point-là ?
- Lui-même, ou plutôt non, le jeune homme qui en a pris la forme et qui est si gentil.
- Prétendrais-tu l'épouser, par hasard ?
- Il n'y a que ce moyen de me sauver, mon père.
- Par exemple !... Mais qui est-il ? D'où sort-il ? Qu'est-ce qu'il a pour lui ?
- Sa puissance magique.
- Il n'est même pas capable de sortir de sa cage.
- C'est qu'il veut rester près de moi, dans le palais.
- Non, non, je ne consentirai jamais à une pareille mésalliance.
- Alors, mon père, je mourrai.

Et le roi, qui sentait que ce n'était pas là une menace vaine, finit par donner, de mauvais gré, son assentiment au mariage, qui eut lieu sans pompe et sans festins. Mais Fanch et la princesse s'en consolèrent facilement. Ils s'appartenaient désormais l'un à l'autre. Le reste leur était indifférent.



Le fils du roi de Pologne, qui courtoisait la princesse et n'avait pas caché son intention de l'épouser, tout en faisant bonne mine à son heureux rival, jura de se venger de lui.

Il lui proposa un jour une promenade en mer ; et, comme Fanch, penché sur le bastingage, regardait sans méfiance la fuite de l'eau, tout au long des flancs du bateau, le prince polonais le poussa violemment par derrière, espérant le noyer.

Fanch tomba à la mer, mais ne se noya pas.

La sirène, qui se trouvait là précisément, le saisit et l'entraîna au fond de l'eau, dans la grotte où elle habitait.

— Enfin ! s'écria-t-elle, je te tiens. Il y a assez longtemps que je t'attendais, mon petit Fanch !



Pendant deux années entières, la sirène garda Fanch avec elle. Il avait beau la supplier de le laisser remonter à la surface pour respirer un peu l'air d'en haut, pour revoir dans tout son éclat la douce lumière du soleil, elle s'y refusait toujours, tout en lui manifestant par ailleurs la plus grande affection.

Mais lui aussi se mit à dépérir, tant et si bien qu'un jour elle crut devoir lui donner satisfaction.

— Ne fût-ce qu'un instant, lui avait-il dit, élevez-moi dans votre paume au-dessus de l'eau, chère sirène. Que risquez-vous ? Puis-je, hélas ! vous échapper ?

Ainsi fit-elle ; mais à peine Fanch fut-il dans sa main que Fanch souhaita de redevenir épervier et il s'envola d'un coup d'ailes.

La sirène, furieuse, souleva des vagues énormes vers le ciel. Si hautes pourtant qu'elles fussent, elles ne pouvaient atteindre la région où déjà volait l'épervier, qui s'enfuit vers Paris.



Quand il entra, ayant repris sa forme humaine, la ville avait un air de fête. Un quidam, se prétendant bien informé, détaillait, avec force gestes, au milieu de gens qui l'écoutaient bouche bée, le programme des réjouissances annoncées.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Fanch.

— Il y a que demain la fille du roi se marie.

— Je la croyais déjà mariée.

— Oui ; elle l'était, en effet, à une espèce d'aventurier, qui s'est noyé voilà deux ans. Elle l'a pleuré longtemps ; elle était inconsolable. Mais, comme dit cet autre, on ne vit pas avec les morts ; elle a quitté le deuil et son père a tellement insisté qu'il l'a décidée à se remarier.

— Avec qui ?

— Avec le prince de Pologne, qui déjà lui faisait la cour du vivant de son premier époux.

À cette nouvelle Fanch tressaillit de colère :

— Ah ! le brigand ! pensa-t-il ; nous verrons bien s'il l'emportera jusqu'au bout.



Le soir même, une demi-heure avant celle du festin qui devait précéder le mariage de la princesse avec le fils du roi de Pologne, Fanch, par la vertu de l'épervier, souhaita d'avoir les vêtements et l'équipage du prince le plus magnifique.

S'étant regardé dans la glace (il avait repris une chambre à l'hôtel), il fut ébloui.

Eh ! quoi ? Était-ce vraiment lui, ce personnage magnifique aux habits brodés d'or et constellés de diamants ? Avec cette figure, qui

sans doute ressemblait à la sienne, mais qui, légèrement vieillie, était plus séduisante encore ?

Il sortit ; quatre chevaux superbes piaffaient à la porte, attelés à un carrosse doré, sous les yeux d'un cocher, galonné d'or également, qui, raide sur son siège, dans une main les rênes et son fouet dans l'autre, ne guettait pour partir que le signal du maître.



Ce fut dans cet équipage que Fanch se présenta au palais royal et demanda à parler en secret à la fille du roi, pour une affaire des plus importantes et urgente.

Quoique l'on fut à table, le roi et le prince de Pologne, consultés par elle, lui conseillèrent d'aller recevoir l'étranger et même, s'il était aussi magnifique que l'avait dépeint le valet, de le ramener avec elle.

Quand la princesse se trouva en face de Fanch, qui, après s'être incliné cérémonieusement devant elle, la regardait avec tendresse, elle ne le reconnut pas tout d'abord et demeura hésitante.

Mais lorsqu'il s'avança vers elle, les bras ouverts, en lui disant :

— Suis-je donc si changé que vous ne reconnaissiez pas votre premier mari ?

Oh ! alors elle se précipita vers Fanch et tous deux se tinrent embrassés en pleurant d'émotion et de joie.

Après quoi Fanch, en quelques mots, raconta à sa femme l'attentat dont il avait failli être victime de la part du prince de Pologne, sa capture et sa séquestration par la sirène, puis sa fuite.

Il lui recommanda toutefois de ne faire semblant de rien envers le prince de Pologne et la suivit dans la salle du festin.



Fanch salua, en entrant, l'assistance, à commencer, bien entendu, par le roi, et il allait s'annoncer sous le nom d'un prince quelconque ; mais le roi l'arrêta d'un geste.

— Je n'ai pas besoin de savoir le nom de mon hôte pour le recevoir de mon mieux. Son allure et ses façons témoignent suffisamment du rang élevé qu'il occupe. Veuillez, prince, prendre place à table. Si, quand le repas sera terminé, vous tenez à me dévoiler votre personnalité, je vous prêterai une oreille attentive, sûr à l'avance que la réalité répond aux apparences.



La princesse alors fit asseoir à sa droite Fanch, aux lieu et place du prince de Pologne, qui, blême de dépit, dut reculer d'un rang, et pendant toute la durée du repas elle le combla d'attentions, qui augmentèrent la rage du prince.

Tout le monde considérait Fanch avec autant d'étonnement que d'admiration. Personne ne l'avait reconnu.

À la fin du repas, la princesse se leva.

— Mon père, dit-elle, vous qui êtes un roi plein de sagesse et d'expérience, et vous, prince, qui aspirez à devenir mon époux, un problème se pose à moi qui me laisse perplexe, et je vous demanderai comment, à votre avis, je dois le résoudre.

— Parlez, princesse, répondirent-ils tous les deux.

Et elle reprit :

— J'avais pour ouvrir mon trésor une jolie petite clef d'or. Ayant eu le malheur de la perdre, j'en ai fait faire une autre. Mais voici qu'au moment de m'en servir, je retrouve la première et qu'à présent donc j'en ai deux. De laquelle me faut-il user ? De l'ancienne ou de la nouvelle ?

— Respect est dû aux anciens, ma fille, dit le roi, qui plaidait ainsi pour son saint, n'étant plus même de la seconde jeunesse ; gardez votre ancienne clef.

— Et vous, prince, qu'en pensez-vous ? dit-elle au prince de Pologne.

— La sagesse a parlé par la bouche du roi, mon futur et vénéré beau-père. Mon avis peut-il être différent du sien ?

En se prononçant ainsi, le prince de Pologne était cependant troublé par cette histoire de clefs et se demandait ce qu'il pouvait y avoir là-dessous.

Il ne tarda pas à le savoir.

La princesse, prenant la main de Fanch, qui se leva à son tour, très grave :

— Eh bien ! dit-elle, puisque vous êtes d'accord tous deux, voici mon premier mari, que j'ai retrouvé, par bonheur, et je le garde.

Ah ! le trouble et la stupéfaction où ces paroles jetèrent l'assistance !



Fanch ne leur laissa point le temps de se calmer. Tout au contraire, il en accrut l'intensité en prenant à parti le prince de Pologne, qui, pâle et tremblant, ne savait plus quelle contenance observer.

— Prince de Pologne, l'heure a sonné de régler nos comptes. Rappelle-toi. Au cours d'une promenade en mer que tu m'avais proposée, tu m'as poussé traîtreusement dans l'eau, pour te débarrasser de moi et pouvoir épouser ma veuve. On m'a sauvé. J'ai survécu. Et me voici. En punition de ton crime, tu vas subir l'épreuve du feu.

Se tournant alors vers les valets, qui, debout derrière les convives, et comme eux ébahis, l'écoutaient en silence :

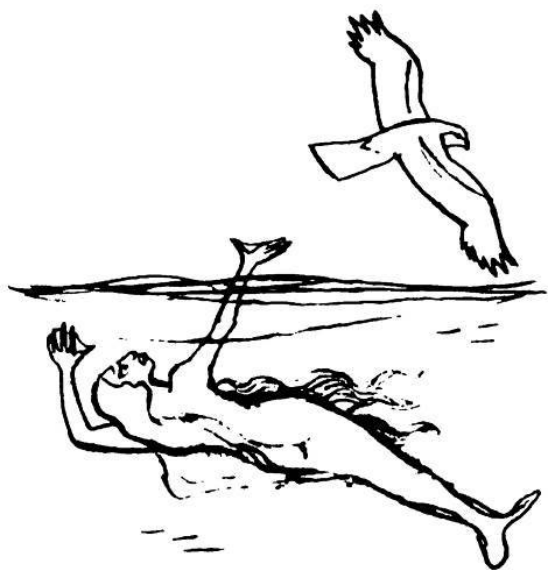
— Qu'on fasse chauffer un four à blanc, ajouta-t-il, et qu'on y jette cet homme, si notre maître à tous, le roi, ne s'y oppose pas.

Le roi donna son assentiment.

— Bien jugé, prince. Il l'a mérité.

C'est ainsi que fut châtié le prince de Pologne, car le four ne rendit que des cendres.

Et le roi, revenu à de meilleurs sentiments envers Fanch, dont s'était affirmé avec tant d'éclats la puissance, voulut que les fêtes préparées pour le second mariage de sa fille eussent lieu en l'honneur du premier, qui en avait été si fâcheusement privé.



La Fée des houx



A journée était finie. Le vieux bûcheron Paranthoën, qui venait de rentrer chez lui, s'assit lourdement sur le banc de pierre appuyé, près de la porte, au mur de sa chaumière et, le dos légèrement courbé, les mains sur les genoux, regarda devant lui la forêt de Beffou où les rayons du soleil couchant allumaient un magique incendie.

Sa femme Louisic, ayant mis la soupe sur le feu, se vint asseoir auprès de lui. Le voyant absorbé par sa contemplation et qui ne soufflait mot :

— À quoi penses-tu, Olier ? lui dit-elle, avec un grain de mauvaise humeur.

— Je pense à tous les arbres que j'ai abattus depuis ma jeunesse et à tous ceux que, pour gagner mon pain, je dois abattre encore avant de mourir. Et je me demande si ce ne sont pas là des meurtres. Ils sont si beaux, les arbres, et si heureux de vivre ! Tous !... Les chênes, les bouleaux, les hêtres, les frênes, les pins... tous enfin, tous !... Rien ne leur manque. La nourriture, ils la puisent avec leurs racines dans le sein de la terre. Ils respirent le bon air au moyen de leurs feuilles, que la pluie lave et rafraîchit. Ils baignent tout entiers dans la lumière. Le soleil les réchauffe et le vent les caresse. Ils s'égaient au passage des écureuils, qui vont sautant de branche en branche, et le chant des oiseaux cachés dans la verdure ajoute à leur bien-être...

— Oh ! oh ! qu'est-ce que tu me chantes là, toi ? reprit sa femme, qui le considéra avec étonnement, Tu es fou. Est-ce que les arbres sentent quelque chose ?

— Pourquoi pas ? La sève qui court dans les rameaux, c'est comme le sang qui coule dans nos veines... Aussi, quand je vois les arbres tomber sous les coups de ma cognée, je me fais un peu l'effet d'un

assassin et j'ai le cœur qui saute dans la poitrine.

— Ta ta ta !... Il faut vraiment que j'aie du temps à perdre pour écouter tes histoires, mais je suis lasse et j'ai besoin de me reposer. Pendant que tu assassinais les arbres, comme tu dis, moi, j'ai passé tout mon après-midi à arracher des pommes de terre et à les monter dans le grenier... Je n'en peux plus... C'est tout de même malheureux d'être obligés, à notre âge, de travailler comme des forçats et encore pour ne gagner, bien juste, que le nécessaire.

— C'est vrai... Notre mère Ève nous a joué un vilain tour en écoutant le serpent... Sans elle, nous serions dans le paradis à nous promener parmi les fleurs, aux sons de la musique céleste. Mais les femmes sont si curieuses !...

— Et les hommes donc ?

— Non, Louisic, non. Les hommes ont leurs défauts, comme vous avez les vôtres ; mais pour la curiosité (je ne parle pas du bavardage), vous l'emportez sur eux et je parie que si le paradis était encore à perdre, la plupart d'entre vous imiteraient notre mère Ève... Ce n'est que l'occasion qui vous manque.

— Va toujours, mauvaise langue... Je te réponds que, s'il n'y avait que moi, vous n'auriez rien à craindre.

— Heu ! heu ! Louisic, je n'en donnerais pas ma tête à couper.



Comme Paranthoën prononçait ces mots, sa femme et lui entendirent du bruit dans un vieux houx dont s'étendaient les branches au-dessus de leur banc : les feuilles frémissaient et cependant il n'y avait pas la moindre brise.

Ils levèrent la tête et quelle ne fut pas leur surprise ! De branche en branche, comme un écureuil, descendait une gentille petite bonne femme, toute petite, jolie comme un cœur, délicieuse à voir. Ses cheveux d'or roux étaient couronnés de houx ; des baies rouges pendaient à ses fines oreilles et son cou blanc comme la neige s'ornait de graines toutes pareilles.

— Mon Dieu ! que c'est mignon ! ne put s'empêcher de s'écrier Paranthoën.

La fée des houx – car c'était elle –, flattée du compliment, s'avança vers eux, qui s'étaient levés avec empressement pour la saluer, et leur adressa un sourire d'amitié. Dans sa main droite elle tenait une bourse ; dans la gauche, un pot.

— Bonnes gens, leur dit-elle, d'une voix menue comme le murmure d'un ruisseau, vos plaintes sont montées jusqu'à moi ; elles m'ont

touchée et il me plaît d'y mettre un terme. Voici une bourse pleine d'or. Prenez-la, Olier. Vous en disposerez à votre idée et, quoi que vous fassiez, le nombre de pièces qui s'y trouvent ne diminuera jamais. Vous aurez de quoi vivre tous deux dans l'aisance jusqu'à la fin de vos jours. J'y mets toutefois une condition. Voici un pot couvert. Prenez-le, Louisic. Vous irez l'enterrer ensemble à l'intérieur de la Roche-aux-Fées, sans que personne vous puisse voir, et non seulement vous devrez ne jamais chercher, ni l'un ni l'autre, à découvrir ce qu'il renferme, mais vous devrez aussi veiller étroitement à ce que nul n'y touche. Autrement, les pièces d'or s'envoleraient de votre bourse, et votre bonheur avec elles.

Paranthoën et Louisic, éblouis de leur bonne fortune, jurèrent les grands dieux qu'ils obéiraient à la fée.

Celle-ci, après avoir pris note de leur engagement, les salua d'un petit signe de tête et, sautant de branche en branche avec légèreté, regagna, sans se piquer le moins du monde, le sommet du houx aux feuilles acérées, où elle disparut.



La bourse contenait trois douzaines de pièces d'or, et, au prix où étaient les choses en ce temps-là, jugez si l'on pouvait s'en acheter de belles et de bonnes.

Le bûcheron et sa femme n'y manquèrent pas. Ils commencèrent par compléter leur mobilier et par renouveler leur garde-robe, qui en avait grand besoin. Ils s'achetèrent de la viande et du vin, avec du pain de froment, et même des gâteaux, eux qui ne mangeaient que du gros pain de seigle et ne buvaient que de l'eau claire.

Ils se figuraient vivre, en un mot, comme des princes, ne s'occupaient plus que du ménage, de la cuisine, et se promenant le reste du temps. Et quand chez eux le soir, la porte close, ils vidaient la bourse sur leur table, c'était chaque fois une surprise et une joie nouvelle de retrouver le même nombre de pièces d'or, qu'ils s'amusaient à faire ruisseler entre leurs doigts et retomber de haut en tintant sur le bois.

Mais à la longue ils s'ennuyèrent d'être seuls à jouir de leur aisance. Et puis l'on s'étonnait de voir qu'ils ne travaillaient plus au-dehors. Aussi, pour amadouer leurs voisins, ils les invitèrent, tantôt les uns, tantôt les autres, à déjeuner ou à dîner, et ils racontèrent qu'ils avaient hérité d'un vieil oncle, parti jadis à l'étranger, où il avait fait fortune.



Cette existence de cocagne dura des mois. Si différente de celle que depuis leur enfance ils étaient habitués à mener, ils finirent par s'en lasser. Le travail ennuie et fatigue moins que l'oisiveté, et il ne laisse point le loisir de germer aux mauvaises pensées.

Le bûcheron et sa femme en arrivèrent à chercher ce qui pourrait relever l'agrément de leur vie, à rêver d'une position plus haute.

— Que veux-tu faire, disait Louisic à Olier, avec trois douzaines de pièces d'or ? Rien que de petits achats, et pour rester toujours dans notre cabane, au milieu de gens qui nous ont connus pauvres et qui nous jalourent. Ah ! si nous disposions d'un trésor, d'un gros, d'un véritable trésor, nous pourrions acheter ailleurs, loin d'ici, une belle maison, avec un jardin, même un château, avec un parc, et nous faire servir comme des seigneurs.

— Oui, répondait placidement Olier, tu as raison, ma femme ; mais où est-il, le trésor ?

— Où il est, mon pauvre homme ? À la Roche-aux-Fées, et nous n'avons qu'à le déterrer.

— Y penses-tu ?... Qui te dit d'abord qu'il y a un trésor dans le pot ?

— Sa lourdeur. De le porter, j'en avais ma charge, et la fée ne nous aurait pas ordonné de veiller dessus avec soin, comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour, s'il n'avait pas une grande valeur.

— Oui, Louisic, mais nous avons juré de ne pas chercher à découvrir le pot !

— Bast ! Qu'en saura-t-elle ? Après l'avoir vidé nous l'enterrerons au même endroit, et, comme nous partirons au loin, je défie bien la fée de nous rattraper.

— Je ne suis pas de ton avis, Louisic. Si petites que soient les fées, elles ont le bras long, et la fée des houx nous l'a bien prouvé. Ce serait, d'ailleurs, mal reconnaître sa gentillesse à notre égard ; et puis, enfin, un serment est un serment.

— Tiens donc ton serment, mon pauvre homme, si tu as tant de scrupules. Moi, je m'arrangerai du mien.



Paranthoën ne l'entendait pas de cette oreille ; mais il eut beau faire. Sa femme n'en démordit pas et, après l'avoir tourmenté pendant plusieurs jours sans obtenir son acquiescement, elle résolut d'agir seule.

Un matin qu'il dormait encore, elle se leva en hâte et courut à la

Roche-aux-Fées. Fébrilement de ses mains elle déterra le pot et enleva le couvercle. Mais quelle déception ! Il ne contenait que des cendres.

Son mari s'était réveillé et, ne la voyant plus, s'était douté du lieu où il la trouverait. Il la rejoignit à ce moment, et, sans trop triompher de sa déconvenue, car alors c'est sur lui qu'elle aurait fait retomber sa colère, il recouvrit le pot et l'enterra. Et tous deux tristement regagnèrent en silence leur logis.

Une fois là, autre surprise, et combien douloureuse ! Quand Louisic prit la bourse, elle constata que les beaux louis d'or s'étaient aussi changés en cendres. Ce fut de la stupeur.



Au même instant la fée entra dans la cabane.

— Eh bien ! dit-elle, avez-vous observé votre parole ?

— Oui, bonne fée, répondit Louisic, en payant d'audace. Votre pot est toujours à sa place.

— Mais tu l'as découvert, et, au lieu d'or, tu n'as vu que des cendres, ainsi que dans la bourse. Te voilà victime, Louisic, de ta curiosité. Ce n'était pas la peine d'accuser ta grand-mère Ève, puisque tu as commis le même péché. Quant à toi, Olier, tu porteras le châtiment de ta faiblesse. Il fallait empêcher ta femme de se parjurer. Adieu ; vous ne me verrez plus.

Et jusqu'à leur dernière heure, Paranthoën et sa femme furent à nouveau contraints de demander au travail le moyen de prolonger leur chétive existence.



Le malin pâtre



ADIS il était un roi qui avait l'horreur du mensonge. Il ne tolérait même pas les flatteries de ses courtisans, les suspectant avec d'autant plus de raison qu'il les avait souvent surpris à s'infliger des démentis.

Pour en finir, au cours d'une promenade à pied qu'il faisait avec eux dans la campagne voisine de son palais, il leur tint le langage suivant, avec l'espoir que sa leçon leur servirait d'exemple et que son royaume deviendrait, chose admirable, le royaume de la vérité.

— Vous m'étonnez, messieurs, et vous me peinez fort à vous raconter telles histoires ou lancer tels propos qui sont pure invention. L'étranger qui vous entendrait ne manquerait pas de me prendre pour le roi des menteurs. Ce serait très désobligeant pour moi. Je vous engage donc à bien dorénavant surveiller vos paroles. C'est à quoi, pour mon compte, je n'ai garde de faillir ; et si jamais je m'oublie au point de dire à quelqu'un qu'il en a menti, sur ma foi, je lui donnerai ma fille en mariage.

Un jeune et gentil pâtre, qui paissait des moutons par là, cueillit au vol la promesse du roi et se promit bien, lui, d'en vérifier la valeur.



Le roi, qui commençait à vieillir et qui était bon homme, ne dédaignait pas, l'hiver, de descendre au milieu de ses gens, dans la cuisine du palais, quand il avait soupé.

Très simplement assis sur un banc de vieux chêne, dans un angle de la vaste cheminée, et les mains tendues vers la flamme du foyer, où flambait toujours, à son intention, un grand feu de bois sec, il demandait aux uns et aux autres de lui chanter des chansons ou de lui

conter des histoires, de quelque genre que ce fût, merveilleux ou tout naturel, sérieux ou plaisant, car il goûtait beaucoup de satisfaction à les ouïr.

Et nul ne se faisait tirer l'oreille pour lui procurer une innocente joie.

Un soir que déjà plusieurs de ses serviteurs, hommes et femmes, s'étaient fait entendre de lui, le regard du roi tomba sur le jeune et gentil pâtre, dont les yeux étaient précisément tournés de son côté.

— Et toi, petit, tu ne dis rien. Serait-ce que tu n'as rien à dire ?

— Oh ! que si, Majesté.

— Eh bien ! alors, va. Je t'écoute.

Le jeune et gentil pâtre se recueillit un instant et commença en ces termes :

— Un jour que j'étais dans le bois, j'aperçus un lièvre magnifique, qui courait droit sur moi, comme s'il ne me voyait pas. Je n'avais en main qu'une boule de poix. Je la lui jetai de toute ma force. Elle se colla sur le front du lièvre. Il détala de plus belle et vint à se heurter contre un de ses frères, qui galopait à sa rencontre, et sans le voir non plus. Telle était leur impétuosité que la boule de poix se colla aussi sur le front du second lièvre, les unissant ainsi tous deux, et qu'ils ne purent, malgré leurs efforts, se détacher l'un de l'autre. Je n'eus dès lors qu'à me baisser pour les empoigner tous deux. Comment trouvez-vous cela, Sire ?

— C'est un peu fort, évidemment, répondit le roi, mais, en somme, ce n'est pas impossible. Continue.



— Avant d'entrer comme pâtre au service de Votre Majesté, j'étais garçon meunier dans le moulin de mon père. Un jour, pour n'avoir qu'une tournée à faire, au lieu de deux, je chargeai tellement mon âne avec des sacs de farine que la pauvre bête se rompit l'échine.

— Diable ! petit, glissa le roi, tu aurais dû ménager ton âne. Il faut être bon pour les animaux. Et alors que fis-tu ?

— J'allai couper, avec mon couteau, dans une haie voisine, une tige de coudrier, dont je taillai en pointe chaque bout, et je l'introduisis dans le corps de mon âne de manière à lui rafistoler l'échine. La bête, qui était tombée, se releva, gaillarde, et emporta vaillamment sa charge à destination.

— Ça, dit le roi, c'est plus fort, c'est même très fort... Et ensuite ?



— Le lendemain matin, Sire, je me rendis à l'écurie pour voir comment mon âne avait passé la nuit. Jugez de mon étonnement. Quoique nous fussions au mois de décembre (mais, à vrai dire, il faisait chaud dans l'écurie), de la partie de coudrier restée à l'air, en dehors de la fracture, avait jailli une pousse vigoureuse, qui était déjà toute garnie de branches et de feuilles et même de noisettes. Et, quand je fus sorti de l'écurie avec mon âne, la pousse continua de pousser à ce point que l'extrémité se perdait dans le ciel.

— Oh ! oh ! s'écria le roi, voilà qui est superlativement fort... Et après ?



— Ma foi, Sire, je grimpai sur mon âne, puis, de branche en branche, dans le coudrier jusqu'à son sommet, qui, ne la pouvant transpercer, s'était arrêté à la lune.

— De plus en plus fort, dit le roi. Après ?



— Débarqué dans la lune, je vis avec étonnement de vieilles femmes qui vannaient de l'avoine, comme chez nous, et je demeurai si longtemps à les regarder qu'ayant voulu redescendre sur terre, je ne retrouvai plus mon âne. Il s'était ennuyé sans doute à m'attendre et était parti, faire un tour, avec mon coudrier sur son dos. N'étant pas sûr qu'il revînt, et ne connaissant pas assez les lieux pour me mettre utilement à sa recherche, je tressai des pailles d'avoine et j'en fabriquai une corde, afin de redescendre.

— On ne peut plus fort, dit le roi. Après ?

— Par malheur, j'avais mal calculé la distance et ma corde n'était pas assez longue. Je me laissai choir et je chus sur un rocher à fleur de terre, où ma tête s'enfonça jusqu'aux épaules. Je me démenai tellement que ma tête seule y resta. Je courus alors chercher un levier de fer pour la dégager. Quand je revins, un loup était en train de la manger. Je lui assénai avec mon levier un coup si violent sur le flanc qu'il en fut aplati comme une galette et que de son corps une lettre sortit, en forme de rouleau.



— Une lettre ! dit le roi, qui avait ponctué d'exclamations

admiratives les parties les plus saillantes du récit. Une lettre, ça, c'est plus fort... Qu'y avait-il d'écrit dans cette lettre ?

— Ah ! Sire, je ne sais si je dois...

— Pourquoi donc pas ?

— Si cependant elle contenait quelque chose qui vous déplût ?

— Allons donc, va toujours.

— Vous le voulez ?

— Je te l'ordonne.

— Eh bien ! Sire, avec tout le respect dont je suis pénétré envers vous, je vous dirai ce qu'il y avait d'écrit dans cette lettre, et c'est que votre grand-père, à vous, avait été autrefois garçon meunier, chez mon grand-père, à moi.

— C'est faux, petit misérable, c'est faux ; par ta gorge tu en as menti.



Et le roi, furieux, se levant de son banc, foudroyait du regard le jeune et gentil pâtre ; mais celui-ci, sans se démonter, et le considérant, tout au contraire, avec un malicieux sourire :

— Pardon, Sire. J'ai gagné. Votre fille est à moi.

— Hein ! quoi ? Qu'oses-tu dire ?

— Rappelez-vous, Sire. N'avez-vous pas déclaré l'autre jour que vous donneriez votre fille au premier qui vous surprendrait disant à quelqu'un : « Tu en as menti ? »

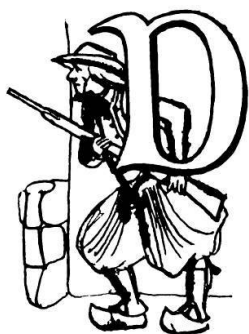
— C'est vrai ; je n'y pensais plus. Je n'ai qu'une parole et ma fille est à toi, ou plutôt elle sera à toi. Encore faut-il que vous ayez le temps de faire connaissance, et je ne voulais pas la forcer. Tâche de lui plaire. Tu es joli garçon ; tu sais bien parler ; tu ne manques pas d'intelligence : tu viens de m'en fournir la preuve. Il dépendra donc de toi que les noces aient lieu sans retard. Et entre temps, par tes études et tes travaux, tu te mettras en mesure d'occuper dignement la haute situation que tu as conquise par ton ingéniosité et par mon imprudence.



Le mariage eut lieu six semaines après, tant le jeune et gentil pâtre se montra séduisant et capable. N'y a-t-il pas aux cieux l'étoile du berger ?



La vieille Mendiante



EUX ou trois matins de suite, en faisant, comme à l'ordinaire, le tour de son jardin, Yves Guellaouen s'aperçut qu'on lui avait volé des légumes et des fruits.

Les voleurs avaient, en effet, beau jeu : la maison d'Yves Guellaouen se trouvait complètement isolée, à l'extrémité du bourg de Roscoff, vers Santec, et n'était point close de murs.

Évidemment, pour pincer le voleur, il n'aurait eu qu'à s'embusquer la nuit dans un coin d'ombre ; mais, pour être un brave homme, ce qui était le cas, on n'est pas fatalement un homme brave et il redoutait de ne pas être le plus fort.

Aussi chargea-t-il de menu plomb son fusil de chasse et, après souper, se tint-il à l'affût, la porte ouverte, dans son écurie, d'où l'on pouvait surveiller tout le jardin.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Pour donner confiance au voleur, il avait recommandé à sa femme, Perrine, d'éteindre la chandelle. Sur les huit heures, il remarqua une forme noire qui se glissait chez lui, derrière les groseilliers, et, quand elle fut à portée, il lui lâcha son coup de fusil.

Pas un cri. La forme s'était affaissée à terre.

Guellaouen, effrayé, courut vers sa maison et appela :

— Perrine, allume vite la lanterne et viens-t'en voir. Je crois que j'ai fait un malheur.



Quelques instants après, en se penchant, ils reconnurent à la lumière une vieille mendiante des environs, qui passait pour ne point

se contenter d'aumônes. Où avait-elle reçu la décharge ? On ne savait. Mais ses yeux étaient fermés ; son cœur ne battait plus ; elle paraissait morte.

Guellaouen et sa femme, atterrés, se regardèrent en branlant la tête. Lui se voyait déjà conduit, entre deux gendarmes, à la prison de Morlaix, condamné aux travaux forcés ; elle, abandonnée, livrée en proie à la malignité publique. On n'a pas le droit de se faire justice soi-même, et, en tout cas, tuer sur place un voleur, c'est peut-être lui infliger une peine excessive.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria Guellaouen, absorbé par sa faute et incapable d'en écarter les conséquences. Qu'est-ce que nous allons devenir ?



Heureusement, comme il arrive assez souvent, sa femme était plus maligne que lui.

— Écoute, lui dit-elle, à cette heure-ci, il n'y a plus dehors que les chiens et les chats. Personne probablement ne nous a vus ni entendus. Mettons la vieille dans un sac et allons la déposer à la porte de monsieur le curé. Il saura mieux se débrouiller que nous.

Arrivés au presbytère, Guellaouen et sa femme sortirent du sac la vieille, dont le corps se raidissait déjà, et le dressèrent tout debout contre la porte. Puis Perrine, tirant la sonnette à petits coups, se mit à geindre :

— Monsieur le curé, Monsieur le curé, ouvrez-moi. Je suis bien malade et je voudrais me confesser avant de mourir... Ah ! je meurs...

Un remue-ménage se fit dans la maison. Une fenêtre s'éclaira. On allait descendre. Perrine et son mari déguerpirent.



Son bougeoir à la main, la soutane de travers et son bonnet en tête, car il était déjà couché, le curé ouvrit avec précaution la porte. Le cadavre de la vieille, qui était derrière, tomba sur lui et éteignit sa lumière.

— Holà ! Jean, Marie-Cinthe, cria-t-il, effrayé, à ses domestiques ; allumez vite une chandelle et venez.

Quand Jean et Marie-Cinthe furent auprès de lui, ils constatèrent tous les trois que la vieille était morte. Le curé se désola d'abord à la pensée qu'elle avait rendu le dernier soupir peut-être en état de péché mortel et qu'il n'avait pu la secourir à temps. Puis il envisagea avec

inquiétude les tracas dont il était menacé, non qu'il ne s'estimât au-dessus du soupçon ; mais, fût-on innocent, on n'aime point avoir affaire à la justice. Ses domestiques n'étaient pas plus rassurés que lui.

Toutefois le curé, qui était homme de ressources, eut tôt fait d'aviser.

— Jean, dit-il à son domestique, tu vas mettre cette pauvre vieille dans un sac et tu la porteras au bord de la mer. La mer monte en ce moment et, si on la trouve demain matin, on supposera qu'elle s'est noyée.



Jean se conforma aux ordres de son maître et, le sac sur son dos, il se dirigeait vers la mer, quand, à mi-chemin, il rencontra un homme qui était chargé comme lui.

Ils se regardèrent tous deux, échangèrent quelques mots et ne se reconnurent pas. Ils suivirent côte à côte la même route durant quelques minutes, en devisant de choses indifférentes ; puis Jean demanda à son compagnon ce qu'il portait et qui semblait bien lourd.

L'autre pensa qu'à une heure pareille il ne pouvait avoir affaire qu'à un voleur comme lui-même.

— C'est un cochon que je porte, répondit-il, ou plutôt un demi-cochon. L'animal était trop lourd ; je me suis contenté d'en prendre la moitié. Mais à présent je le regrette, car me voici tout près de ma demeure et, ma foi ! pendant que j'y étais... Qu'est-ce que tu portes, toi ?

— Un cochon tout entier et, comme toi aussi, j'ai des regrets, mais pour la raison contraire. Je me sens déjà las d'avoir porté la bête et j'ai encore au moins deux lieues à faire pour rentrer chez moi... Si tu voulais, il y aurait moyen de s'arranger.

— Comment ?

— Donne-moi la moitié de ton cochon ; je te cède le mien tout entier.

— Ça se pourrait. Est-il sain et frais ?

— Pour sûr. On l'a tué tantôt et si tu voyais la belle chair rose !... Quand on se mêle de prendre quelque chose, on ne doit prendre que du bon, n'est-ce pas ?

Le voleur soupesa le sac de Jean et, certain de gagner au change, il lui passa le sien. Après quoi, contents l'un de l'autre, ils se séparèrent.



Jean s'empressa de regagner le presbytère, où il raconta son aventure. Sa moitié de cochon était appétissante et la servante s'en réjouit avec lui ; mais le curé, plus scrupuleux, dans l'impossibilité de la rendre au propriétaire, dont il ignorait le nom, se réserva d'en distribuer la valeur à ses pauvres.

Quant au voleur, en arrivant chez lui, où sa femme l'attendait, il jeta vivement son sac par terre.

— Tiens, dit-il, je t'apporte un cochon. S'il est aussi bon qu'il est lourd, nous aurons de quoi nous régaler.

— Bien travaillé, mon homme. Mais, depuis le temps que tu m'as quittée, tu dois avoir faim. Si je te faisais une grillade ?

— Je la mangerais avec plaisir.

La femme déficela le sac. Quand lui apparut le cadavre, elle poussa un cri. Son mari, qui se chauffait devant le feu, se retourna et ne fut pas moins stupéfait.

— Tonnerre ! s'écria-t-il. Je me suis laissé jouer comme le dernier des imbéciles.

Sa femme le pensait aussi, mais elle ne le dit pas, car il avait la main leste. Et, comme il avait fort mauvaise réputation, elle chercha le moyen de se débarrasser au plus tôt de la vieille, dont la justice n'eût pas manqué d'imputer la mort à son homme. Elle chercha, elle trouva.

— Écoute un peu, lui dit-elle ; attache-moi solidement cette vieille sur le dos du cheval aveugle que tu m'as amené hier ; attache-la de manière que son corps reste debout, qu'elle ait vraiment l'air d'être à cheval, et conduis-moi ta bête sur la route. C'est demain la foire à Morlaix. Elle suivra les autres, qui ne vont pas tarder à s'y rendre. Voici le petit jour. Dépêchons.

Un quart d'heure après, le cheval était sur la route. Il s'intercala de lui-même dans le convoi de carrioles et de bestiaux, qui, sous la conduite des paysans, s'écoulait bruyamment dans la direction de Morlaix. La lumière étant faible encore, il passa complètement inaperçu, avec sa cavalière, qui se tenait raide, à califourchon, et dont la tête était cachée sous son capuchon rabattu.

Jusqu'à Morlaix tout alla bien ; mais au champ de foire, alors que gens et bêtes s'égaillaient, le cheval, livré à son inspiration, marcha au hasard devant lui. À quelques pas, gisait par terre pêle-mêle un étalage de poteries, faïences et porcelaines.

Apercevant le danger, le marchand se leva précipitamment de son siège, d'où il guettait la clientèle, et interpella vigoureusement la vieille.

— Hé là ! hé là ! Tirez donc sur la bride, bon Dieu ! Vous allez tout casser.

La vieille, et pour cause, ne bougea pas. Le cheval avança et brisa sous ses pieds quantité de vaisselle.

Furieux le marchand saisit en jurant un bâton et, de toute sa force, décuplée par la colère, frappa le cheval et la vieille. Celle-ci tomba comme un paquet inerte, sans bouger.

La foule s'amassa. On releva le capuchon de la vieille, on l'examina, la tâta, et l'on vit qu'elle était morte.

Alors, on fit signe aux gendarmes, qui se promenaient le nez au vent sur le champ de foire, et ils emmenèrent en prison le marchand, devenu blême de frayeur, sous les injures et les menaces des témoins de sa violence. L'un de ces derniers les suivit, portant la victime sur une brouette.

Un médecin, avisé de l'accident, accourut, déshabilla la vieille et déclara qu'elle avait été tuée, non par les coups de bâton, mais d'un coup de fusil en plein cœur. La mort n'était, d'ailleurs, pas toute récente et remontait à plusieurs heures.

Le marchand fut relâché, en conséquence, non sans de sévères admonestations pour sa brutalité, et reçut, à titre de dédommagement, le cheval aveugle, dont nul ne connaissait l'infortunée propriétaire.

La justice fit une enquête, mais ne découvrit jamais le meurtrier. Et personne ne s'en étonna, car personne ne pensait plus à la pauvre vieille.



FIN